T. XXXV. N° 16. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Nov. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Cardinal de Retz

Sur la vie du Cardinal de Retz, il est nécessaire pour l'intelligence des *Mémoires*, de savoir ceci :

Il s'appelait Jean-François-Paul de Gondi et il était né dans le beau château de Montmirail dont les terrasses gazonnées dominent, à vingt lieues de Paris, cette vallée du Petit-Morin où, le jour de la naissance de Retz, fut pris un esturgeon, grand présage. Les Gondi étaient des Florentins établis à Lyon et appelés aux plus hautes charges du royaume par Catherine de Médicis. « Maison illustre en France, dit le cardinal, et ancienne en Italie. » Telle n'était pas, nous apprend M. Batiffol, l'opinion du généalogiste du roi. Mais si cette noblesse n'était pas ancienne, elle était réelle, car on avait créé pour les Gondi le duché de Retz, près de l'embouchure de la Loire. Deux Gondi avaient été archevêques de Paris. « L'archevêché de Paris était dans ma maison, » écrit l'auteur des *Mémoires*, et comme il était le cadet, l'usage et son père exigeaient que, n'eût-il pas la vocation, il choisît l'état ecclésiastique.

On le fit élever à Montmirail, puis à Paris par M. Vincent de Paul qui n'en fit pas un saint. Le jeune Gondi admirait César, lisait la conjuration de Fiesque, et cherchait à écarter de lui la soutane en se compromettant de son mieux par ses

galanteries et ses duels. Mais il ne put forcer le destin. Condamné malgré lui à être d'église, il y voulut au moins briller, eut « le premier lieu à la licence de la Sorbonne », devint prédicateur estimé, convertit un huguenot et fut nommé par Anne d'Autriche coadjuteur de l'archevêché de Paris. Il avait alors vingt-neuf ans. Là finit la première partie de ses *Mémoires* dont nous n'avons malheureusement que des fragments.

La deuxième partie est l'histoire de la Fronde. Nous la possédons tout entière. Gondi, coadjuteur, puis archevêque de Paris, devient par ses libéralités, par son éloquence, par ses intrigues, un tribun ecclésiastique puissant. Il engage une lutte d'abord secrète, puis ouverte, avec Mazarin. Il semble un instant vainqueur, mais dans un pays où une femme, et point trop vieille, est régente, la victoire politique n'est rien sans l'amour, et Mazarin vaincu, exilé, demeure plus puissant que Gondi vainqueur et présent. Dans la lutte, l'archevêque a gagné le chapeau de cardinal. Pourpre dangereuse. En 1652, il est arrêté, jeté à la Bastille, et transféré au château de Nantes. Il s'en évade, tombe de cheval, se démet l'épaule et finit, après d'étonnantes aventures, par arriver en Italie.

La troisième partie des *Mémoires* est inachevée. Elle contient seulement le récit de l'arrivée du cardinal en Italie et l'admirable tableau d'un conclave.

En 1661, le cardinal de Retz accepta, après la mort de Mazarin, d'abandonner l'archevêché de Paris, démission que le ministre vivant avait en vain cherché à obtenir de lui. Ayant ainsi fait sa paix avec le roi, il se retira dans sa seigneurie de Commercy, en Lorraine, et surprit la France par sa sagesse autant qu'il l'avait pendant si longtemps étonnée par ses folies. « S'il vécut en Catilina dans sa jeunesse, écrit Voltaire, il vécut dans sa vieillesse en Atticus. »

Il venait souvent à Paris où il avait conservé des amis très chers. Mme de Sévigné s'efforçait de le distraire. « Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal. Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps et qui fait souvenir des anciennes ; Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose ; Despréaux lui donnera son *Lutrin* et *l'Art poétique*. Voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. »

Il allait à Rome pour les conclaves ; il défendait les inté-

rêts de la France. En 1675, il voulut déposer la pourpre et en demanda la faveur au pape qui la refusa. Il mourut en 1678, dans l'hôtel de ses neveux Lesdiguières, à Paris, « laissant, dit Sainte-Beuve, l'idée de l'homme le plus aimable et du commerce le plus aisé, et d'un délicieux et parfait ami. »

*
* *

L'histoire de l'homme est une étonnante aventure ; celle du livre ne l'est pas moins. Les *Mémoires* parurent en 1717. Aussitôt d'obscurs critiques en nièrent l'authenticité. Quelle preuve avait-on de celle-ci? demandaient-ils. Était-il même vrai que Retz eût jamais écrit des mémoires? Ses amis les plus intimes semblaient l'ignorer. Mme de Sévigné en 1675 écrit : « Conseillez-lui fort de s'occuper et s'amuser à écrire son histoire. Tous ses amis l'en pressent beaucoup. » C'était donc qu'il ne l'avait pas fait encore ou que s'il l'avait fait, elle ne le savait pas. Pourtant, dans l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet, savant bénédictin, on trouve : « Il composa, étant à Commercy, ses *Mémoires* qui ont été publiés en trois volumes à Nancy en 1717. L'original de ces *Mémoires* écrit de sa main se conserve dans l'abbaye de Moyenmoutier. » Et dès cette première publication, la seconde femme de Monsieur, la princesse Palatine, écrivait d'Allemagne : « Les moines de Saint-Mihiel possèdent en original les *Mémoires* du cardinal de Retz. Ils les ont fait imprimer et on les vend à Nancy, mais il manque dans cet exemplaire beaucoup de choses. Il y a une dame à Paris, nommée Mme Caumartin, qui en possède un manuscrit où il ne manque pas un mot. Cependant elle refuse avec entêtement de le communiquer, pour qu'on puisse compléter les autres. »

Dom Calmet et la princesse Palatine avaient tous deux raison. Le manuscrit des *Mémoires* fut trouvé pendant la Révolution, dans le monastère de Moyenmoutier, et envoyé de là au ministère de l'Intérieur ; après une assez longue odyssée, il trouva son dernier refuge à la Bibliothèque nationale. Quant à Mme de Caumartin, à laquelle on a longtemps cru qu'étaient adressés les *Mémoires*, elle en avait reçu une copie mise au net qu'elle avait laissé copier à son tour ; ce fut par elle que l'ouvrage arriva aux libraires qui l'éditèrent.

Il est naturel qu'un grand mystère ait entouré toutes les copies d'un livre qui ne pouvait être publié tant que vivait

Louis XIV. En outre, le cardinal qui avait décidé de vivre désormais dans une dévotion que les uns disaient feinte, mais que d'autres croyaient réelle, devait souhaiter cacher avec soin le récit des folles actions de sa jeunesse.

Ce récit a-t-il été composé au temps de la retraite finale? Il semble vraisemblable qu'au moins une esquisse en ait été écrite plus tôt. Les passions y sont encore trop vives; la sérénité de la vieillesse n'a point passé sur ce style-là. Les faits, les conversations, les rencontres sont rapportés avec une précision qui n'est jamais très facile, même quelques jours ou quelques mois après les événements, et qui deviendrait impossible après vingt-cinq ou trente ans. Mais on peut supposer qu'à l'aide d'un journal, de notes plus anciennes, de récits officiels des séances du Parlement, le cardinal, dans sa solitude de Commercy, reprit la version antérieure pour lui donner une forme plus parfaite.

Fut-ce lui qui supprima, par scrupule, les fragments qui nous manquent? Fut-il entouré, dans ses derniers moments, de conseillers dévots qui exigèrent des coupures ou qui les firent eux-mêmes après la mort? Nous ne le savons pas, mais nous sentons confusément, autour de la fin de cet étrange et attachant vieillard, un mystère et peut-être une lutte. Il arrive que les amis d'un grand homme fassent servir leurs passions par sa grandeur. Peut-être certains des anciens frondeurs souhaitaient-ils que Retz, par la publication posthume de ses *Mémoires*, justifiât un jour leur jeunesse et la sienne; peut-être d'autres, au contraire, voulaient-ils humilier devant Dieu cette âme rebelle.

*
* *

A l'amateur d'âmes, le cardinal de Retz offre de beaux et curieux problèmes. Aucun homme de son temps ne fut plus grand historien; aucun ne comprit comme lui le désordre de la machine royale au temps de la minorité de Louis XIV; aucun ne sut mieux pénétrer et peindre non seulement les principaux acteurs de la Fronde, mais les hommes politiques de tous les temps. Les *Mémoires* abondent en maximes qui sont vraies aujourd'hui comme en 1640, maximes aussi profondes, aussi hardies que celles de Machiavel et plus fortes parce que plus concrètes. On en trouve à chaque page : « Le grand secret de ceux qui entrent dans les emplois est

de saisir d'abord l'imagination des hommes par une action que quelques circonstances leur rendent particulières. » — « J'éprouvai en cette rencontre que descendre jusques aux petits est le plus sûr moyen de s'égaler aux grands. » — « Toutes les puissances du monde ne peuvent rien contre la réputation d'un homme qui la conserve dans son corps. » (*Corps* est ici naturellement pris au sens collectif ; la réputation d'un parlementaire qui la conserve au Parlement, d'un médecin qui la conserve parmi les médecins.) — « Le peuple entra dans le sanctuaire. Il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire, du droit des peuples et de celui des rois qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. » — « Les gens de ce caractère n'exécutent rien et pour cette raison ils conseillent tout. »

Jamais esprit plus fin ne s'est appliqué à disserter sur la politique et à bâtir des intrigues. Qu'on relise son admirable tableau de la France au temps de Mazarin. Il est impossible de mieux décrire ce qu'a été en France le passage d'une anarchie à la fois aristocratique et bourgeoise, à une monarchie centrale et absolue. Mais comment expliquer alors qu'un si grand génie ne l'ait pourtant conduit à rien et que cette vie d'un grand politique ait été un grand échec politique? Car Retz n'a rien eu, rien construit, même rien renversé. Il a souhaité la gloire ; il ne l'a obtenue qu'après sa mort et par un chemin détourné. Il a eu de grandes ambitions ecclésiastiques, laïques, et n'a été ni un grand ministre, ni un grand prêtre. Pourquoi?

Il est assez frappant d'observer que trois des plus habiles théoriciens de l'ambition, les trois plus vigoureux peut-être : Retz, Machiavel, Stendhal, ont échoué dans leur vie temporelle. Il en faut peut-être conclure qu'une intelligence trop vive n'est pas une bonne arme dans ces luttes. Les hommes de ce tempérament tirent de l'observation de belles maximes générales et s'inspirent volontiers d'une formule brillante pour adopter une conduite. Mais un esprit peut être brillamment faux et les maximes les plus fortes induire en erreur celui qui les croit absolues. L'intelligence produit des idées générales et l'action n'est faite que de cas particuliers.

Faut-il citer un exemple de ces maximes dangereuses? « Les grands noms sont toujours de grandes raisons aux petits génies. » La phrase est de Retz et elle est admirable, mais

elle est fausse. Si Richelieu et Mazarin, grands noms, avaient été pour Retz de grandes raisons, il s'en fût bien trouvé. Ce qui prouve qu'une brillante formule n'est pas toujours une formule vraie.

Retz avait beaucoup lu Plutarque et la conjuration de Fiesque. Il enviait les grands hommes du passé et désirait les imiter. Méthode qui réussit quelquefois à ceux qui ont en même temps le génie patient, réaliste d'un Bonaparte ou d'un Disraëli, mais qui semble fatale à ceux qui prennent les exemples à la lettre. Tout jeune, comme il faisait trop de dépenses, Retz répondit aux reproches d'un vieil ami : « J'ai bien supputé ; César, à mon âge, devait six fois plus que moi. » Pascal a déjà remarqué que nous sommes tentés d'imiter des grands hommes plutôt les faiblesses que les vertus.

Retz, Machiavel, Stendhal, tous trois sont des cyniques? Attitude d'esprit plus sympathique que l'hypocrisie et qui, au moins, ne prouve pas un homme bas. Le cynique dit ce que d'autres pensent. Ce n'est pas un crime, mais c'est une faute. D'une part, en effet, il prête le flanc à l'hypocrite qui, abrité derrière ses phrases vertueuses, combat retranché un ennemi découvert. D'autre part, et c'est plus grave, il s'interdit la vertu véritable, se contente d'une demi-vertu qui est la sincérité dans l'abandon. Aussi réussit-il rarement, et cela est juste.

Un véritable ambitieux ne prend pas, au spectacle de la vie, un intérêt aussi détaché qu'un Stendhal ou un Gondi. Pour ceux-ci, la vie est un théâtre. Ils ne peuvent se détacher de cette métaphore. Retz, décrivant un conclave, dit : « Tous les acteurs firent bien ; le théâtre y fut toujours rempli ; les scènes n'y furent pas beaucoup diversifiées, mais la pièce fut belle, d'autant plus belle qu'elle fut simple. » Comparez cette attitude avec celle de l'homme qui en ce même conclave, devint Pape, celle du cardinal Chigi, « toujours enfermé dans sa cellule où il ne recevait même aucune visite ». La vérité est qu'il faut choisir entre le bonheur de vivre et celui de réussir. Un homme se mûrit par le fruit des années où il a réussi à être heureux : Retz en sa studieuse vieillesse écrivait et ne vivait plus. C'est pourquoi nous l'admirons encore.

Dans son bel âge, il avait choisi l'aventure. Sainte-Beuve le définit comme un grand aventurier et M. Batiffol dit qu'il

aimait l'action pour elle-même et non pour les résultats de l'action. Telle fut sans doute la vérité. De tels tempéraments ne font pas un Mazarin, mais un homme peut-être plus aimable. « Il se faisait aimer, parce qu'il aimait aimer. » La phrase figure dans l'oraison du cardinal de Retz. La tristesse de ses amis semble prouver qu'elle était vraie. Ces grands brouillons sont souvent sympathiques, étant « incapables d'envie et d'avarice », et les hommes aiment volontiers ceux qui mettent, dans l'ordre mesquin des jours, de l'agitation et de la grandeur.

*
* *

Il est permis de juger en Retz l'homme politique dangereux pour la France. Mazarin, contre lui, représentait l'ordre et la nécessaire paix du royaume. Mais il est impossible de ne pas reconnaître qu'il fut un des plus grands écrivains français. Bien qu'il n'ait pas, sauf auprès de quelques-uns, une gloire littéraire égale à celle de Saint-Simon, il partage avec celui-ci ce style plein à craquer des hommes qui ont beaucoup vu et, partant, beaucoup à dire. Plus proche que Saint-Simon du seizième siècle, il garde du style de Montaigne, la richesse libre, la variété des images bien suivies. Les exemples sont à chaque page : « J'aggravai mon crime par des libéralités très souvent sourdes, dont l'écho n'en était quelquefois que plus résonnant. » Il a contre les gens qu'il n'aime pas toute la vigueur furieuse de Saint-Simon ; « M. de Beaufort se mit en tête de gouverner dont il était moins capable que son valet de chambre. M. l'évêque de Beauvais, plus idiot que tous les idiots de votre connaissance, prit la figure de premier ministre. » Et sur Mazarin : « L'on voyait sur les degrés du trône d'où l'âpre et redoutable Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné les humains, un successeur doux, bénin qui ne voulait rien, qui était au désespoir de ce que sa dignité de cardinal ne lui permettait de s'humilier autant qu'il l'eût souhaité devant tout le monde, qui marchait dans les rues avec deux petits laquais derrière son carrosse. »

La brièveté riche, compacte, de ses phrases à la Tacite, est admirable : « M. le cardinal de Richelieu aimait la raillerie, mais il ne la pouvait souffrir. — « Sous Charles IX et Henri III, l'on fut si fatigué des troubles, que l'on y

prit pour révolte tout ce qui n'était pas soumission. » — « Tout est calme et l'on pendra demain qui l'on voudra. »

Surtout il partage avec Saint-Simon une qualité qui a longtemps fait du français une langue aussi belle que le latin et qui est une sorte d'obscurité massive et pourtant pénétrable. Cette obscurité vient du ramassé excessif de la phrase et du refus de répéter des mots lorsque le lecteur à l'esprit vif peut aisément comprendre sans eux. Plus tard et dès le dix-septième siècle, on n'osera plus laisser en doute le mot auquel se rapporte un pronom. Mais Retz écrit encore : « Vous ne serez pas surprise de ce que l'on fût de la prison de M. de Beaufort, dans une cour où l'on venait de les ouvrir à tout le monde sans exception. »

Proust a noté dans ses *Pastiches et Mélanges* le charme qu'il trouve à certains vers de Racine, précisément parce que le lien habituel de la syntaxe y est volontairement rompu : « Les plus célèbres vers de Racine le sont en réalité parce qu'ils charment ainsi par quelque audace familière de langage jetée comme un pont hardi entre deux rives de douceur : « Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle? »

Retz est plein de telles hardiesses. Tout nourri de Tacite, à mi-chemin entre Montaigne et Saint-Simon, ce cardinal cavalier demeure un grand prosateur français.

André Maurois.

De Kharbin à Moscou

Janvier 1927.

La gérante du Grand Hôtel de Kharbin qui est aussi agent des chemins de fer de l'Est chinois (C. E. R.) nous réunit chaque soir dans le petit office où elle nous admet à payer nos factures d'hôtel et à nous informer de la date probable du départ. Les plus malins d'entre nous se sont installés dans les quelques fauteuils de cuir alignés contre le mur ; les autres se bousculent devant le comptoir. Le service du transsibérien est momentanément suspendu ; et voilà six jours que nous attendons, sans qu'à nos réclamations l'agent réponde autrement que par de larges gestes d'ignorance et d'impuissance. Les questions, chaque jour plus pressantes, se croisent et dans toutes les langues. — « Que se passe-t-il donc? — Partirons-nous un jour? » Avenante, grasse, calme, la gérante sourit : « Elle ne sait rien, si ce n'est qu'il n'y a pas de communication à Mandchouli sur la frontière sibérienne ; maintenant... si nous voulons partir quand même et nous morfondre à Mandchouli où nous ne trouverons ni le confort ni les distractions que nous offre Kharbin, libre à nous ! Elle ne nous retient pas ; le Grand Hôtel est plein, et elle refuse des voyageurs tous les jours !... »

— Ma fille m'attend à Berlin, le 10, pour accoucher, glapit une matrone allemande, et nous sommes le 3 ! Ach !

— Elle attendra, murmure l'ingénieur suisse que rien ne presse depuis qu'une vedette du café de nuit l'a remarqué entre tous les convives des petites tables à quarante dollars.

L'Italienne tragique, un bras passé autour du cou de son jeune frère, pleure des larmes de feu destinées à incendier la galerie masculine : « Ché ferai-je? La malédiction mé poursuit ! Povera ! »

Des Japonais souriants et silencieux se glissent entre les groupes. Et moi qui n'ai plus tant de jours à égrener, puisque mon passeport n'est valable que pour un mois, et qui passe des nuits d'équilibriste sur un sommier bombé loué un dollar l'heure, je me contente de soupirer.

Affairé, le petit avocat juif de Tientsin tire d'un portefeuille rouge gonflé à éclater des papiers mystérieux qu'il feuillette d'un doigt humide sans quitter des yeux sa jeune femme qui flirte avec un docteur hongrois. On l'entoure, car il a de l'imagination et de la verve ; à défaut de renseignements authentiques, il nous fournira au moins quelque hypothèse à ruminer en attendant mieux. Deux Français le prennent par le bras, l'entraînent : « Vous devez savoir quelque chose?... » — « Parbleu ! Les Russes mobilisent ; voilà tout le mystère ! Ils ont besoin des voies ferrées et des trains ; ils se massent sur la frontière sibérienne, prêts à envahir la Chine par le nord. La dictature de Chang Tso Lin à Pékin leur déplaît ; la rupture avec l'Angleterre, le raid de la légation soviétique de Pékin, la défection imminente de Feng Hu Shiang en train de se réconcilier derrière leur dos avec Chang Kai Shek, les jérémiades de Mme Borodine, enfin l'échec de leurs espoirs en Chine, cela les énerve, ces gens ! Tenez ! depuis le meurtre de Voïkof, ils trépignent, oui, ils trépignent ! Les fameuses représailles du 10 juin, est-ce que cela avait le sens commun? Non, n'est-ce pas? c'était une simple manifestation d'énervement, voilà tout, parce qu'il faut les comprendre aussi, ces gens... »

Nous voici tous appâtés, par cette hypothèse saugrenue d'invasion... Chacun, à part soi, calcule ses chances de salut dans l'affolement général qui suivrait certainement l'invasion de l'armée rouge. Dairen, Tientsin, les ports par lesquels on peut s'échapper vers le Japon, vers l'Amérique, vers l'Europe sont à plusieurs jours de chemin de fer et regorgent de monde ainsi que les bateaux en partance ; du reste, les Chinois mobiliseraient les chemins de

fer pour les troupes... Oui ! il faudrait au moins sacrifier les bagages !... Moi, qui n'ai qu'un chien et une valise à rassembler pour gagner le large, j'attends encore un peu avant de perdre ma sérénité.

Nous avions cessé de croire au départ et certains d'entre nous faisaient déjà des démarches pour obtenir une couchette sur les « Messageries » ou à bord d'un Liner américain, lorsque la gérante nous remit nos billets. La voie ferrée avait été démolie par des inondations sur la côte du lac Baïkal.

Sur le quai, où toutes les races du globe sont représentées parmis nous, c'est l'affairement du départ : les consuls papillonnent autour de leurs belles compatriotes voyageuses ; baisemains, fleurs, propos galants... — « Allons ! au revoir ou adieu ! — En voiture !... »

Essoufflé, tenant à bout de bras un magnifique manteau de vison, Paley, le meilleur fourreur de la Kitaskaia, traverse les voies en courant, scrute d'un œil hagard les portières où les têtes s'étagent en pyramides. Tandis que le train démarre, une longue Juive, celle qui tout à l'heure arpentait le quai avec des piaffements rageurs, happe le vêtement précieux et fourre une liasse de dollars américains dans la main du marchand.

Dans le couloir qu'elle obstrue, elle brandit la fauve dépouille semblable à une Germaine préhistorique exposant aux yeux de la tribu extasiée et jalouse la dernière chasse du chef. Les femmes demeurent bouche bée. « Combien? — Deux mille dollars, pour rien. J'ai bien cru que Paley ne me l'apporterait pas à temps ! Je lui avais fait changer le col qui ne me plaisait pas. »

On se case ; il ne s'agit que d'une installation provisoire puisque, dans vingt-quatre heures, il faudra changer de train à Mandchouli. Les garçons de cabine, des Russes placides en blouse, opposent un doux front entêté et distrait aux réclamations qui les assaillent, sans cesser de vaquer à leur ouvrage. Une à une, les couchettes revêtent leur livrée de nuit : draps blancs et couverture rouge... La Juive au vison est ma voisine ; elle étale une provision de cigares sur sa couchette et coule un œil torve du côté de Paï, mon chien pékinois, qui, accroupi à mes pieds, la nargue, langue dehors. Il m'a comprise, lui ; elle aussi du reste : elle tolérera mon chien ou ses cigares passeront par la portière. A l'amiable,

comme je m'y attendais, nous nous organisons pour la nuit tout en bavardant. Ma compagne est l'épouse d'un Nepman de Kief. Elle est allée passer un mois chez son frère, employé supérieur aux bureaux du Chinese Eastern Railway de Kharbin et rentre chez elle pour quelques semaines : « Je m'ennuie à Kief, me confie-t-elle et suis heureuse chaque fois que mon mari m'emmène en voyage ; il voyage beaucoup pour ses affaires et je l'accompagne presque toujours ; la Russie est si triste, si maussade ; plus d'élégances, d'équipages ! Ah ! que je préfère votre brillant Paris ! » Elle connaît toutes les « boîtes » de Paris (allons ! l'esprit des grands-ducs n'est pas mort ou bien il s'est réincarné) et les grands couturiers... « Car il faut s'habiller à l'étranger, vous comprenez... Chez nous, cela ne convient pas ; nous portons des toilettes prolétariennes *(sic)*. »

Mais, que fait-elle? Penchée au-dessus du lavabo, elle mouille sous les bras et au col la doublure de son vison et frotte la soie brochée entre ses doigts maigres. — « C'est à cause de la douane, m'explique-t-elle ; les employés croiront que j'ai déjà porté ce manteau et qu'il m'a donné chaud ! »

Le train passe lentement entre des talus fleuris ; nous traversons des champs de fleurs sauvages : ici des marguerites, là des pivoines ou des boutons d'or ; et ces immenses nappes blanches, jaunes ou rouges me rappellent les champs d'hyacinthes et de tulipes de Hollande ; mais ici, de pousser librement, les fleurs paraissent plus fraîches, plus gracieuses, mêlées de folle avoine.

Nous changeons de train à Mandchouli, après avoir passé simultanément la douane chinoise et la douane russe. Je n'y rencontre aucune difficulté, car j'ai pris soin d'expédier toute ma correspondance (parfaitement innocente) par la poste à mon adresse de Paris. Cette précaution nécessaire satisfait à la fois la chambre noire de l'U. R. R. S. et le voyageur. Si ces Messieurs du G. P. U. jugent urgent d'ouvrir, de lire et de copier sa correspondance, ils ont le loisir de le faire tout à leur aise, sans que celui-ci perde une feuille de papiers auxquels il lui est permis de tenir ; tandis qu'au cours d'une visite des bagages hâtive à une douane de frontière, les douaniers, qui ne sont pas forcément polyglottes, sont obligés de confisquer tous les papiers incompréhensibles, donc suspects. Les gardes rouges

m'impressionnent peu : les baïonnettes russes sont plus étroites que les coupe-choux chinois ; les casquettes rouges ou galonnées de rouge coiffent aussi bien que les calottes grises à visière noire ; les yeux gris, verts, bleus, noisette, ont peut-être une expression plus familière que les yeux noirs, bridés, de l'autre côté de la frontière... Oui, tout de même, ces gens-ci nous ressemblent davantage.

J'ai la chance d'obtenir un compartiment pour moi seule ; il n'est ni très neuf ni très propre ; mais la solitude déjà est un confort.

J'ai trois amis russes : un consul soviétique (je ne sus jamais dans quel pays), un agent agricole, et... un garçon de cabine. Le consul est le plus débrouillard ; peut-être a-t-il plus d'autorité que les autres. Quoi qu'il en soit, ce petit homme trapu, joufflu, blond comme le pain, me rend maints services. C'est lui qui, au départ de Kharbin, fit accepter mon chien au chef de train. Dans les gares il me sert de truchement lorsque les indigènes refusent de comprendre mon charabia ; il marchande pour moi cartes postales, « papirosses », et les innombrables souvenirs du pays dont je comble un sac acheté tout exprès. Dans les buffets primitifs où il faut jouer des coudes pour obtenir une platée de borsch ou de poisson haché, c'est encore lui qui me déniche un coin de table et me fait servir. Il est la complaisance même ; cependant, il est réfractaire à mes tentatives de voyageuse qui désire de s'instruire ; mes questions n'obtiennent pour toute réponse qu'un sourire fugitif, lèvres scellées. — « Pourquoi ne me répondez-vous pas, tovarish? »... Le sourire s'élargit, mais les lèvres demeurent closes. Quelquefois, j'insiste : « Expliquez-moi, voyons ; comment se fait-il qu'il y ait toujours plusieurs classes dans les trains russes? »

Le sourire s'estompe, le visage se fige, il vaut mieux changer de sujet ; je ne m'entête pas, j'en change...

Cette question de classes dans les chemins de fer m'est demeurée incompréhensible dans un pays communiste : je voyageais en première classe ; la Juive au vison voyageait en première classe ; le consul occupait une des quatre couchettes d'un « soft car » (sorte de deuxième classe) ; l'agent agricole voyageait en troisième classe dans un compartiment à quatre couchettes de planches vernies indémontables ; les occupants de ces compartiments étendaient,

chaque nuit, le matelas qu'ils avaient apporté sur le bois dur ; et j'ai vu stationner dans des gares des wagons ressemblant à des cages où une foule grouillante de malheureux en guenilles faisait la cuisine et dormait sur des bancs superposés, aussi bas de plafond que des tiroirs.

Mon deuxième ami, Sergatief, avait les plus doux yeux du monde. Tout vêtu de toile grise, il portait la roubachka, les chevarery et les sapoguis traditionnels ; ses longs cheveux lisses étaient plaqués le long de ses joues maigres et il avait une modeste petite toux sèche qu'il tâchait de retenir derrière ses longues dents. Il ne parlait que le russe, avec un roucoulement bas de la gorge qui parfois s'éteignait dans une sorte de râle exténué. Lorsque je l'invitais à s'asseoir dans ma cabine, il buvait d'un trait, dans le couloir, le verre de thé au citron que je lui présentais avant d'entrer et de me dire : « Karochi dieni » (bonsoir). Puis il s'asseyait sur sa jambe gauche, roulait entre ses doigts le bord de sa tunique et s'appliquait à m'enseigner le nom des oiseaux qui rasaient la steppe, celui des arbres et des fleurs ; il savait exactement le nombre de verstes qui séparaient une ville d'une autre, car il passait sa vie à aller d'une bourgade à l'autre sur toute la ligne transsibérienne pour inspecter « les conditions agraires » et en rendre compte tous les trois mois au soviet de l'agriculture à Moscou. — « Inspecter quoi », dites-vous? — « L'état des bois, des champs, des villages... » — « ...Et l'esprit des paysans? » Sergatief souriait. (Je ne vis jamais des Russes rire, tout le temps que dura mon voyage : ils souriaient.) — « Oui ! l'esprit des paysans est trop souvent réfractaire. Ils sont heureux cependant sous le régime soviétique, mais demeurent ignorants, égoïstes et avides. » — « Ils possèdent la terre? » — « Sans doute ; cependant beaucoup d'entre eux louent leur parcelle à des voisins plus débrouillards, plus actifs. » — « Et la récolte? On m'a dit que le paysan est forcé de la vendre à l'État à un prix dérisoire fixé par celui-ci !... » — « En partie seulement ; il peut vendre le reste au prix qui lui plaît aux koulaks (paysans riches) qui trustent les récoltes du village ou aux Nepmen. » — « De quoi se plaint-il? » — « Beaucoup se plaignent pour se plaindre... parce qu'ils n'ont plus de cheptel, parce que les machines agricoles, le pétrole, le sel, le fer, etc., vendus par l'État coûtent très cher, trop cher, disent-ils. » — « Mais cela, c'est une raison... » — « Ils prétendent être

exploités au profit des prolétaires des villes qu'ils voudraient affamer pour s'enrichir. » — « Cette prétention n'a-t-elle aucun fondement? » — « Ils ont la terre, s'entête Sergatief, et le vote ; dans les isbas, ils ont souvent deux pièces pour une famille ; ils sont mieux logés que l'habitant des villes. »

De loin en loin, au pied des collines vertes, séparés par d'immenses forêts de bouleaux ou des prairies sans fin, de pauvres villages de bois tendent vers le ciel les longues gaules de leurs puits primitifs. Les isbas trapues sont entourées de cours fangeuses : beaucoup, d'un bois plus clair que les autres, sont neuves ; car les incendies, fréquents en été, balaient souvent tout un village en une seule nuit et le paysan reconstruit aussitôt sa maison à la même place. Dans les champs voisins des fermes, on voit parfois quelque paysan terreux derrière une charrue préhistorique. J'ai vu, cependant, à quelques verstes de Chita, une charrue et une batteuse modernes, d'avant guerre. Des troupeaux de chevaux errent le jour dans les prairies ; le soir, des cavaliers sans selle rassemblent la horde et la chassent dans un galop démoniaque vers le village. Que ne puis-je sauter du train et les suivre dans leur course effrénée !... Des bois de bouleaux, coupés par des rivières, émane une fraîcheur délicieuse dont nous recevons des bouffées ; les troncs argentés semblent des coulées d'eau claire.

Les autres voyageurs ignorent Sergatief ; dans le couloir, entre deux portes, on me prodigue des conseils de prudence. « Cet homme est un espion, un pourvoyeur de prison et de cimetière ; prenez garde ! vous savez qu'en U. R. S. S. la sécurité des étrangers n'est pas garantie ; vous pourriez bien vous réveiller un de ces jours dans les caves du G. P. V. Méfiez-vous ! » — « Un être si doux !... Après tout, c'est bien possible ! Eh bien ! qu'il m'espionne tout à son aise ! je ne fais rien de mal ni de suspect. »

Et puis, il y a Dmitri, mon garçon de cabine. Cette amitié-là choque le public européen des premières classes ; peu m'en chaut ! Jouer au bridge, exhumer les potins de Paris, de Pékin ou de Shanghaï, grand merci ! Je n'y suis pas plus maladroite qu'une autre, mais cela peut se faire partout ; tandis qu'échanger des idées, des opinions avec Dmitri, garçon de cabine russe et bolchevique (un pur, celui-là, parmi les purs), en regardant défiler les forêts sibériennes, quand retrouverai-je pareille aubaine?

Le malheur est qu'il est beau... Cela on ne « me » le pardonne pas ! Vingt-cinq ans ! un soleil de cheveux d'or ; des dents sans tare, un regard tour à tour brillant de malice enfantine ou terni d'une mélancolie angoissée, selon les heures, la couleur du ciel ou un reflet éphémère... Il parle français à l'aide d'un dictionnaire de poche crasseux glissé à l'intérieur de sa blouse. Dans ses loisirs, entre deux coups de balai, il me donne des leçons de russe ; ma bonne volonté et les progrès rapides que je fais l'encouragent, le flattent. Il entre sans frapper, s'assied sur la banquette à côté de moi sans y être invité, chaparde mes papirosses avec nonchalance, et, quand ma provision est épuisée, me conseille candidement de « taper » les autres voyageurs à son profit. — « A la russe (c'est ainsi qu'il s'exprime pour dire : chez nous, en Russie, avec un air penché et mystique tout à fait édifiant). A la russe, beaucoup fumer ; fumer très cher ; moi, *niet deneg* (pas d'argent). » S'il chipe mes cigarettes, Dmitri a pour moi des attentions qui valent bien quelques bouffées de fumée : le matin, il m'apporte du thé à la crème « à la française » ; il empile sur ma table une masse de journaux russes du mois précédent : l'*Inprekor*, la *Prawda*, le *Berbochnik* (le fameux *Sans Dieu*). — « Voilà, à la Moscou, ma femme garde les journaux pour moi ! Je les emporte pour le voyage. »

— J'aimerais étudier, me dit Dmitri.

— Eh bien?

— A seize ans, j'ai dû quitter l'école pour travailler ; je ne suis pas un bourgeois.

— Chacun n'a-t-il pas la possibilité de s'instruire aussi longtemps qu'il lui plaît?

— Chacun doit travailler. A la russe, les ouvriers ne travaillent pas afin de permettre à quelques-uns de poursuivre leurs études !

— Mais alors, tovarish, si tous les jeunes gens quittent l'école à seize ans, que deviendront chez vous la science, les arts?

Je m'attire cette réponse formidable : — « Cela ne fait rien, pourvu que personne n'ait plus de confort et de bien-être que le voisin. Je suis humilié, moi, quand un autre possède plus que moi, et tous les hommes pensent ainsi. »

Dmitri porte une barbe de quinze jours : — « Vous êtes fait à la mode des hérissons, » lui dis-je ; vous me faites

peur ! » — « *Niet deneg.* » — « Voici quelques kopeks, faites-vous raser à la prochaine station. » A l'arrêt suivant, il court se faire raser chez le barbier et revient en courant, comme le train part :

— Prenez ! j'ai acheté cette carte postale pour vous ; et il me reste deux kopeks, les voici !

— Tenez, Dmitri ! je ne mets plus cette robe ; la voulez-vous pour votre femme?

— Nous n'acceptons pas de pourboires, déclare Dmitri, ni de cadeaux. Alors, ajoute-t-il candidement, faites-en un paquet que vous mettrez dans le filet des bagages. A Moscou, avant de quitter le train, je le prendrai.

Le train s'arrête une fois ou deux fois par jour et dégorge, sur des quais qui se ressemblent tous, ses voyageurs. Nous sommes heureux de nous dérouiller les jambes en nous faufilant entre les groupes de paysans pouilleux qui, accotés aux murs, affalés sur les bancs ou vautrés sur le sol somnolent, l'œil vague. Il y a des Russes barbus et hâves, des Bouriats trapus, des Chinois et des Mongols tannés ou émaciés, des géants du Turkestan ; tous ont l'air d'émigrés réunis sur l'entrepont d'un navire. Malgré la chaleur, les hommes portent des bottes de feutre ou de cuir, tandis que les femmes enjuponnées de loques ont les jambes nues au-dessus de chaussettes courtes et de brodequins à talons ! On accède à la gare juchée sur une plate-forme de bois par un escalier également en bois. Dans la salle d'attente-buffet, massés sur des bancs autour du haut poêle de faïence inutile en cette saison, les notables de la bourgade, la pipe fichée dans une broussaille de barbe ignorant les ciseaux et le peigne, nous dévisagent sans hostilité et sans sympathie avec un peu d'ironie matoise au coin des yeux froids, perçants, les yeux de tous les paysans de la terre.

A Verkneudinsk, le train, qui progressivement avait ralenti son allure, s'arrêta en pleine campagne ; et tous, de nous agiter. Les informations parcimonieuses quêtées par les voyageurs qui parlent couramment le russe ou « sont bien avec le chef de train » nous apprennent que la voie, endommagée par des inondations entre Baïkal et Verkneudinsk, est en réparation, que nous devrons quitter ce convoi pour en rejoindre un autre de l'autre côté d'un pont à plusieurs kilomètres de là. — « Combien de temps resterons-

nous ici? » — « On ne sait rien. » — « Voyons, c'est insensé ! deux heures? huit jours? » — « On ne sait rien. » — « Fixez-nous au moins un minimum ! » — « Janesnai (je ne sais pas). »

En contre-bas, à gauche du talus, Verkneudinsk, une grosse bourgade à clochers bulbeux vert-de-grisés s'étalait au long de la rivière Selenga, épandue sur de grasses prairies, jusqu'au pied des collines boisées ; et c'était tentant, cette ville sibérienne luisante d'une pluie récente, après quatre jours de cage ambulante. Prudents, mes compagnons demeuraient à proximité du convoi : si le train allait partir avant qu'ils n'eussent le temps de remonter en voiture, et les laissait sans bagages, perdus en pleine steppe sibérienne soviétisée ! L'éventualité n'avait rien de très alléchant. Mais le goût de l'aventure l'emporte toujours chez moi sur la raison. J'allai donc trouver le mécanicien qui trônait, véritable puissance démoniaque, derrière la fournaise de sa locomotive, et, papirosses en main, j'osai le supplier de donner deux ou trois coups de sifflet un quart d'heure avant de mettre sa machine en marche afin de me donner le temps d'accourir...

Sur la place de la gare, trois isvotchiks se disputèrent l'aubaine de « rouler » l'étrangère. Je choisis le plus vieux et sans doute le plus retors, celui auquel il y aurait le plus de gloire à tenir tête. « Cinq roubles pour une heure, barina ! » (car il me dit barina, à l'ancienne mode !). Nous nous accordâmes pour trois, et je montai dans l'effarant assemblage de planches, de ferrailles, de ficelles, de cuir et de loques laineuses, traîné par deux chevaux bossus. Ces chevaux me rappelaient certains chameaux peints par les primitifs. Les naïfs contemporains du « peintre à l'œillet » qui n'avaient jamais vu de chameaux prenaient modèle, pour quelque cheval de labour à qui, en se rapportant aux récits de voyageurs, ils plantaient une queue de vache au milieu du dos, une ou deux bosses sur l'échine, du poil aux genoux, des oreilles rondes et un sabot fourchu à chaque pied. Tels étaient les deux coursiers derrière lesquels je fis une entrée modeste dans la bonne ville de Verkneudinsk.

Des ruisseaux de boue coulaient dans les rues larges, sans arbres, bordées de trottoirs de bois ; nous y roulions sans précaution et mon visage comme mes vêtements fut bientôt couvert de taches brunes. Peu de magasins, mais de longues bâtisses basses au crépi rose. Il y avait marché

sur la grande place ; je descendis de voiture et payai mon cocher. A l'aide de planches étroites jetées au-dessus de flaques de boue, j'allai d'une boutique à l'autre ; une voiture à sorbets blanche et or, toute pareille à celles qu'on voit chez nous en été, m'attira et je payai trois kopeks, comme la marmaille de Verkneudinsk, le plaisir douteux de lécher une mixture rosâtre et glacée. Devant la maison des soviets, des hommes et des femmes, nez en l'air, contemplaient le haut-parleur attaché au balcon. Une expression d'ennui soupçonneux ternissait leur regard, tandis qu'ils recueillaient « la bonne parole » copieusement distribuée par l'entonnoir municipal. Entre deux coups de langue au cornet de glace, les enfants saisissaient au vol quelque mot sonore ; leur visage prenait aussitôt une importance vieillotte quelque peu insolente. Sur son siège, mon ivoschnik somnolait avec un air absorbé et convaincu. Je remarquai que bien des passants longeaient le côté opposé de la place, sans doute pour n'avoir pas à s'arrêter devant le moulin à discours et à ukases dont ils avaient peut-être déjà eu quelque raison de se méfier. Toute cette foule me parut sérieuse et lasse. Quelques femmes portaient le fichu sur la tête ; les autres étaient en cheveux. Au fond, crépie de blanc sous son dôme vert, l'église m'attira ; la grille était verrouillée ; entre deux barreaux disjoints, je me glissai dans la cour ; personne ne prit garde à moi ! Je gravis les escaliers jusqu'au portail vitré barré de planches sous la galerie, et mes yeux furent saisis par la désolation de l'intérieur. Cette église, désaffectée, condamnée, sans fidèles, sans encens, sans prières, peut-être sans Dieu, glaçait l'âme comme un refus du ciel. Est-il concevable que ce soientdes hommes qui mettent la maison de Dieu à l'index?... Je ne vis que des pots de chaux, des échelles, des icones brisées, de vieilles chaises défoncées et je m'en allai le cœur serré. Mais au flanc d'une colline nue, derrière la ville, quelle est cette procession qui monte vers une chapelle béante? A-t-on relégué Dieu dans cette chapelle entourée d'un cimetière? Je dirige mes pas vers la colline où le soleil couchant s'attarde ; de nombreuses croix décorent des tombes fraîches ; au bord de l'allée médiane un trou rectangulaire attend sa proie misérable... L'église est ouverte et m'accueille, avant que j'en aie gravi le seuil, par des ondes de chants liturgiques. Il y a dans

toutes les musiques religieuses des accents communs qui touchent tous les cœurs. Debout, massés entre les piliers peints et couverts d'icones, le front tendu vers l'autel, les fidèles ressemblent aux ouailles villageoises de chez nous ; avec plus de rudesse cependant dans l'attitude, et sur tous leurs traits cette ombre tragique que je n'ai vue errer que sur des visages russes. A terre, au centre de l'église, une bière à couvercle de verre reposait sur un piédestal : le masque pâle de la morte, une jeune femme aux cheveux noirs, touchait la vitre. Le pope, coiffé d'or, vêtu de blanc et de soie rutilante, entouré de cierges allumés, officiait entre l'autel et la morte ; ses ornements sacerdotaux, son visage soigné, auréolé par les petites lumières chaudes, éclatait de beauté à la fois spirituelle et clinquante dans cette pauvre église.

Je descendis vers la ville. Je passai devant une grande cour emmurée, la cour de la caserne : elle était vide à cette heure, mais aux fenêtres du bâtiment du fond, des soldats rouges fumaient et chantaient. La sentinelle me fit signe de ne pas m'arrêter et je continuai mon chemin. Au bord de la rivière, derrière la triste église abandonnée, je m'assis sur un tronc abattu ; des enfants se baignaient, garçons et filles, nus comme au jour de la création. Un homme à cheval longeait la berge, venait vers nous : il s'arrêta, cria quelque chose que je ne compris pas. Aussitôt les enfants sortirent de l'eau et, ruisselants, se mirent à danser une ronde échevelée autour du cheval. L'homme gravement les contemplait, sans sourire, l'œil triste ; d'une gaule qui lui servait de cravache, il faisait mine de fouailler leurs dos grêles perlés de gouttelettes brillantes. Je regardais cette scène imprévue sans que les acteurs en parussent gênés le moins du monde. Innocence? cynisme?... C'est moi qui m'en allai.

Les jours sont longs l'été dans cette région et traînent en crépuscules apaisants. Au rez-de-chaussée des maisons, je voyais, derrière les vitres, des familles assemblées autour du samovar. Les intérieurs paraissaient propres, et simples ; des icones, souvent, garnissaient les murs crépis où elles voisinaient avec le portrait de Lénine, déjà plus qu'à demi canonisé. Le mysticisme russe, travaillé par ceux-là mêmes qui lui arrachèrent ses « idoles », accepte avec reconnaissance le nouveau prophète.

Attachés au fond des cours, de gros chiens aboyaient à

mon passage ; un de ces chiens réussit à briser sa chaîne et s'élança sur moi. Heureusement, une porte entre-bâillée m'offrit un refuge où je me précipitai, claquant la porte derrière moi. Je me trouvais dans une salle basse, enfumée, en face d'une femme et de deux hommes assis près d'une fenêtre, les mains entre les genoux, dans l'attitude de gens fatigués. La femme eut une exclamation mécontente ; l'un des hommes, le plus jeune (il portait l'uniforme de l'armée rouge), se leva, ouvrit la porte, allongea son pied botté, puis sortit pour rattacher le chien. « Pardon, » dis-je, confuse de mon intrusion maintenant que tout danger était passé, « pardon ! » Et, comme personne ne me répondait, je sortis. Le soldat revint vers la maison. De loin, il me héla : « Françouski? » — « Oui ! »

Il me fit signe de la main et je l'attendis. Dans la cour, des roues hors d'usage, des hélices d'aéroplane, des morceaux de toile d'avion déchirés et souillés gisaient pêle-mêle entre un tas de fumier et une charrette vide, brancards dressés. Un cheval tout sellé était attaché à la rampe d'un escalier de bois. « Ah ! Françouski? me dit le soldat d'un ton sérieux. Paris? » — « Oui ! Paris. » — « *Sprechen sie Deutsch?* » — « *Jawohl!* » Il prit la cigarette que je lui offrais, et, à son tour, me proposa de rentrer dans la maison « parce que », m'expliqua-t-il, « un soldat ne parle pas avec une étrangère dans la rue. »

— C'est défendu?

— C'est suspect.

— Eh bien, au revoir ! *karochi viechier.*

— Vous êtes venue avec le transsibérien?

— Oui !

— Vous ne partirez pas avant demain soir ; la réparation de la voie prendra encore au moins vingt-quatre heures.

— Y a-t-il quelque chose à voir à Verkneudinsk? »

— Le musée soviétique ; Verkneudinsk a été construite par des déportés : ce n'est pas une vieille ville.

— Aurai-je le temps d'aller à Ourga en aéroplane? Il y a un service, n'est-ce pas? Le voyage dure quatre heures, m'a-t-on dit.

Le soldat eut un mouvement de recul, comme si je venais de dire une énormité. « Le service ne se fait pas tous les jours ; et puis si vous n'avez pas de permis spécial, il n'y

faut pas songer. » Il regardait avec inquiétude cette étrangère qui parlait de voler jusqu'à Ourga comme d'un projet tout simple.

Attention, me dis-je ; il ne faudrait pas me faire soupçonner de quelque ténébreux dessein par ce garde de l'armée rouge ; il doit y avoir une sorte de Loubianka à Verkneudinsk où l'on coffre les indésirables. « Bonsoir ! je vais rejoindre mon train. »

Je repars à l'aventure. De vagues échos de musique dirigent ma promenade vers un grand parc coupé d'allées assez bien dessinées ; peu de fleurs, du gazon libre, hirsute, et la délicieuse fraîcheur du feuillage d'arbres jeunes. Des groupes silencieux flânent sur les bancs de bois. L'accordéon, les cuivres, la balalaïka d'un orchestre hétéroclite diffusaient dans l'atmosphère paisible une invitation nostalgique au mouvement. Au détour d'une allée, une sorte de théâtre champêtre se dressait ; l'orchestre y était installé sur des tabourets de bois, à proximité d'une estrade où s'ébrouaient une vingtaine de couples. Ils dansaient une manière de polka à figures à la fois rudes et languissantes, mais chaste, plastique, scandée de coups de talon qui résonnaient joyeusement sur le plancher de bois blanc. Je désirais me mêler à ce jeu sain, me rappelant les danses paysannes décrites par Tolstoï ; il me semblait que si je pouvais agiter mes bras et mes jambes suivant la cadence de ces paysans sibériens, le mystère de l'âme russe me serait instantanément révélé. J'observai quelque temps les évolutions des danseurs ; parmi eux j'avais reconnu Sergatief et il m'avait souri, nullement surpris de me voir là ; je touchai ma poitrine et pointai ensuite mon index vers l'estrade. Sergatief me fit signe de monter et, ravie, je me joignis aux danseurs, faisant de mon mieux pour les imiter mais, hélas, je ne compris pas l'âme russe.

Puis nous marchâmes, Sergatief et moi, au hasard des allées du parc immense. La douce nuit sans étoiles inspirait Sergatief : il se mit à me conter des légendes de son enfance ; je les comprenais mal, m'accrochant aux mots de « baba acariâtre et jalouse », de « moujik », de « fée », de « troïka enchantée », « d'isba invisible » pour tisser moi-même, parallèles aux siens et en suivant le rythme de ses paroles, des contes sans doute aussi merveilleux.

Nous quittâmes Verkneudinsk le lendemain après-midi.

J'avais eu le temps de rôder aux alentours de la gare pendant la matinée ; je m'étais arrêtée devant une cour entourée par une palissade où une poignée d'enfants, sous la surveillance d'un adulte chétif, braillait avec ensemble *l'Internationale*. Pendant les deux heures que je demeurai à contempler cette école en plein air, je vis les enfants tour à tour exécuter quelques mouvements de gymnastique élémentaire, tourner en rond autour d'un arbre, sauter à cloche-pied, chanter, disposer des cailloux le long d'un plant de fleurettes, écouter un discours où le nom de Lénine revenait assez souvent et se mettre les doigts dans le nez ; peut-être était-ce jour de congé, et avais-je assisté à une longue récréation.

Le train stoppa en pleine campagne à quelques lieues de Verkneudinsk. Journée splendide, un peu lourde ; mais la fraîcheur semblait descendre vers nous des crêtes neigeuses. A cent mètres de la locomotive, la voie courait à découvert au-dessus d'un pont en réparation ; des planches disjointes formaient tant bien que mal un passage pour les piétons ; aussi n'eûmes-nous pas de peine à comprendre l'ordre qui nous fut donné de rassembler nos bagages à main, de quitter notre train et d'aller de l'autre côté de l'eau où un convoi venant d'Irkoutsk nous attendait. Ce fut une belle débandade et une nouvelle occasion de nous plaindre de l'inconfort du voyage. Les récriminations, les questions se croisaient au-dessus de la tête impassible des employés de la compagnie qui se bornaient à diriger l'évacuation. La grosse Allemande portait une cage dorée renfermant un sansonnet ; le couple eurasien-hollandais traînait un sac rempli de souvenirs de Pékin fabriqués à Berlin ; l'Italienne tragique avait accablé son jeune frère de châles multicolores et de fiasques d'eau de Cologne ; les Japonais, en espadrilles et le nez chevauché de lunettes, avaient les mains dans leurs poches ; quant à moi, un cèdre nain sous chaque bras et la laisse de Paï attachée à mon coude, je devais être à photographier. Sergatief portait ma valise, et le consul un panier qui servait à cacher mon chien chaque fois qu'un inspecteur visitait les compartiments.

Le lendemain apporta une nouvelle déception à notre caravane ; il n'y avait pas de restaurant dans notre train. Jusqu'à Sverdvolks (Ekaterinenbourg), au hasard des arrêts, les indigènes purent nous voir nous précipiter hors des

wagons comme des abeilles hors d'une ruche à la recherche de victuailles ; sans doute avaient-ils été prévenus de notre disette, car nous trouvions, à chaque station, des étalages copieusement fournis de pain, de lait, de saucissons, de poulets et de canards froids, de saumon fumé et de délicieuses et odorantes fraises des bois. Dans les buffets des gares importantes on trouvait aussi des glaces et des boîtes de caviar ; partout il était facile de se procurer de la vodka. Chacune des bourgades où nous nous arrêtions avait sa spécialité ! Dans l'une, la crème était un régal ; dans l'autre, on vendait un miel délicieux dans des seaux en écorce de bouleau qui à eux seuls valaient le prix qu'on payait. Plus loin, c'était un choix incroyable de fromages onctueux qui faisaient pâlir de jalousie les voyageurs hollandais. « Cela ne vaut pas notre fromage de Gouda, » assuraient-ils ; mais discrètement ils en glissaient deux sous leur manteau !

Le lac Baïkal m'enchanta. Entre les innombrables tunnels que nous traversions, des paysages à la fois grandioses et charmants ravissaient nos yeux ; les montagnes descendaient en pente douce jusqu'aux rives de la « mer sainte » ; les forêts se reflétaient dans une eau si limpide que les poissons y sont visibles à plusieurs mètres de la surface ; des bandes de loutres s'agitaient dans les baies poissonneuses. Vers le soir, tandis que la lune, d'un métal moins pur que l'eau paisible du lac, se levait au-dessus de nous, le train ralentit son allure, puis s'arrêta au milieu d'une clairière non loin d'une isba fleurie de rosiers et entourée d'une haie taillée. Il est des lieux où nous ne faisons que passer, que nous ne reverrons jamais et qui instantanément nous deviennent si chers, que les quitter est un arrachement ; c'est là, sans doute, là seulement qu'on aurait dû naître et vivre... Je gravis en hâte le talus qui descendait vers le jardin de la maisonnette ; je courus dans l'herbe haute et mouillée, je me faufilai entre les bouleaux, je contournai la maison et, appuyée à un sapin au bord du lac, je contemplai l'émouvant paysage que je voulais fixer dans mon souvenir. Les rideaux blancs des fenêtres étaient festonnés ; ce n'étaient donc pas des paysans qui habitaient ce cottage isolé ; un chien loup courut joyeusement vers moi ; il portait un collier rouge et me lécha les mains ; l'eau du lac froissait le gravier d'une anse où une vieille barque était amarrée. Un homme sortit de la maison ; une jeune femme marchait derrière lui, traî-

nant un filet de pêche ; l'homme détacha la barque, sauta dedans et sans dire mot s'éloigna à larges coups de rames ; la lune argentait le visage et les cheveux de la jeune femme ; un instant, elle suivit des yeux celui qui s'éloignait, leva les bras avec un long soupir et remonta vers la maison. J'essayai d'imaginer l'existence de ce couple dans cette retraite paisible où j'eusse été heureuse de vivre avec un chien, des livres, la forêt alentour et le beau lac bruissant à mes pieds...

Irkoustsk ! ville au nom barbare que je ne me représentais qu'enfouie sous la neige, sillonnée de traîneaux d'où pendent des aunes de fourrure, parcourue de cosaques et de brigands à cheval, le knout au poing. O Michel Strogoff de mon enfance ! Quand bien même le train devrait repartir sans moi, il faut que j'aille parcourir la ville. Je me fraye un passage sur le quai, dans les salles d'attente, et jusque sur le perron extérieur de la gare entre des amas de loques grouillantes, aux visages vivants ; où va, d'où vient cette foule misérable, hâve et puante? peut-être des fameuses mines d'or de Lena et d'Olekma, dans le Nord.

On arrive à la ville, de l'autre côté de la rivière Angora, par un ponton de bois. Les rues sont boueuses, trouées d'ornières ou pavées de pierres pointues ; des clochers verts encadrés de toits modernes ; de hautes cheminées fument ; de pauvres hères qui longent les trottoirs de bois, et se garent tant bien que mal des larges éclaboussures que distribuent à droite et à gauche les troïkas lancées au galop ; les magasins sont sales, les étalages pauvres. J'entre cependant dans une épicerie où un Chinois me vend des pommes et du chocolat avec beaucoup de mauvaise grâce : deux ouvriers complètement ivres et qui viennent renouveler leur provision de vodka me prennent à partie, déversent sur moi une avalanche d'obscénités dont je ne comprends que le quart, sans que les nombreux clients présents fassent même l'effort de s'écarter pour me permettre d'atteindre la porte plus vite. Irkoutsk est désormais détrônée à la fois dans mon imagination et dans mon souvenir.

Nous traversâmes bientôt la riche contrée agricole que fertilisent les fleuves Yenessi et Obi. Le gouvernement de l'U. R. S. S. encourage judicieusement le trafic sur ces cours d'eau navigables qui relient la mer de Kara au centre de a Sibérie. Les matières brutes de la Sibérie centrale sont

transportées sur des chalands jusqu'aux steamers qui naviguent dans les eaux larges et profondes de ces fleuves. Ces bateaux remportent à l'intérieur du pays les objets manufacturés que ces mêmes steamers sont allés chercher dans les ports russes, scandinaves ou allemands. Krassnoyrks, Omsk, Novosibirks doivent une grande partie de leur prospérité à leur position privilégiée à proximité de ces cours d'eau. Novosibirks s'est développée miraculeusement, ces dernières années, au point d'être devenue le régulateur de la vie économique de la Sibérie. Cette ville prolifère est la capitale de ce vaste pays, depuis que l'ancienne capitale, Omsk, a démérité des Soviets pour avoir été le centre du gouvernement de Kolchak.

C'est dans une bourgade des environs d'Omsk que nous rencontrâmes un convoi de déportés, encadré de soldats sabre au clair. Ces pauvres gens avaient pour la plupart des visages honnêtes, intelligents, raffinés, même ; ils devaient appartenir à une certaine élite intellectuelle ou bourgeoise, à en juger par l'expression de leur regard et de leurs traits, bien différente de l'hébétude gouailleuse des forçats ; leurs vêtements misérables étaient souillés de boue épaisse ; hommes et femmes portaient sur l'épaule ou à la main un paquet de guenilles et une gamelle ; une femme enceinte traînait les pieds lamentablement ; c'était bien la pitoyable procession décrite maintes fois par Dostoïevsky. Il y avait là de très jeunes gens encore imberbes, et une fillette aux yeux noirs, rose comme l'églantine, qui tenait par la main une vieille Parque ridée dont elle portait le paquet de hardes. On engouffra ces malheureux dans un fourgon grillagé où ils montèrent docilement, sans un regard pour la poignée d'étrangers libres que leur sort émouvait de compassion.

Les forêts succédaient aux forêts, les prairies aux prairies ; des rivières scintillantes glissaient entre les masses sombres des sapins. Nous approchions de Sverdloks (Ekaterinenbourg), le centre minier où affluent l'or, l'argent, le cuivre, le nickel, le platine, le fer, le plomb, le charbon, le sel et les pierres précieuses ; la forêt s'épaississait, couvrait la terre comme un pelage dru. Est-ce ici, là ou plus loin? Est-ce dans cette clairière désolée ou dans ce fourré que la malheureuse famille impériale assassinée fut jetée dans une fosse, arrosée de pétrole et brûlée? Les scories noirâtres au pied

de ce hêtre demi-calciné recouvrent-elles les cendres des martyrs? Ou bien, ces jeunes arbres droits, un peu plus loin, ont-ils nourri leur sève de débris humains mal anéantis par le feu? Cette forêt lugubre, d'où s'échappent des croassements sinistres, me fait l'effet d'un charnier hanté de fantômes.

Tout le long du quai, à la gare de Sverdlovsk, une gare magnifique et spacieuse, des bazars en plein vent sollicitent les voyageurs qui, tous s'y précipitent et se ruinent en pierres précieuses fausses ou véritables, en pantoufles de cuir coloré, en boîtes de bouleau ajouré ; c'est une jolie bousculade !

Cette agitation frivole me choque et me serre le cœur. Pensais-je donc à trouver cette gare vide et tendue de crêpe? J'ai beau faire, je ne puis détacher mon esprit de ce drame et, malgré moi, je revis la dernière étape du calvaire des infortunés Romanoff. Comme moi ils sautèrent du train sur ces mêmes dalles où résonnent mes talons ; le fidèle marin du tsarévitch dut prendre son jeune maître dans ses bras pour descendre les marches trop hautes ; ce devait être la nuit ; des gardes rouges accompagnaient les prisonniers ; le tsar marchait en avant, placide, résigné ; il s'enfonça dans l'escalier qui conduit à la sortie sur une place plus basse que les quais de la gare ; il faisait froid ; les jeunes grandes-duchesses se serraient contre leur mère ; une voiture attendait les déportés impériaux et, le long des maisons basses et des palissades des jardins, cahotée sur les chemins mal pavés, les conduisit à leur nouvelle demeure... Un dernier cahot ! La famille Romanoff croit trouver dans cette maisonnette modeste le refuge où il lui sera permis de vivre simplement, paisible et unie... Fuyons cette ville tragique ! je n'emporte qu'une pierre rouge qui a la forme d'une gouttelette de sang...

A Perm, vingt voyageurs de première classe montèrent dans notre train déjà bondé. On les distribua un peu partout et lorsque je voulus me coucher, je trouvai un jeune homme barbu installé dans la couchette supérieure de mon compartiment ; une besace de cuir pendait à un crochet et une paire de bottes gisait sur la banquette.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Dmitri? Il y a un homme dans mon compartiment !

— Que cela ne vous trouble pas, grachdenka. A la russe,

cela est tout à fait sans importance. J'ai mis autant que possible les hommes avec les hommes ; il y en avait un en trop, et comme il y avait une couchette inoccupée dans votre compartiment, je l'y ai casé.

Dmitri ne cesse de s'agiter.

— A la Moscou, dit-il, il y a des grands restaurants ! A la Moscou, vous irez au cinéma, au théâtre ; à la Moscou, il y a le tombeau de Lénine ; à la Moscou ci, à la Moscou ça. Dmitri dit « à la Moscou » de l'air religieux dont les rois mages devaient dire « à Bethléem ». Depuis Viatka, il ne tient plus en place : son baluchon est prêt ; il siffle, colle son front aux vitres, consulte sa montre, me demande mes papirosses qu'il fume jusqu'au bout de ses doigts sales, m'offre en cachette la vodka de l'amitié, s'agite et m'agite. Et quand, aux premières lueurs de l'aube, après avoir traversé la banlieue endormie, le train stoppe sous le hall immense du terminus, l'émotion me gagne, tandis que sur le quai une voix forte et grave appelle : « Moskwa ! Moskwa ! »

CLAUDE EYLAN.

In Memoriam

ODE A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

I. — L'invocation aux Muses de Sicile.

O vous, que les dieux de l'Hellade,
Amis des poètes guerriers,
Envoyèrent en ambassade,
Vers la Terre des hauts palmiers :
Muses, dont le savant délire,
Soumis aux cordes de la lyre,
Gouverne la marche des temps,
Écoutez mes cris, ô déesses :
Quittez vos bruyères épaisses,
Quittez vos vergers éclatants!

Laissez les profondes nymphées
Où quelque miroir d'eau reluit;
Où s'évaporent, par bouffées,
Dans une fraîche demi-nuit,
Les fleurs dont se nourrit votre âme.
Quittez l'Etna, rouge de flamme,

Quittez les débris triomphaux
Des temples grecs, chers aux colombes,
Où fumèrent des hécatombes
De génisses et de taureaux.

Laissez la chaude Syracuse,
Au rythme égal de ses saisons,
Évoquer, tempête confuse,
L'ode thébaine aux mille sons.
Loin de Catane et de Messine,
Hâtez-vous, brigade divine,
De former votre chœur neuvain :
Un cycle lumineux se ferme,
Venez entonner dans Palerme
Le chant qui console et convainc.

Venez, ô tisseuses de charmes,
En longs péplos et les pieds nus,
Mêler vos larmes à nos larmes,
Car le cœur des cœurs ne bat plus :
Sous notre regard qui se brouille,
Repose l'auguste dépouille :
Venez, — des encensoirs d'airain,
L'haleine déjà se modère —
Saluer le roi légendaire,
Tueur de bêtes et marin.

Pour vous, le chemin est facile,
Vous en connaissez les détours :
N'avez-vous pas, dans cette ville,
Jadis, solennisé les jours
Où la chrétienté, tout entière,
Se prosterna devant la bière
De saint Louis, sergent de Dieu,
Qui ceignit, en terre africaine,

La rude corde franciscaine,
Sur sa robe de velours bleu.

Notre prince, après son ancêtre!
Souvenez-vous! Souvenez-vous!
N'allez-vous point cueillir, peut-être,
Avant de vous mettre à genoux,
Avant d'incliner vos fronts calmes,
Aux mêmes arbres, mêmes palmes!
Voyez, c'est la même valeur,
Même foi, sur les lèvres closes,
Les mêmes lis, les mêmes roses ;
Hélas! c'est la même douleur.

Muses, de votre voix hautaine,
Qui rompt l'effort jaloux des ans,
Et dompte l'envie et la haine,
Célébrez le duc d'Orléans!
Déroulez amplement vos strophes,
Comme de mouvantes étoffes :
Frise vivante de l'autel,
Dominez la rumeur des vagues,
Et, qu'en vos mains, belles sans bagues,
Frémisse le plectre immortel!

II. — **Le chœur des Muses.**

Sachant séduire, aimant combattre,
Les yeux étincelants d'azur,
Le petit-fils de Henri Quatre,
Doux à tous, à lui-même dur,
Pensait à la moisson prochaine
Qui devait dorer son domaine,

Quand la Parque, amante des ifs,
Voila méchamment son sourire,
Et l'allongea sous ce porphyre
Où tombent nos thrènes plaintifs.

Aigle par la haute envergure,
Toujours attiré vers les monts,
Il cherchait l'atmosphère pure
Où se dilatent les poumons :
Par delà l'horizon visible,
Ses vœux hantaient l'inaccessible;
Le globe pour lui déchirait
La trame obscure de ses voiles;
L'ordre immuable des étoiles,
Par le Beau, l'enchaînait au Vrai.

Sous la fureur des vents arctiques,
Vagabonds de l'immensité,
Les icebergs fantomatiques
N'ont point ému sa volonté :
Rugissant et crachant sa bave,
L'Océan subit son étrave,
Et le Prince un jour découvrit
L'Ile de mystère parée
Qu'il donna, fleur hyperborée,
A son Pays, lui, le proscrit.

Mais l'abîme appelle l'abîme,
Le péril, un autre péril,
Et la fuite dans le sublime
Contente seule un cœur viril.
Après la neige, après la glace,
Il faut braver l'autre menace,
Il faut, risquant le même enjeu,
Par les déserts aux dunes chauves,

Hantés du simoun et des fauves,
Vaincre la région du feu.

Et c'est, perfide et coutumière,
La fièvre qui sèche le sang;
Partout, l'homicide lumière,
Partout, du sable incandescent.
La mort veille en ces eaux infectes,
Grouillantes de larves d'insectes.
Autour des tempes, quels étaux!
Ah! comment dormir sous la tente?
Comment oublier l'irritante
Ténacité de ces fléaux?

Mais qu'importent la terre hostile,
Les repos forcés et l'ennui
Qui se traîne comme un reptile?
Philippe n'a-t-il pas en lui,
Le talisman et le remède,
L'amour suprême à qui tout cède?
Privé de son toit, de son ciel,
Au plus lointain de son errance,
N'a-t-il pas emporté la France,
Dans ce qu'elle a d'essentiel?

La Patrie avec lui voyage ;
Visible même les yeux clos,
Où qu'il soit, sa sublime image
Préside à ses mâles travaux.
En vain l'éclair jaillit près d'elle,
En vain le typhon la flagelle,
Elle suit le Duc pas à pas :
Multiforme, elle est toujours une,
Non sujette à la loi commune
De l'inconstance et du trépas.

La Bretagne, dévote aux fées,
Et stridente d'oiseaux marins,
Tord pour lui ses rudes trophées,
Et vide à ses pieds ses écrins;
Il écoute la mélodie
Qui monte de la Normandie,
Blanche et rose, sous les pommiers;
Il voit les forêts des Ardennes
Nourrir les sangliers de faines,
Au départ frileux des ramiers.

L'Auvergne aux sources bouillonnantes,
Avec son cuivre et ses étains,
Contemporaine des Atlantes,
Lui montre ses volcans éteints;
A travers les glèbes avares,
Mitrés comme des dieux barbares,
Elle attelle ses bœufs aux socs,
Ou bien, gonflant ses cornemuses,
Elle paît les chèvres camuses
A l'ombre humide de ses rocs.

Les pays du fer et des armes,
Ceux de la soie et des houblons,
Ceux des pins aux brillantes larmes,
Lui font hommage de leurs dons :
Aériennes et frugales,
Il entend chanter les cigales,
Là même où Mistral a chanté.
Et parfois, au fond de l'espace,
Le vol des cigognes d'Alsace
Lui redit sa fidélité.

O victorieuse allégresse!
Entre les nobles peupliers

Dont le vent tendrement caresse
Les fuseaux longs et réguliers,
Voici qu'à ses regards la Seine,
Large artère capétienne,
Roule sa lente majesté,
Et non loin des palais du Louvre,
Guide son zèle et lui découvre
Le berceau de la Royauté.

Là, caressant l'herbe fleurie,
D'un lin fluide aux longs plis droits,
Tous les pères de la Patrie,
Rassembleurs du terroir gaulois,
Illuminent les myrtes sombres :
Quarante rois et quarante ombres
Fiers d'apprendre à leur descendant
Comment renaîtra le Royaume,
Et comment d'un fécond arome
Les lys rempliront l'Occident.

Cet augure, ces voix si chères,
Tant de prodiges naturels,
Tant de cathédrales altières
Lançant aux siècles leurs appels;
Tant de marbres, tant de colonnes,
Tant de richesses autochtones,
Dont le temps n'est jamais vainqueur,
Fut-il plus émouvant oracle,
Et plus éblouissant spectacle,
Aussi dignes d'un plus grand cœur?

Alfred Droin.

La Vie et les Amours d'Edgar A. Poe

Au temps où les Américains étaient encore puritains, ils se souciaient peu de gloire littéraire, la littérature même didactique n'étant guère pour eux qu'un médiocre moyen d'enseigner la morale et la religion. Aussi le pauvre Edgar Poe fut-il de son temps et même après sa mort assez peu apprécié par la majorité de ses concitoyens et mainte et mainte fois traité de « gueux ivre », de « scandale-monstre », de « scélérat de marque », de « pourceau de génie », de « Caïn », de « yahoo », etc... Mais, maintenant que les Américains, assez indifférents en matière de religion, revendiquent toutes les supériorités, y compris la gloire littéraire, ils se gardent bien de faire fi d'un des leurs dont la renommée est devenue mondiale, *a world-genius :* « prince des lettres américaines », a dit Victor Hugo, « le plus parfait des parfaits artistes », a dit Bernard Shaw, « maître des maîtres », a dit Arnoni, etc... Le lavant de toute souillure déposée sur sa personne ou sur son œuvre par les réalités ou le simple exposé de sa vie, ils veulent faire de l'auteur du *Corbeau* l'une de leurs plus pures, en même temps que l'une de leurs plus grandes, gloires nationales.

A ce sentiment correspond la grande entreprise de Miss Mary Phillips : *Edgar Allan Poe the Man* (John Winston, Chicago, 1926). A la seule biographie d'un homme de

quarante ans, la récente biographe de Fenimore Cooper a consacré deux gros volumes in-8° de 1.685 pages. Ce n'est pas là seulement le plus vaste répertoire que nous possédions de documents, de renseignements, de citations et d'illustrations de toute nature provenant de cent vingt-sept collaborateurs, mais encore le « plus enthousiaste » et le plus tenace plaidoyer en faveur de la réhabilitation du grand « paria des lettres ». Malheur à qui est jamais entré en conflit avec Poe de son vivant, malheur à qui ne l'a pas suffisamment admiré depuis sa mort, l'un et l'autre sont également rabroués, et non parfois sans aigreur ! Miss Phillips se rend pourtant bien compte que Poe ne fut pas un petit saint, de tout point irréprochable ; mais elle met toutes ses faiblesses, à commencer par son alcoolisme, (dont elle fournit plus de preuves que personne), sur le compte d'une fâcheuse hérédité morbide, en particulier de certaines « crises périodiques d'épuisement nerveux », en quoi elle aurait parfaitement raison, s'il ne lui arrivait parfois d'exagérer un peu. Mais, telle quelle, avec ses excès de zèle et ses partis-pris, son intrépidité dans la louange et le blâme, cette œuvre imposante, si somptueusement présentée, se trouve désormais indispensable dans l'abondante littérature poesque : car elle dépasse, au moins pour la masse, les deux volumes du professeur Woodberry, déjà si riches en documentation probe et, à plus forte raison, la biographie aussi partiale que partielle du pauvre John Ingram.

Comme Miss Phillips, en son loyal désir d'intégrité, confronte en général les témoignages contradictoires et met ainsi entre nos mains toutes les pièces du procès, nous-mêmes, qui avons à trois reprises, en trois œuvres différentes (1), consacré six années de notre vie à l'étude d'Ed-

(1) *Edgar Poe, sa vie et son œuvre*, in-8°, 732 pages. Librairie Alcan, 1904. — *Edgar Poe* (Collection des Grands Écrivains). Paris, Bloud et C^ie^, 1910. — *Œuvres choisies d'Edgar Poe : Contes et Poésies.* (Collection des Chefs-d'œuvre étrangers). (Paris, Renaissance du Livre, 1914.)

Dans le premier de ces volumes qui était autant une thèse médicale (récompensée par l'Académie de médecine) qu'une thèse littéraire (sanctionnée par une mention très honorable de la Sorbonne), nous avons, comme c'était notre devoir, désigné par leurs termes techniques les différents symptômes de la névrose particulière à Poe. Nous en faisons ici grâce à des lecteurs qui ne tiennent pas à cette précision. Aux spécialistes nous signalons toutefois la thèse du docteur Georges Petit (*Études médico-psychologiques sur Edgar Poe*, Lyon, 1905), qui aboutit à peu près à nos conclusions.

gar Poe et de ses œuvres, nous tâcherons de reconstituer, en la complétant de quelques traits nouveaux, la vie et la physionomie de l'énigmatique conteur américain.

*
* *

Que les ancêtres paternels de Poe fussent d'origine italienne, albigeoise ou normande, que ses ancêtres maternels fussent princes au pays de Galles, faute de preuves nous en doutons fort. Mais, que les uns et les autres fussent de race celtique, c'est là un fait aussi important qu'incontestable : car Poe a bien les traits caractéristiques du type celte tel que se le représentent les Anglo-Saxons : verve, imagination, sens musical, mais inconstance, discordance, extravagance. Ses parents nous sont bien connus : fils impulsif d'un modeste artisan de Baltimore qui se distingua pendant la guerre de l'Indépendance, le père d'Edgar Poe, « abusant du punch dès l'âge de quinze ans », mena une brève existence de pauvre cabotin déchu et mourut misérablement, séparé de sa femme, d'une maladie de poitrine qu'exaspéraient ses excès alcooliques ; enfant de la balle, la mère de Poe, en dépit de quelques succès éphémères, vécut une vie plus misérable encore d'actrice sans grand talent, laquelle aussi, après un long surmenage, malgré des appels réitérés à la charité publique, se termina à vingt-quatre ans dans la « détresse » et la consomption. Des trois enfants qui, en cinq ans, naquirent ainsi dans les pires conditions hygiéniques, faut-il s'étonner qu'Edgar, né à Boston en 1809, fût le mieux doué? Son aîné, William Henry, après des excès de boisson et autres frasques, s'engagea en une romanesque vie d'aventures qui le ramena bientôt au pays natal épuisé par une précoce phtisie ; sa sœur cadette, Rosalie, « le plus chétif enfant qu'on eût jamais vu », ne vécut plus longtemps qu'à force de soins ; mais, faute d'une intelligence normale, la pauvre « innocente », n'excellant qu'en une belle écriture, ne put jamais s'assurer de gagne-pain : abandonnée de ses protecteurs, elle finit dans une maison de charité. Par ailleurs, nous savons que, du côté paternel, Poe descendait d'une « lignée de rudes buveurs du Maryland », et qu'ainsi « un usage immodéré de la bouteille avait été le fléau de sa famille ». Or, voici que Miss Phillips nous apprend, outre l'alcoolisme connu de

la grand'mère maternelle, que les Arnold descendaient d'un certain compositeur anglais dont la mort fut « causée par un excès de boisson ». Miss Phillips n'a donc point tort d'insister dès le début — comme nous l'avons fait, du reste — en même temps que sur « l'impuissance de Poe à résister aux stimulants », sur ce funeste « héritage d'un système nerveux à l'avance gravement compromis », vraie dégénérescence physique et mentale dont nous verrons les écarts se développer tout à la fois en supériorités fragiles et en tares incurables. De tout ce fâcheux legs pathologique, le fataliste de *William Wilson* se montrait, du reste, aussi inquiet que fier, lorsqu'il se décrit : « enfant d'une race éminemment surexcitable, aussi remarquable par ses talents que par ses passions ». « Je crois bien, dira-t-il plus tard, épuisé par les plus dures épreuves, que Dieu m'a donné une étincelle de génie, mais étouffée dans beaucoup de misère. »

L'orphelin de trois ans eut le bonheur d'être recueilli par de braves gens de Richmond, Mr. et Mrs. Allan ; ils l'adoptèrent et le choyèrent avec d'autant plus de sollicitude qu'eux-mêmes n'avaient pas d'enfants. Malheureusement, ils gâtèrent dès lors ce « charmant » petit être, « précoce », « volontaire », « impulsif », « sensible » jusqu'à la « vanité » ; par une imprudence plus grave encore pour ce prédisposé, ils le provoquaient même à porter les toasts aux fêtes de famille. « L'irritabilité nerveuse de cette nature fière se trouva ainsi encouragée par l'indulgence bien intentionnée, mais mal avisée du père adoptif. » Au lendemain de Waterloo, pour développer son commerce de tabac, Mr. Allan partit pour l'Angleterre avec sa femme et l'enfant de six ans ; mais en Écosse, « boudeur » et « entêté », le petit Edgar ne voulut point s'adapter aux contraintes de l'école d'Irvine ; à Londres, après un bref séjour à la pension Dubourg, de Chelsea, on le mit dans une école aristocratique de Stoke-Newington ; là, tout en appréciant son « intelligence », sa « vivacité » et ses rapides progrès, le directeur déplore les « folles sommes d'argent » qui, prodiguées par les parents, « entraînaient en toutes sortes de folies dangereuses » cet enfant « obstiné », « capricieux », « facilement surexcitable ». Le conte autobiographique de *William Wilson* nous parle dès lors de « divers sentiments d'une surexcitation passionnante », des « premiers avertissements ambigus de la des-

tinée ». « Je donnai, dès ma plus tendre enfance, conclut-il, la preuve que j'avais pleinement hérité du caractère [« indomptable »] de ma famille. »

En automne 1820, Mr. Allan, de retour en Virginie, plaça dans « le meilleur établissement classique » de Richmond cet enfant qu'en dépit d'un caractère difficile il aimait « très tendrement » et dont, en somme, il était fier. « Il faut bien attendre du génie, disait-il, qu'il soit impulsif et capricieux. » « Il n'y avait pas de garçon de la ville, ajoute son associé Ellis, qui fût plus gracieux, plus séduisant, plus brillant qu'Edgar. » Il excellait dans les sports, la nage surtout, comme en ses études, en particulier le français et l'histoire. Sans être très studieux, il gardait aisément la tête de sa classe. Doué pour la poésie, il « composait de véritables poèmes », qu'il adressait à celles des fillettes de la ville qui avaient excité ses affections juvéniles. Or, Edgar se mit en tête de les publier, mais le principal en détourna l'honnête marchand : « Son tempérament est déjà trop inflammable, disait-il, et son amour-propre excessif. » Vexé, le jeune ambitieux ne pardonna jamais ce blessant refus. Malgré toutes ses supériorités, Edgar Allan, loin d'être populaire parmi ses camarades, leur inspirait, n'était un ou deux, de la méfiance par ses origine suspectes, ses grands airs distants, son humeur fantasque, ses mauvaises plaisanteries.

Pour un temps, l'adolescent, ainsi déçu en ses hautaines aspirations, trouva un réconfort inespéré dans l'affection d'une jeune femme poitrinaire. Mrs. Jane Stanard lui prodigua, à bon escient sans doute, des conseils de véracité, de fidélité envers son père adoptif, de respect pour son propre talent ; elle fut « l'unique influence capable de le guider et de le sauver ». Mais elle mourut bientôt, folle, dit-on. Alors, pendant des mois, la nuit, « quand les ténèbres étaient lugubres et froides et que sur les tombes ruisselaient les pluies et gémissaient les vents », le mélancolique amoureux s'en allait visiter le cimetière où reposait le corps, livré aux vers, de sa bien-aimée protectrice. Tel est, en sa première apparition, sous sa double forme macabre et platonique, l'amour caractéristique de Poe que nous retrouverons souvent tant en sa vie qu'en ses œuvres de prose ou de poésie. Si sa nature inflammable s'en détourna parfois en des ardeurs superficielles, ce fut pour y revenir jusqu'en ses derniers jours avec une ténacité singulière.

« Je n'ai jamais connu de temps où Poe n'eût en tête quelque amour, » dit un de ses amis d'alors. Il ne tarda pas, en effet, à s'éprendre d'une jeune fille de quelques années plus âgée que lui, et non moins ardente : « Le résultat, dit-il, d'une incessante communion de deux âmes vibrantes dans les mêmes livres, les mêmes chants, les mêmes promenades, est aussi inévitable que le destin. » Sarah Elmira Royster s'éprit donc aussi de « ce beau garçon à l'air triste et peu communicatif, mais qui parlait si bien pour peu qu'il le voulût : car il s'enflammait volontiers pour toute cause sympathique. » Mais, une absence inopportune venant rompre ce premier attachement, Poe se vengea en vers du mariage hâtif de son Elmire avec un rival mieux renté. Ce serait pourtant, assure-t-on, cette première amante que Poe aurait idéalisée en son premier poème à *Hélène* et aussi en sa *Lénore perdue*. Ce juvénile duo d'amour, si malencontreusement interrompu, reprit plus tard, impétueux et impatient, au cours des dernières années du poète déclinant.

La fâcheuse absence de Poe était due à son entrée, en février 1826, à l'Université Jefferson de Charlottesville. Le caractère du jeune homme s'y accuse : zélé pour les études qui l'intéressent, il se distingue en latin et en français ; il s'adonne secrètement à la poésie ; ses vers d'alors le montrent sombre byronien solitaire, hanté de vastes projets ambitieux ou « plongé en des rêves d'une beauté radieuse ». Distant, fantasque, énigmatique, dit un de ses camarades, « personne ne peut se vanter de l'avoir connu ». Deux passions s'emparent de lui : le jeu et l'ivresse. En moins d'un an il perd aux cartes plus de 2 000 dollars avec une désinvolture qui inquiète ses compagnons. Non moins « singulière » était sa passion pour les boissons fortes dont on trouvait toujours des bouteilles en sa chambre. « Ce n'était point le goût du breuvage qui l'attirait, dit un témoin : sans y tremper les lèvres à l'avance, ni humecter sa langue, il s'emparait d'un verre plein (de rhum) et, sans eau ni sucre, d'un trait l'avalait. Il en avait le plus souvent son compte ; mais, s'il n'était pas « réglé du premier coup, il était rare qu'il revînt à la charge ». Telle était l'étrange façon de boire qu'à dix-sept ans adoptait cet adolescent ; Poe la garda plus ou moins toute sa vie. Baudelaire appelle cela « boire en barbare » ; de nos jours, nous appelons cela boire en dipsomane.

D'ordinaire, Poe ne fut pas, avons-nous dit autrefois,

à proprement parler un ivrogne qui boit par goût ou par habitude, mais bien plutôt un malade qui boit par accès, et par accès souvent fort espacés. Or, le dipsomane est à l'ivrogne ce que le kleptomane est au voleur : l'ivrogne veut boire, ainsi que le voleur veut voler ; le dipsomane, au contraire, ne peut s'empêcher de boire, tout comme le kleptomane ne peut s'empêcher de voler. Chez l'un comme chez l'autre, c'est, au moment de la tentation ou plutôt sous l'influence de l'impulsion, une soudaine défaillance de la volonté qui ne peut plus résister. Il semble vraiment, surtout si l'on songe que les dipsomanes sont presque tous fils d'alcooliques, que la force héréditaire, accumulée en leur système nerveux, l'emporte sur la force personnelle développée par leur éducation. Il n'y a pas équilibre : l'instinct aveugle, plus ancien que la personne et aussi plus fort, l'écrase brutalement et non sans douleur. Car, en cet étrange dédoublement du moi, la conscience morale est là qui, témoin impuissant, mais non insensible, assiste à cette violente invasion du fléau étranger, en déplore les ravages, en prévoit les conséquences fatales et maudit avec angoisse son irrémédiable déchéance. La personnalité se trouve donc bien aliénée en ces funestes crises. Aussi la dipsomanie est-elle à juste titre considérée comme l'un des multiples symptômes de la folie héréditaire, comme l'une des formes variées de la dégénérescence mentale. « Si l'on remonte à leurs antécédents, disent les spécialistes, on s'aperçoit que beaucoup de dipsomanes ont, dès leur enfance, présenté des particularités d'esprit et de caractère qui les distinguent des autres enfants : une apparition trop précoce de l'intelligence est parfois l'un de ces caractères... Ces malades sont souvent concentrés, solitaires, vivent à l'écart... La plupart sont mal équilibrés : ils ont un caractère fantasque, emporté, avec tendance à la tristesse ; ils se montrent exagérés en tout ; à peu d'exceptions près, ce sont des mélancoliques impulsifs. » On voit combien le portrait particulier du jeune Poe ressemble à cette description générale.

Au cours de sa biographie, Miss Phillips, frappée elle aussi de la fréquence de ces impulsions dipsomaniaques, a enregistré les opinions compétentes de divers spécialistes américains. Nous nous félicitons qu'elle aboutisse à peu près aux mêmes conclusions, quoique d'une manière moins précise.

« En de tels moments, dit le docteur Nash, de Norfolk, Poe était la victime d'une psychologie anormale : la psycho-névrose de l'épuisement détermine une paralysie de la volonté plus ou moins complète ; ses victimes subissent d'irrésistibles impulsions morbides. » « Dans les profondes dépressions de sa souffrance mentale, confirme le docteur Edward Lane, de Boston, une force irrésistible pousse le malade à demander aux stimulants et aux drogues quelque soulagement ; c'est aussi naturel que pour l'assoiffé de vouloir de l'eau... Poe, en ses dépressions, ne pouvait pas plus résister à ce besoin de stimulants qu'il ne pouvait changer la couleur de ses yeux. » « Dès l'âge de quinze ans, constate Miss Phillips, cette maladie nerveuse se développa chez Poe en accès de dépression qui, sous l'influence de ces vains stimulants, le rendaient inconscient de ses paroles et de ses actes et, par suite, en partie irresponsable de sa conduite. »

Si l'on veut comprendre la complexe mentalité de Poe et, par conséquent, tant l'étrangeté de son œuvre que le déséquilibre de sa vie, il faut, dès le début, garder présent à l'esprit ce symptôme si nettement morbide de sa lourde hérédité pathologique. A ce propos, la sagace Arvède Barine a justement dit : « Toute biographie de Poe devrait partir de l'idée que c'était un malade, ne possédant de naissance qu'une force de résistance amoindrie, soit contre la tentation, soit contre les conséquences de son vice. » « La vie de Poe est incompréhensible sans les lumières de la science, » affirme le docteur Georges Petit, qui plaide avec une précision scientifique « l'irresponsabilité » de sa nature foncièrement morbide.

Mais il y a les encenseurs aveuglément fanatiques, les « pédants » de l'ignorance intolérante qui, naturellement, se croyant plus poètes que critiques, préfèrent « l'admiration passionnée » à la « froide analyse », sans seulement se douter de quel côté sont l'indulgence et même l'intelligence. Tour à tour, de la même plume inconséquente, ils nient le « prétendu alcoolisme » de ce « buveur d'eau », le déclarant « une formidable exagération », une « abominable calomnie », d'autant que son « ébriété » n'eut aucune influence sur sa « lucidité presque glaciale » ; ou bien ils louent le « génial buveur » qui « boit pour obtenir un résultat mental » et procèdent à l'éloge de l'ivresse, d'après eux « vice éminemment intellectuel ». « Si les « prétendus excès » de Poe ont ajouté à son œuvre, s'écrient-ils, gloire pour une fois à l'alcool et au

reste ! » « Qu'il s'agisse d'alcool ou d'opium ou des deux à la fois, qu'importe, si ces moyens étaient nécessaires au grand homme ! » Laissons ces aberrations incohérentes à qui les pratique et s'en targue ; contentons-nous de dire avec une femme de cœur plus noble et d'esprit plus pondéré : « Si l'infortuné Poe fut assurément un grand pécheur, il fut aussi un grand malheureux. »

Par malheur, le père adoptif de Poe, faute sans doute de s'entendre en dipsomanie et autres névroses héréditaires, refusa net de payer les prétendues dettes d'honneur de son héritier présomptif. Dès décembre 1826, il le ramena à Richmond et l'installa en ses bureaux. Ce n'était pas l'affaire du jeune byronien : un conflit éclata, dans lequel Poe aurait reproché à Mr. Allan d'avoir été gravement infidèle à sa femme malade depuis neuf ans (Miss Phillips ne fournit pas de preuves). Mr. Allan, par représailles, émit sur la naissance légitime de Rosalie les doutes que partageait son associé Ellis. Poe se mit à boire à la suite du mariage de sa fiancée. Un faux aurait été commis. « Bien des folies de ma part amenèrent une rupture », avoue-t-il. Aussi, dès le début de 1827, à l'âge même où son père s'abandonnait au même coup de tête, Edgar Poe, aussi insoucieux de ses devoirs que de ses intérêts, quittait, sans idée de retour, la famille qui lui avait donné et lui promettait encore tant de bonheur. « Ainsi commença, dit le jeune Ellis, la carrière qui devait mener Edgar à son affreuse misère ; combien triste, inexprimablement triste ne fut-elle pas? »

*
* *

Au printemps de 1827 parut à Boston une mince plaquette de vers, *Tamerlan et autres poèmes*, dont l'inspiration est nettement autobiographique : « Les jeunes têtes en leur folie, dit l'épigraphe, les jeunes cœurs en leur ardeur donnent à l'âge mûr des fautes à réparer. » Huit de ces poèmes sont le commentaire de rêves extatiques : en ses intenses contemplations de la Beauté et de la Nature, le jeune solitaire se sent entrer en communion avec Dieu ; il en éprouve tour à tour de l'orgueil en ses exaltations et du désespoir en ses dépressions. Cet orgueil va jusqu'au mépris des réalités terrestres et des créatures humaines ; ce désespoir, jusqu'à la hantise du suicide. Voilà bien le fond instable de la vie

affective chez Poe. Toutefois, l'irrépressible énergie de sa jeunesse se manifeste dans les fantasques impulsions de son héros byronien : Tamerlan, pour plaire à la séraphique Ada, veut lui conquérir en ce monde un empire ; mais Ada défaille et meurt ; d'où l'irrémédiable désenchantement du bizarre poète-paladin.

A quoi rime dans les réalités de son existence ce chimérique idéal du jeune Poe? Si l'on voulait bien l'en croire, après s'être embarqué « pour chercher fortune », « pour suivre son haut destin dans la lutte des nations », notre imberbe aventurier aurait parcouru toute l'Europe, accompli en Grèce force prouesses, couru en Russie mille dangers, miraculeusement échappé en France à une mort navrante et finalement regagné son pays natal après huit mois d'avatars merveilleux ; touchant mélodrame digne d'Eugène Sue, auquel crurent bon nombre de naïfs Américains et Anglais et auquel croient encore de non moins naïfs Français ; en réalité, misérable mystification destinée à pallier un sort autrement prosaïque.

« Pâle, râpé, affamé », après avoir quelque temps erré sur les quais de Boston, notre épique Tamerlan s'était tout bonnement enrôlé, sous le nom d'Edgar A. Perry, dans les rangs de l'armée américaine et, en sa brève carrière d'artilleur, il ne connut point d'autres exploits que des corvées de caserne et des besognes d'intendance, d'abord dans un fort voisin de Boston, puis dans un autre en Caroline du Sud ; en guise d'empire, il conquit les galons de sergent-major. Sur le conseil de ses chefs, son orgueil dut même s'abaisser à prier Mr. Allan de lui payer un remplaçant. Celui-ci y consentit sur les supplications de sa femme mourante. « Avec elle [qui l'avait toujours aimé] s'en alla, dit Poe, le bonheur de ma vie. » Mr. Allan fit toutes démarches nécessaires pour l'admission de Poe à l'École militaire de West-Point ; il lui consentit même une pension annuelle ; mais, s'estimant ainsi déchargé de tout devoir envers l'ingrat, il spécifia nettement en sa lettre officielle que, « ce jeune homme ne lui étant parent à aucun degré, il n'a pour lui que la sollicitude que mérite tout homme dans la détresse. »

En attendant le succès de ses démarches, Poe s'en fut chercher asile dans sa famille de Baltimore : il y retrouva sa grand'mère, sa tante Clemm et d'autres parents qui, tour à tour, l'hébergèrent. Son cousin Neilson le présenta à

l'avocat Gwynn qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait employé son père ; même jugement sur le fils : « il manifeste des dispositions pour tout autre chose que les affaires positives. » Poe, qui se sentait une irrésistible vocation de poète, présente ses vers au romancier populaire Neal : « Ce sont d'exquises absurdités, dit celui-ci ; mais peut-être l'auteur pourrait-il, s'il le voulait, faire un beau, un magnifique poème. » — « Que je puisse écrire un beau poème, s'écrie Poe, j'en fais le serment... Je suis *poète*, si le culte profond de tout ce qui est beau peut rendre poète. » Et, dès la fin de l'année 1829, il lance un nouveau recueil : « *Al Aaraaf, Tamerlan and minor Poems.* » Aux anciennes poésies remaniées s'en ajoutent cinq nouvelles. Le vieux levain byronien s'est mué en un ferment plus âcre ; les regrets du passé en tyranniques impulsions au suicide ; l'orgueil en défi ; mais le jeune poète sent désormais que, pour exprimer les béatitudes de l'extase, seule convient la musique, et son vers se met dûment à chanter. Poe a donc conscience de son art propre ; il commence à en prendre possession. L'accueil du public n'en fut pas moins froid : seul un critique signala, non sans une sévère justice, l'influence de Shelley sur « ce beau génie qui, encore puéril, manque de jugement, d'expérience et de tact ».

Notre jeune cadet n'eut pas plus tôt jeté son uniforme aux orties qu'il publiait à New-York un autre volume de vers, *Poems*, le troisième en quatre ans. Dédaigneux du mépris de ses contemporains, Poe en appelle hardiment au jugement de la postérité. Naturellement plus sombre encore est devenue sa mélancolie, plus fantasque sa fantaisie, plus macabres ses amours. « Par une étrange alchimie du cerveau, constate-t-il, les plaisirs d'Anacréon se changent en douleur, sa naïveté en furieux désirs et son vin en feu... Plongé en mes folies, je me fis un jeu de sacrifier mon repos et ma paix ici-bas... Je ne pouvais aimer que là où la Mort mêlait son souffle à celui de la Beauté. » « Être sombre », épris de « joies vapides », Poe contemple sa bien-aimée Irène dans le radieux sommeil de la mort. « Ne déshonorons point la beauté morte par les larmes » ; « tous les morts dorment aussi longtemps que pleure l'amour » ; « mon âme se berce sur les soupirs ». A ces songeries de deuil conviennent de fantastiques paysages de pénombre : minuit n'est-il pas l'heure propice aux visions ailées, qu'elles sortent, lugubres, des charniers humides, ou

se déploient, diaphanes, sous la lune mystique? La Muse dolente de Poe ne se complaît que dans les grises symphonies du cœur et de la nature. — Mais la nature elle-même ne suffit plus, ni à la sombre profondeur des mortelles dépressions, ni aux célestes aspirations des délirantes extases : il faut, tant aux radieuses régions d'*Al Aaraaf* qu'aux obscures retraites de la *Vallée Nis* et de la *Cité condamnée*, tout un monde surnaturel, des enfers ou des paradis artificiels surgis de ces fumées de l'opium qu'évoquent les songeries contemporaines de *Bérénice* et de *Ligéia*. — Qu'importe? L'inspiration de Poe a beau se faire de plus en plus morbide, en trois œuvres supérieures : *Hélène*, *Israfel* et le *Sonnet à la Science*, son art se montre de plus en plus conscient, plus subtil, plus maître de lui-même. Il ne conçoit pas seulement, il prouve désormais par ces réussites que la poésie est bien devenue pour lui, selon sa formule définitive, « la création rythmique du beau », c'est-à-dire la suggestion de la mystique extase par la seule mélodie des mots.

Après quelques velléités d'aventures nouvelles en Pologne « par l'intermédiaire du marquis de La Fayette », Poe, qui avait déjà adressé à Mr. Allan nombre de suppliques, fut vivement éconduit par celui-ci qui, remarié, prit parti pour sa seconde femme en une fâcheuse querelle ; le vil bourgeois n'en continua pas moins à l'insolent sa pension annuelle. A Poe ne restait d'autre refuge que sa famille de Baltimore. Là, une tante de quarante et un ans, Mrs. Maria Clemm, veuve depuis cinq ans, vivait « très pauvre » de quelques travaux de couture avec sa mère Mrs. David Poe, grabataire depuis quatre ans, son fils Henry de treize ans, sa fille Virginie de neuf ans et son « erratique » neveu, Henry Poe, aîné d'Edgar. La détresse était telle que Mrs. Clemm en était réduite à implorer d'un vague ami de son mari « le plus minime secours » pour atténuer ses « constantes privations ». Cette femme au grand cœur n'en accueillit pas moins en son garni cette autre épave de la vie qu'était notre Tamerlan manqué. Ainsi, dans la même mansarde, Edgar assista pendant deux ans à la lente agonie et enfin à la mort de son frère poitrinaire, non sans faire son profit des romanesques aventures que celui-ci, autre poète ultra-romantique, s'attribuait en Grèce, en Russie et ailleurs. Comme lui encore, Edgar voulut trouver quelque emploi, d'abord de maître assistant dans une école voisine, puis de clerc ; humblement,

s'excusant de sa folle conduite antérieure, il sollicita l'avocat Gwynn qui l'avait naguère si sévèrement jugé. Mais il n'obtint que de maigres travaux de presse, entre autres à la *Gazette de Baltimore*. Mainte et mainte fois il dut accepter les secours d'une Mrs. Sarah Simmons. Il aurait même été quelque temps arrêté pour dettes, faute d'acquitter un billet de son frère imprudemment endossé.

Après un tel échec en librairie, il fallait se résigner à reprendre l'uniforme, un peu mieux galonné. Poe, qui s'était vieilli de deux ans pour s'engager simple soldat, n'hésita pas à se rajeunir de quatre mois pour devenir officier. Le 1er juillet 1830, il entra donc à l'Académie de West-Point. Mais la discipline militaire convenait aussi peu que possible à ses tendances extatiques et à ses ambitions littéraires. « Très ombrageux et très réservé », « taciturne pendant des journées entières », « l'air las, épuisé, désabusé », « excentrique », il eut beau se livrer avec ses camarades à des mystifications macabres ; l'étrange alternance de son « humeur fantasque » et de ses « visions éthérées » déconcertait, ses poésies hermétiques décourageaient, ses critiques acerbes déplaisaient. Puis survinrent des excès d'alcool qui le rendirent fort inquiétant. Bref, au bout de huit mois, après toutes sortes de manquements à la discipline plus ou moins voulus, Poe se fit le 6 mars 1831 renvoyer par la cour martiale, avec vingt-quatre cents en poche. Était-il, décidément, après tant de leçons de la vie, indomptable?

L'heure était critique : Poe allait-il se ressaisir pour s'assurer énergiquement quelques moyens d'existence? Allait-il acquérir « ces fortes qualités de l'âme » que son protecteur Neal lui avait déclarées « nécessaires pour endurer le présent et s'assurer l'avenir ». Non, Poe s'abandonne : il passe de l'amour capricieux à l'ivresse. Ses grands airs d'officier et de poète lui valent des succès faciles dont il profite à l'excès. A une jolie fille de quinze ans, Kate Bleakley, qui s'éprend de ses beaux yeux sombres et de ses noires boucles ondulées, il adresse force missives et poésies amoureuses. Avec sa « belle cousine » Elizabeth Herring il flâne matin et soir, lit des romans, déclame des vers ; puis, à la suite d'excès de boisson, il se fait renvoyer par le père à son gré trop positif. Ses allures byroniennes fascinent une charmante Irlandaise, Marie Devereaux ; tendrement, le soir, elle lui chante : « Viens, repose sur mon sein... » ; elle songe à

l'épouser ; mais son manque de principes, son caractère impérieux, la violence de sa jalousie alarment la famille ; un oncle intervient, indigné ; Poe le frappe : rupture brutale. Il avait « le coup de foudre » facile, dit-elle. Plus graves étaient d'autres écarts. Un ami, Wilmer, parle de certaine bouteille de rhum cachée dans un placard ; un autre, de narcotiques. Mrs. Clemm lui reproche, un jour, d'être rentré ivre d'une taverne. Tous s'accordent sur un point : les accès d'ivrognerie étaient intermittents. Lui-même parlait d'« un mystère qu'il ne pouvait approfondir » : il se croyait « né pour souffrir ». Mrs. Clemm avouait « un mystère de famille », « une honte ». « N'était mon amour-propre et celui des miens, dira-t-il plus tard, je pourrais, en manière d'atténuation, démontrer, d'après le témoignage du docteur Francis et d'autres notoriétés médicales, que mes irrégularités si profondément déplorées étaient l'effet d'un mal terrible et non sa cause. » « Il y avait en lui, confirme en effet le docteur Francis qui le soigna à New-York, un élément de folie qui le livrait à des suggestions morbides. »

Datant de cette époque, les premiers contes fantastiques de Poe nous révèlent, en leur exagération romanesque, les insidieux progrès de cette évolution morbide. Le funèbre héros, hâve, émacié, fantasque, se trouve en proie à de bizarres obsessions, à d'odieuses impulsions, à de fatales passions pour des drogues funestes : alcool, opium, morphine. Qu'importe?

Rêver, dit-il, est l'affaire de ma vie. Pourquoi dans la froide vallée d'ombre ne pas s'abandonner éperdument à la volupté de magnifiques méditations? Qui me reprochera mes heures de contemplation?... Mais voilà qu'hélas ! à l'extase ravie succèdent d'étranges pensées intenses, une attente anxieuse, une inexplicable trépidation... Ne serait-ce pas le langage de la douleur, de la lassitude, du dégoût des hommes et des choses?... Puisqu'aux extases du passé succèdent les agonies du présent, « eh bien ! buvons ! » et le héros de l'*Assignation* vide la symbolique coupe empoisonnée. « Ah ! déplore aussitôt le morne jouisseur, rien, pas même les profondes douleurs, rien n'use comme les mauvaises heures de la nuit et du vin. »

Au milieu de cette détresse et de cette déchéance croissantes, soudain en octobre 1833 survint le succès. Une

revue de Baltimore, le *Saturday Visiter*, sur concours accorde à Poe un prix de cent dollars pour son *Manuscrit trouvé dans une bouteille.* « Tous les contes du volume, dit cette revue, se distinguent par une imagination étrange, vigoureuse, poétique, un style riche, une invocation fertile, des connaissances rares et variées. » L'aubaine venait à point : Mr. Allan, père de trois fils, mourait alors sans assurer à Poe sa rente annuelle. « Sa vie, disait de Poe la seconde Mrs. Allan, n'a été qu'un tissu d'ingratitude, de fausseté et de tromperie. » Heureusement l'un des membres du jury, Kennedy, avait pris Poe en pitié et en estime. « Me voici réduit à mes seules ressources, lui écrit Poe, sans profession, presque sans amis. » Kennedy l'invite à dîner ; Poe ne peut venir faute de vêtements. « Je le trouvai mourant de faim, précisera ce nouveau bienfaiteur ; je lui donnai des habits, libre accès à ma table ;... je le tirai presque de l'abîme, du désespoir ». « A ce premier ami fidèle, je dus la vie même », avoue Poe qui, en effet, songeait au suicide.

Alors se créait à Richmond une entreprenante revue, le *South Literary Messenger*. Kennedy recommande Poe. Ses premiers contes, *Bérénice*, *Morella*, *Hans Pfaal*, etc., y font sensation. Le directeur White prend Poe pour rédacteur en chef. Aussitôt celui-ci se prodigue en nouveaux contes, en critiques hardies, en poésies variées, etc. « Homme humble et changé, dit l'orgueilleux poète d'hier, je veux rejeter cette nature que j'ai héritée de mes pères, bue dans le lait de ma mère... Ne me parle plus de gloire ; j'en hais, j'en exècre le nom. J'abhorre cette chose idéale qui ne satisfait point. » Voilà donc Poe apparemment transformé, moralement grandi. Son zèle infatigable réussit à tel point qu'en quinze mois la revue passe de 700 à 5 000 exemplaires et son traitement de 10 à 15 dollars par semaine, en attendant 20 dollars promis.

Or, Poe a la mort dans l'âme. « Ma situation est bien agréable, écrit-il à Kennedy le 11 septembre 1835 ; mais rien ne peut plus me satisfaire... Mes sentiments sont lamentables. Je souffre d'un affaissement comme je n'en ai jamais ressenti ; je lutte en vain contre cette mélancolie ; je suis malheureux et ne sais pourquoi. Consolez-moi... prouvez-moi que je dois vivre... hâtez-vous, ou ce sera trop tard... » — « Il est étrange, lui répond hâtivement Kennedy, qu'alors que tout le monde vous loue, que la fortune vous sourit...

vous deveniez la proie des idées noires... Ayez confiance : un peu de résolution suffit pour vaincre votre mal. » Le mal était autrement profond que ne l'envisageait cette sagesse mondaine. Dès son retour à Richmond, Poe avait été si gravement repris de ses accès dipsomaniaques que son patron ne « pouvait plus se fier à lui ». « On ne peut se fier à un homme qui a déjà bu avant le petit déjeuner », disait-il... « Que vous soyez sincère en toutes vos promesses, je le crois, Edgar ; mais, dès que vous mettez le pied dans la rue, vos résolutions tombent : vous buvez jusqu'à en perdre les sens... Si vous allez à la taverne, vous êtes perdu... Fuyez donc la bouteille et les compagnons de la bouteille... Respectez et faites respecter vos belles facultés... Sinon, nos engagements seront rompus, dès que vous serez ivre... »

Mais là où White ne voyait que de « mauvaises habitudes », Poe sentait en lui un mal autrement tragique. « Jamais je n'ai eu d'habitudes d'ivrognerie, a-t-il répété toute sa vie ; jamais je n'ai été un intempérant... Je ne trouve aucun plaisir en ces stimulants qui s'emparent de moi si furieusement... Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'expose ma vie, ma réputation et ma raison. Après chaque excès, j'ai toujours dû garder le lit plusieurs jours. » Poe avait beau dire : on ne le croyait pas, parce qu'on ne le comprenait pas. Et pourtant, avec sa perspicacité habituelle, il mettait bien le doigt sur la plaie quand il dira, plus tard, en ses cruelles épreuves domestiques : « Étant doué d'une nervosité excessive, je devins fou avec de longs intervalles d'horrible lucidité. Durant ces accès d'inconscience absolue, je buvais... Dieu sait combien et que de fois ! Mes ennemis n'ont pas manqué naturellement d'attribuer cette folie à l'ivrognerie, et non pas l'ivrognerie à la folie. » Eh oui ! la prétendue ivrognerie de Poe, il le sentait, tenait à sa folie latente, à la nature spéciale de sa folie héréditaire.

Naturellement avec les années, le surmenage, les privations et les chagrins, tous ces morbides symptômes que nous avons signalés : dépression, obsession, impulsion, susceptibilité à l'alcool, ne firent que s'accroître jusqu'au déséquilibre final. « Un seul verre de vin l'affectait tout de suite », « le rendait ivre », dira-t-on. « Dès l'âge de vingt-six ans, dit après nous Miss Phillips, la santé de Poe ne fut plus jamais normale... Son esprit se trouvait détrôné par les accès de son épuisement nerveux ; son délire s'aggravait de l'abus

même des stimulants auxquels il demandait quelque soulagement. » — « Il est tellement en proie à la mélancolie, avait remarqué White, que la nouvelle de son suicide ne m'étonnerait pas. » — Incontestable insanité, que Poe lui-même ne nie pas. « On ne saurait donc, dit justement Miss Phillips, écrire une biographie équitable de Poe sans tenir compte de faits si graves. » C'est précisément ce que dès 1898 disait Arvède Barine : « Toute biographie de Poe devrait partir de l'idée que c'était un malade, ne possédant de naissance qu'une force de résistance amoindrie : il paya les fautes de ses pères... A la lumière de cette justice plus haute et plus vraie, on a le droit de réclamer un peu d'indulgence pour l'infortuné Poe. »

Dès le 22 janvier 1836, une réaction bienfaisante se fit pourtant sentir chez le malheureux déséquilibré. « Ma santé est meilleure, écrit-il à Kennedy ; mon esprit est pleinement occupé, mes difficultés évanouies ; j'envisage de beaux succès dans l'avenir ; ma réputation s'étend partout. En un mot, tout va bien. » Pour lutter contre son démon intérieur, Poe avait cru trouver mieux, en effet, que des conseils amis : un miracle d'amour.

Chez la tante Clemm, de Baltimore, habitait, avons-nous dit, sa fille Virginie, brune écolière aux yeux bleus, d'une pâleur inquiétante. Au cours de ses promenades flâneuses Poe s'éprit de cette fillette docile à ses leçons, et cette ardente descendante des Poe dut à son tour s'éprendre de ce grand cousin-poète qui ne lui confiait que trop imprudemment de secrets messages d'amour ; charmante idylle poétiquement transfigurée dans le beau conte d'*Eléonore*. Mais il fallait vivre, même amoureux ; aussi fut-il convenu que la bonne tante, devenue doublement mère, viendrait à Richmond tenir pension. Sa tendre sollicitude n'avait-elle pas longtemps veillé sur l'instable santé de ce second fils? Ces deux femmes aimantes ne sauveraient-elles pas des pires tentations un être si débile? Hâtivement, dès le 22 septembre 1835, Poe obtint à Baltimore l'autorisation du mariage et le 16 mai 1836 fut célébrée à Richmond la cérémonie presbytérienne qui unit si étrangement un mari de plus de vingt-sept ans à une petite épouse de moins de quatorze.

On a beaucoup épilogué sur le mariage d'Edgar Poe et de sa cousine germaine, Virginie Poe. La proche parenté en une famille où l'hérédité était si lourdement chargée ; la très

grande jeunesse de la fillette : treize ans et neuf mois (à ce propos se pose une question délicate qu'on devine) ; les vingt-sept ans passés du mari déjà instruit par bien des expériences sentimentales, etc. ; c'est là, en effet, matière à réflexions et à suppositions diverses. On a parlé de simple « arrangement de famille », de « mariage mystique », d'union « platonique ». On a rappelé qu'Edgar appelait sa « *baby-wife* », sa petite « femme-poupée », *Sissey*, c'est-à-dire « petite sœur », « sœurette ». On a dit que « frêle », « menue », « de santé délicate », Virginie même à vingt-cinq ans, avec son « zézaiement très marqué », avait toujours l'air d'une enfant, d'une fillette *(girlish)*, bref que, tant pour des raisons de santé (une phtisie qui l'émaciait) que pour des raisons encore plus particulières, elle ne s'était jamais développée en une femme bien formée. « Toute sa beauté, disait-on, est dans l'expression de son visage « poupin » *(full and round)* que gâte malheureusement un pâle teint de poitrinaire. » On a fait allusion à sa très douce voix dont le timbre délicat s'associait tout particulièrement aux accents aériens de la harpe. On a enfin rappelé que Poe lui-même déclara plus tard qu'il ne l'avait épousée que pour faire son bonheur, à elle. Assurément, on ne met pas en doute la tendre et constante sollicitude du mari qui, angoissé à chaque quinte de la toux hectique, tressaillait d'émoi, et qui, à force de soigner sa chère malade, tomba malade à son tour. En somme, on se demande si cette « douce petite femme », à qui Mayne Reid trouvait « quelque chose d'angélique », à qui Poe lui-même en son *Eléonore* attribuait « la beauté des séraphins », qu'il appelait « son ange gardien », ne fut pas pour lui moins la femme de chair et de sang que l'idole excessivement respectée de ce culte exalté, éthéré, immatériel que, jusqu'en ses débordements lyriques, son être incomplet vouait en toute pureté à toute femme aimée. « La femme étant pour lui l'incarnation de la beauté céleste », « les créatures féminines nées de son imagination furent toutes des anges ou même des statues », dit son ami Wilmer, qui insiste fort justement sur le caractère exceptionnellement chaste des propos, des contes et des amours « par trop immatériels » de cet étrange alcoolique. En France, Hennequin et Théophile Gautier ont de même signalé en son œuvre l' « absence de tout amour normal » pour ces êtres « d'une chasteté virginale et séraphique ». Si idéales étaient les poésies que ces indistinctes amantes

lui inspiraient, si dénuées de traits individuels que Poe ne se fit pas faute d'adresser plusieurs fois la même à différentes femmes ou jeunes filles, telles *to Eliza* et *to Helen* et qu'il attribua le rôle d'*Annabel Lee* et celui de *Lénore perdue*, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Peut-être même, en cette pâle créature enfantine qu'était Virginie, d'une grâce si maladive, que spiritualisait en quelque sorte le progressif dépérissement de la nature charnelle, Poe adorait-il surtout la mièvre personnification de son morbide idéal fait de beauté et de mort. La chère et toujours présente épouse phtisique n'était-elle pas devenue pour l'éternel rêveur à demi halluciné, bien mieux encore que la folle Hélène de ses quinze ans emportée aussi par une mort prématurée, le vivant prototype de ses Bérénice, de ses Ligéia, de ses Morella, de ses Éléonore, comme elle le sera plus tard de ses Lénore, de ses Eulalie, de ses Ulalume, de ses Annabel Lee, toutes impalpables héroïnes qu'épuise, en les minant, un mal secrètement rongeur? Bref, Virginie ne fut-elle pas mainte fois, en sa réelle présence, comme pour le fumeur d'opium, — et Poe en était un, — l'image que contemplent des yeux médusés, que transfigure la divine extase, qui donne l'essor aux plus radieuses projections d'une imagination exaltée jusqu'en un empyrée inaccessible?

*
* *

Or, après son voyage de noces, si rapidement se relâcha la collaboration de Poe à sa revue, alors en plein essor, que le premier numéro de 1837 annonça la démission de son rédacteur en chef : White, qui avait pourtant songé à prendre pension chez Mrs. Clemm, avait eu beau conseiller, blâmer et même menacer, Poe s'était remis à boire, et White dut se séparer de lui à l'amiable. Poe feignit de s'en réjouir : sur un théâtre plus retentissant, ne jouerait-il pas un rôle plus triomphal? Lâchant donc la proie pour l'ombre, le salaire promis de 1 000 dollars pour des chimères, l'instable rêveur, en plein hiver, entraîna sa petite femme de quinze ans et sa vieille mère naïve vers de mirifiques aventures littéraires.

A New-York l'attira en février un pasteur du Midi, le Rév. Hawkes, qui l'invitait à « attaquer de sa hache à deux mains toute la misérable tourbe littéraire ». Pour se

livrer à cette lutte de géant contre les pygmées, le pauvre paladin ne trouva pas d'autre abri qu'une sordide maison de briques, puis une frêle bâtisse de bois voisine d'un cimetière ; là le poète de l'Amour et de la Mort s'en allait flâner avec Virginie. De nouveau Mrs. Clemm s'avisa de tenir pension : son unique pensionnaire, bouquiniste enragé, déclare que « pendant huit mois il ne vit jamais Poe sous l'influence d'aucune boisson ». Il y aurait eu alors quelque répit à la « mortelle soif naphtaline ».

Mais de quoi vécut Poe en ce rude hiver de crise économique? Peut-être surtout de sa collaboration intermittente au *South Messenger* qu'acceptait toujours White ; car le sensationnel roman de *Gordon Pym*, publié alors, n'eut aucun succès. En l'été de 1838 Poe retourna donc à Philadelphie, le grand centre littéraire de cette époque ; deux travaux l'y attiraient, dit-il, « dont l'ajournement serait ruineux ». L'un d'eux, misérable compilation sur la *Conchologie*, est, chose triste à dire, le seul ouvrage de Poe qui lui ait jamais rapporté deux fois des droits d'auteur ; or il lui valut une fâcheuse accusation de plagiat.

Un ancien acteur anglais, William Burton, dirigeait alors, dans la cité des Quakers, une médiocre revue, *the Gentleman's Magazine*. Poe accepte d'en être le factotum, à raison de dix dollars par semaine pour deux heures de travail par jour. Il y publie *William Wilson*, *la Chute de la maison Usher*, *l'Homme des foules*, etc. ; il y commence un nouveau roman d'aventures sensationnelles, le *Journal de Julius Rodman;* il y continue ses critiques outrées, tantôt contre Longfellow, tantôt en faveur de Moore et de la Motte-Fouqué. Tout allait pour le mieux, lorsqu'au bout de quelques mois survient une nouvelle crise mélancolique avec ses conséquences habituelles : Poe écrit à son patron une lettre lamentable, à laquelle celui-ci répond durement : « Il faut réveiller vos énergies et, si les soucis vous assaillent, les vaincre... Je déplore votre humeur ergoteuse... Je tiens moins à créer une sensation par semaine qu'à être équitable... Faites plus d'exercice et vous rirez de vos lubies passées. » Pareil langage annonçait la rupture ; elle fut brutale : accusations réciproques de mauvaise foi ; allusion publique aux « fâcheuses infirmités » du collaborateur ; solennels démentis de Poe qui jure que, « depuis quatre ans, sauf une seule exception, il a renoncé à toute espèce de boisson alcoolique :

rien de plus fort que l'eau n'a jamais passé ses lèvres ». Un compagnon de Poe atteste, pourtant, des excès de taverne, et l'imprimeur Alexander confirme « cette malheureuse faiblesse », « ces funestes défauts trop connus pour qu'on puisse songer à les nier ». Ce fut peut-être à cette époque que Poe imposa les plus longues contraintes à ses accès d'intempérance.

En ce même temps Poeal la jusqu'au fond de la Pensylvanie s'enquérir d'un héritage possible. A défaut d'héritage, il y fit la cour à une belle fille de fermier, Hélène Liddel, lui conseillant, bien que fiancée, de venir avec lui « briller dans le grand monde ». Cette nouvelle Hélène le trouva « étrange ». Il fleureta de même avec sa rivale, Anna Savidge, qui, inquiète, lui dit : « Au fait, monsieur Poe, peut-être êtes-vous marié? »

A tout le moins, au *Gentleman's Magazine* transformé en *Graham's Magazine*, Poe sut, à force d'activité, d'ingéniosité, et aussi de réclame sensationnelle, donner un succès inouï en Amérique. Il y commenta des autographes d'hommes en vue, y déchiffra des cryptogrammes abstrus, s'y livra à une critique intrépide d'Irving, de Longfellow, de Fenimore Cooper, etc., et surtout y publia les *Assassinats de la rue Morgue*, *la Descente dans le Maelstrom*, *l'Ile aux Fées*, etc. En un an, cette revue passe de 8 000 à 50 000 exemplaires. « Si tel est le levant, disait béatement Graham, que sera-ce à midi? » Ce fut le couchant : en mars 1842, à la suite d'une de ses fugues mystérieuses, Poe, furieux de trouver à sa place de rédacteur un jeune collègue, Griswold, qu'il détestait, abandonna, sans idée de retour, un poste qui lui rapportait bon an mal an 800 dollars.

A vrai dire, le chimérique rêveur avait depuis longtemps une idée en tête : lancer une grande revue « qui fût bien à lui », d'un caractère intellectuel supérieur », « uniquement consacrée à la triple cause du vrai, du beau et du bien », « une revue enrôlant les hommes les plus éminents du pays ». « Quelle brillante carrière cette noble et entreprenante revue ouvrirait à l'ambition d'un homme capable de la fonder en Amérique ! » « Aussitôt que le sort me le permettra, disait-il dès le temps de Burton, je ferai quelque beau tapage. » Avec le 1er janvier 1841, vint, en guise de « beau tapage », une nouvelle maladie périodique. Mais, en mars, intrépide confiance ! « Vous me demandez mes espérances à l'égard

du *Penn Magazine :* elles sont splendides... Ma maladie même a été un avantage... Pour m'assurer le succès, j'ai coupé les ponts derrière moi : il me faut agir ou mourir. » Par une ronflante circulaire, il enrôle en son état-major Briant, Irving, Longfellow, Cooper, etc. Graham devait s'associer à lui ; mais non : le succès même qu'avait obtenu Poe l'en détourna : « en réalité, j'ai travaillé contre moi », avoue-t-il. Qu'importe? » Ce succès m'a fait connaître... J'ai plein espoir de réussir... En cette revue figurera le *vrai* génie... Je ferai la guerre au couteau contre la Nouvelle-Angleterre. » — « La seule difficulté est, naturellement, dans les moyens pécuniaires. » Mais, en 1843, survient le *rara avis :* « un associé pourvu d'un ample capital et assez dépourvu d'amour-propre pour renoncer à la direction... Tout va avec entrain ». Seulement Poe a une nouvelle idée : pour doubler le succès, il va enrôler à Washington les hommes politiques : « tous les bureaux, le Président », etc. « Tout va bien, écrit-il bientôt, je suis en train de faire sensation. » La sensation fut un lamentable accès de dipsomanie. « Le premier soir, écrit un de ses compagnons, il sembla un peu surexcité ; le lendemain, il se tint assez calme ; mais, depuis, il a perdu la tête ; on ne peut plus être sûr de lui... Venez au plus tôt le chercher pour le ramener à sa famille. » L'associé Clarke n'alla pas, mais prudemment renonça à la « grande illumination » du *Penn Magazine.*

Poe n'était pas allé dans la capitale des États-Unis seulement se faire « couronner prince de la critique américaine ». Plus modestement, sur le conseil d'un de ses meilleurs amis, Frédéric Thomas, il était aussi allé quémander un modeste poste de fonctionnaire bien sage et bien renté. « Quinze cents dollars par an payables chaque mois sur la cassette de l'oncle Sam... comment aimeriez-vous cela? lui avait écrit Thomas. Vous vous rendez en flânant à votre bureau un peu après neuf heures du matin, sans vous presser, et en flânant vous en revenez un peu après deux heures de l'après-midi... Si pendant les heures de présence, vous avez quelque chose à faire, c'est là une distraction agréable : sur votre table, en effet, s'offre, bien rangé, tout ce qu'il vous faut pour écrire, vous pouvez à loisir vous livrer à vos élucubrations littéraires... Si vous m'aimez, écrivez-moi de suite. » Poe aimait trop son ami... ou le paradis des ronds-de-cuir, pour ne pas écrire sur-le-champ : « Plût au ciel que je pusse faire comme

vous ! Ce que vous me dites d'un poste dans les douanes me rend la vie : cela me délivrerait de tout souci quant aux moyens d'existence. » Malheureusement, il ne se contenta pas d'écrire, avons-nous vu : il vint ; et c'est ce qui le perdit : « Il s'expose à la vue de gens qui peuvent lui nuire grandement ; il nous empêche ainsi de lui rendre service. » Il fallut donc de force embarquer dans le train de Philadelphie le malheureux candidat, tout maugréant, et ce fut la pauvre Mrs. Clemm qui l'accueillit en gare, encore plus honteux que malade de ses excès. Ses lettres d'excuse font mal à lire, en leur feinte ironie et en leur vraie détresse, également navrantes. « Pauvre garçon ! dit Thomas, avec lui cela finissait toujours par des excès et la maladie : il avait un de ces tempéraments qui ne trouvent de sécurité que dans une abstinence absolue... Ce qu'on appelle vice pourrait bien n'être qu'infortune. » Ainsi exclu des stables sinécures d'un fonctionnarisme béat, l'irresponsable Poe se trouvait condamné à la perpétuelle dérive sur la maudite galère de la « littérature périodique ».

En ce pays neuf d'Amérique, cette littérature périodique était désemparée : fréquentes crises financières, « piraterie littéraire », salaires dérisoires. « Mieux valait faire des comptes-rendus judiciaires que de la littérature, » disait-on. « Sur un si misérable marché, aurait pu dire Poe comme son confrère Thoreau, si peu que j'écrive, c'est encore plus que je ne puis vendre. » Aussi, quand privé de toute attache permanente [à une revue], dit Graham, Poe se trouva jeté en pleine mer, il eut à souffrir de toutes les horreurs d'une détresse toujours imminente : car la nature intellectuelle de ses écrits n'était pas d'une demande courante. » Graham lui-même ne payait ses critiques que quatre dollars la page. Plus avantageuse lui était l'étrange promiscuité ou fadasse ou banale du *Lady's Companion* pour le *Mystère de Mary Roget* et du *Saturday Evening Post* pour *le Chat noir; Eléonore*, *le Puits et le Pendule*, *l'Élan* parurent en des recueils de Noël ; *Eldorado*, on ne sait où ; *Cœur révélateur* fut refusé par une revue new-yorkaise. Les meilleurs contes de Poe n'eurent pas plus de succès en fascicules qu'en volumes. La « religion des lettres » ne nourrit pas ses dévots.

A son tour, le jeune littérateur Lowell, alors en ses débuts, l'enrôla en sa neuve revue littéraire, *le Pionnier;* elle échoua dès le troisième numéro, et Lowell fut menacé de la prison

pour dettes. Très généreusement Poe renonça à ses honoraires : « Je suis pauvre, lui écrit-il ; mais il me faudrait l'être bien davantage pour que je vous réclame mes quelques dollars. » L'espoir d'une révolution dans les lettres n'enflammait pas moins Poe. « *Le Stylus* — c'était le nom de son mirifique organe — sera un modèle de bon goût ; il aura pour but l'indépendance, la vérité, l'originalité. Lancé par une secrète coalition de tous les hommes d'élite, il deviendra irrésistible, il gouvernera notre littérature ; il donnera à ses collaborateurs une fortune immense ;... car rien ne s'oppose au tirage de 100 000 exemplaires dans un an ou deux... à un revenu annuel de 100 000 dollars. » Ce sera le triomphe de « l'aristocratie du talent. » Si l'on songe que le pauvre visionnaire qui s'acharnera ainsi toute sa vie sur cette merveilleuse entreprise vivait dans le plus profond dénuement, las du passé, incertain du présent, inquiet de l'avenir, en proie aux pires ennemis du dedans et du dehors, on avouera avec la médecine mentale que c'est du fond même de la plus noire infortune que naît le plus souvent l'éblouissant délire des grandeurs.

*
* *

Dans l'un des plus riants faubourgs de Philadelphie, Spring Garden, se trouvait le gîte minable du poète : misérable appentis de planches adossé au pignon d'une grande bâtisse. Aidé de sa femme et de sa belle-mère, l'auteur de *Landor's Cottage* sut donner à ce logis de pauvre un air avenant : maigre mobilier reluisant de propreté, belles fleurs épanouies au jardin, etc.

« L'ange gardien du foyer » était cette grande femme hommasse, au vigoureux bon sens, à l'inépuisable tendresse, Mrs. Clemm, qu'on ne pouvait croire la mère d'une créature aussi éthérée que Virginie, la belle-mère d'un poète aussi fantasque que Poe. « Gardienne vigilante du logis, » dit le capitaine Mayne Reid, elle était l'unique servante pour tout tenir en ordre, l'unique ménagère pour les courses du marché, n'en rapportant guère que les provisions indispensables. « Pendant des jours de suite, on devait parfois se contenter de pain et de mélasse. » Bien plus, il lui fallait accomplir entre le poète et ses éditeurs des va-et-vient continuels qui ne lui valaient trop souvent que ces réponses glaciales : « L'article n'est pas accepté, » ou « le chèque ne

sera payable que tel jour ». Pis encore, il lui fallait parfois, avons-nous vu, en des nuits d'angoisse, quitter le chevet de Virginie languissante pour s'en aller seule, alarmée, transie, courir aux tavernes, aux gares, en des villes voisines, en quête du pauvre Eddy, absent, ivre, malade peut-être, livré à des mains indignes ; « c'était là, dit Graham, un spectacle aussi triste que la mort. » « Elle ne l'en aimait pas moins, dit Griswold, avec une abnégation et une confiance plus que maternelles. »

En ce dénuement et ces angoisses, la frêle Virginie, « toujours belle, douce et gracieuse, » s'étiolait. Soudain, un soir de printemps, la chère mélodie de sa voix aérienne, qui sur la harpe chantait au poète l'amour, l'espoir et le bonheur, se tut à jamais : d'un vaisseau brisé avait jailli un filet de sang. Virginie était phtisique. « Depuis lors elle souffrit cent morts, dit une amie. Elle ne pouvait endurer la moindre atteinte du froid ; elle avait besoin des soins les plus minutieux ; toutes les questions de confort étaient pour elle capitales. Or, la petite chambre où elle gisait étendue pendant des semaines, avait un plafond si bas que sa tête y touchait presque. « Elle n'en était pas moins, dit Clarke, une image exquise de grâce patiente, ayant toujours sur ses traits le sourire de la résignation et cet air affectueux, enjoué même, qui souhaite aux amis la bienvenue. » « Elle avait vu, dit poétiquement *Eléonore*, que le doigt de la Mort était sur son sein et que, comme l'éphémère, elle n'avait été crée parfaite en sa beauté que pour mourir. » En présence de ce navrant spectacle, l'extatique contemplation du poète, épiant les moindres signes précurseurs de la mort, se faisait ou plus tendre ou plus tragique selon le cas. « Son amour pour sa femme, dit Graham, était une sorte de piété ravie pour cette manifestation de la beauté qu'il sentait s'évanouir devant ses yeux... Je l'ai vu empressé autour d'elle quand elle était malade, éprouvant toute la tendre anxiété d'une mère pour son premier-né ; sa moindre toux le faisait tressaillir jusqu'au fond du cœur. » Avec la chère présence tant aimée, les beaux rêves allaient donc s'évanouir, pensait-il, et la triste terre désenchantée n'aurait plus d'oasis pour les idylles bénies.

On conçoit qu'aux prises avec ces affolantes angoisses les nerfs du poète malade, un moment apaisés, ne s'exaspéraient que plus violemment au rude froissement des implacables

réalités. Alors, « personne n'osait parler, tant M. Poe était sensible et irritable... Il ne permettait pas qu'on dît un mot sur le danger de sa mort, la moindre allusion le rendant fou... Mais, la nuit, il se glissait hors de la maison, et s'en allait errer par les rues pendant des heures, hautain, découragé, ne sachant de quel côté aller ni que faire, tandis que Mrs Clemm demeurait en proie à l'anxiété jusqu'à ce que, n'y tenant plus, elle partît à sa recherche. » Et c'est ici qu'au poétique platonisme de Poe se rattache tragiquement son alcoolisme brutal.

Où serait-il allé, ce malheureux être déséquilibré, sinon boire, chercher l'oubli, s'abandonner dans l'impuissance de la dépression mélancolique à l'emportement de l'impulsion dipsomaniaque? « Vous me demandez, disait-il plus tard, si je puis vous indiquer quel était ce « terrible malheur » qui causa des « irrégularités » tant déplorées?... Ce malheur, ce fut le plus grand qui puisse atteindre un homme. » Et il raconte comment, après la rupture du vaisseau sanguin, « je désespérai de la vie d'une femme que j'aimais comme nul homme n'aima jamais, » comment « je subis toutes les angoisses de sa mort ». Alors, « insensé », en « ma nervosité peu commune », « durant des accès d'inconscience absolue, je bus Dieu seul sait que de fois et combien... Cette horrible oscillation entre l'espoir et le désespoir je ne pouvais l'endurer sans perdre la raison. » Assurément Poe s'exagère l'importance de cette grave cause occasionnelle, puisque nous savons que son mal chronique était bien antérieur à la maladie de Virginie et lui survécut ; lui-même n'avoue-t-il pas avoir « jadis tiré bien des bordées ». Il n'en est pas moins certain qu'avec ces perpétuelles alternances d'aggravation et d'amélioration ce mal implacable dut hâter le déséquilibre d'une nature dès l'origine mal pondérée. C'est, du reste, surtout à partir de cette fatale année 1843 que les amis de Poe s'accordent à trouver de plus en plus alarmantes l'intensité et la fréquence de ses excès alcooliques. Parfois ses compagnons de taverne durent le ramener chez lui, titubant. « Je crains bien, dit Wilmer, qu'il ne s'en aille ainsi tête basse vers la ruine physique, mentale et morale. »

Sous la trame complexe des contradictions, l'énigmatique figure de Poe paraît, à première vue, irréelle, presque invraisemblable. Les uns nous décrivent un inquiétant personnage, fourbe, cruel, cynique, ignoble, moins humain que démo-

niaque, dont les actes odieux semblent provenir d'une perversion monstrueuse ; les autres nous montrent un ami paisible, généreux, d'une bienveillance délicate et d'une courtoisie enjouée, le modèle des vertus domestiques et sociales, « l'âme même de l'honneur ». Qui croire? Laquelle admettre de deux opinions qui semblent s'exclure? A notre avis, l'une et l'autre à peine atténuées. « Lamentablement dépourvu d'empire sur soi, » « aussi instable que l'eau, » Poe, disait-on, « devenait, sous l'influence des stimulants, le contraire de lui-même ». Il y a dans le dipsomane, avons-nous vu, selon qu'il boit ou qu'il s'abstient, comme deux personnes en un seul corps : l'une sobre, rangée, laborieuse, austère même ; l'autre à demi inconsciente, presque insensée, en proie à toutes les folies et à tous les excès. Cet être double, a-t-on dit, c'est un phare à éclipse : selon que tel ou tel disque s'éclaire, feu rouge ou feu blanc. A cet égard, Poe était un véritable Janus à double face. Il était plus encore pour qui veut bien regarder de près. La folie héréditaire, dont cette dipsomanie n'est qu'un symptôme, n'est, en réalité, à double forme qu'en son rythme nerveux, en sa perpétuelle oscillation entre la dépression et l'exaltation ; en fait, elle implique dans les différentes organisations individuelles, selon qu'elle porte sur telle ou telle faculté, une complexité de déviations infinies. En présence de l'incohérence mentale qui résulte de son action perturbatrice, ce n'est donc plus dualité du moi qu'il faut dire, mais pluralité ; et, en présence des progrès du mal, c'est même désagrégation de la personnalité. Ainsi, sous l'influence destructrice de la misère et du malheur, du surmenage et des excès de toute nature, de l'opiomanie même, la fragile individualité de Poe se défaisait ; sa discordante activité cérébrale, livrée à l'anarchie de fonctions automatiques, se décomposait en obsessions et en impulsions, en peurs superstitieuses, en idées de persécution, en délire des grandeurs. Bref, tous les signes précurseurs de l'aliénation finale déjà surgissaient, alarmants, en sa nature si cruellement prédisposée par une dégénérescence native. Pour rendre cette démonstration complète et irréfutable, la place manque ici ; mais quiconque se soucie de vérité, quiconque veut connaître et comprendre l'énigmatique Poe tel qu'il fut réellement, saura trouver dans les œuvres que nous avons citées une surabondance indéniable de faits, de preuves et de documents.

*
* *

« Ne pourriez-vous pas m'envoyer cinq dollars? Je suis malade, et Virginie est à la mort. » Pour que dès l'été de 1843 Poe écrivît ces mots à son ennemi Griswold, il fallait que la détresse fût grande. En hiver, Mrs. Clemm dut s'adresser à une association de dames charitables qui, discrètement, secouraient les pauvres honteux. Quelle torture pour l'héritier présomptif du riche Allan, pour l'ambitieux poète de Tamerlan qui naguère proclamait « l'orgueil maître souverain de la volonté ! » Et comme l'on comprend bien, pour peu qu'on ait des nerfs et du cœur, outre le brutal recours aux drogues qui consolent, exaltent ou abrutissent, l'éternel besoin de fuir, fuir la ville odieuse où ont sombré les plus belles espérances, fuir vers quelque cité plus grande où se cache peut-être quelque chance imprévue de succès, où peuvent du moins s'abriter, loin des regards indiscrets de la malveillance et du mépris, les humiliations de la misère, du vice et du malheur ! Le 5 avril 1844, l'instable Poe, riche de onze dollars, quittait donc Philadelphie pour New-York, emmenant avec lui Virginie toute dolente.

« Stupéfiante nouvelle par express de Norfolk ! L'Atlantique traversé en trois jours ! ! Triomphe signalé de la machine volante de Mr. Monk Mason ! ! !... » Tel fut le sensationnel canard qui annonça la rentrée dans la capitale du Nord du pauvre chroniqueur aux abois. Comme toujours avec ces malades, le changement de milieu apporta un peu de santé, d'espoir et de joie. La vieille pension de famille où vint échouer le couple famélique lui sembla somptueuse. A la pauvre Muddie restée en arrière pour régler une situation désastreuse, Eddie s'empresse d'écrire, rassurant : « Pas de danger de mourir de faim ici. Jamais je ne me suis assis devant table si copieusement servie. J'aurais voulu que vous vissiez les œufs et le grand plat de viande... Sissy a toussé à peine ; elle n'a pas eu de sueurs froides cette nuit ; aussi sommes-nous pleins d'entrain. Je n'ai pas bu une goutte ; j'espère me tirer d'affaire... Il me reste quatre dollars et demi ; demain je vais tâcher d'en emprunter trois... On dirait que cela va s'éclaircir. »

Il y eut éclaircie, en effet : dans le beau site boisé de Bloomingdale sur les bords de l'Hudson, chez de braves maraî-

chers irlandais qui l'accueillirent par pitié pour sa femme malade, Poe s'efforça une fois de plus de se réformer et de produire quelque belle œuvre durable. Il y réussit au delà de toute attente. « Je suis redevenu moi-même, écrit-il bientôt. Il y a sept ou huit mois que je fais l'ermite, travaillant à toutes sortes de choses avec une ardeur dont je ne me croyais pas capable. » — « Ombrageux, excentrique, quoique paisible, solitaire, taciturne, nous dit son hôtesse, il se plaisait tantôt à errer dans les bois, tantôt à s'asseoir sur un tronc d'arbre favori près du fleuve, gesticulant étrangement ou se livrant tout haut à des monologues exaltés. » En fait, Poe composait et déclamait *le Corbeau*, « le plus grand poème qu'on ait jamais écrit », disait-il.

Il fallait vivre, pourtant. Mrs. Clemm se mit donc en route vers la grande cité, où Poe ne descendait presque jamais. Ému par « la douceur attristée de sa voix », par « la noble expression de son abnégation », l'éditeur de l'*Evening Mirror*, Willis, accorda à l'ancien rédacteur en chef de grandes revues l'humble poste de rédacteur d'entrefilets en son journal. Stoïquement Poe s'acquitta de ces pénibles fonctions avec zèle et persévérance : pour son humeur aussi impérieuse qu'impétueuse, il y eut en ces quelques mois de rectitude durement conquise plus de mérite, assurément, qu'en bien des vies de morale facile. Il en fut récompensé.

Le 29 janvier 1845 paraît *le Corbeau :* succès immédiat éclatant, universel. « Jamais aucun poème ne s'imposa plus brusquement à l'attention des hommes. » Du soir au matin, « le corbeau devint une sorte d'oiseau national ; et son auteur, l'Américain le plus fameux de l'époque. » Contagieuse, la « folie » du *Corbeau* franchit l'Atlantique. « Votre poème a fait sensation ici, écrit Elizabeth Barrett, la sensation d'horreur qui convient ; on me parle de gens hantés par le *Nevermore*. » Cette folie dure encore, puisque, traduit dans toutes les langues, ce chef-d'œuvre de poésie anglaise ne cesse d'impressionner les générations nouvelles en tous pays. Or, pour ce précieux, non moins que laborieux travail, qui a ainsi pour toujours enrichi notre humanité, Poe reçut de son éditeur 10 dollars. Si l'on songe que le seul manuscrit de ce poème se vend de nos jours 5 000 dollars, que les collectionneurs avisés veuillent bien compter de combien de jours avec cette somme Mrs. Clemm eût pu prolonger la vie de Poe, et lui permettre d'accomplir encore

d'autres chefs-d'œuvre?... Ainsi renseignés sur la valeur marchande de ses produits, les éditeurs Wiley et Putnam consentirent enfin à publier, en même temps que *le Corbeau et autres poèmes*, un recueil de ses *Contes* en deux volumes.

Soudain le farouche solitaire de Bloomingdale devint le lion de la saison. Dans les salons à la mode, le famélique bohème parut, impeccable en sa mise soignée par Mrs. Clemm, tête haute, front large, lèvre amère, regard intense, voix prenante. On sentait, sous la pose byronienne dont la mode sévissait encore, autre chose que l'air fatal de la banale gent romantique ; on lisait, sur ce visage ravagé, aux traits si cruellement flétris, la réalité de douleurs qui n'étaient que trop vraies, de luttes qui n'étaient que trop tragiques, de facultés géniales qui n'étaient que trop dangereusement exaltées. Bref, cet inquiétant « pouvoir magnétique » fit sensation, surtout auprès des femmes.

« Il se plaisait en leur société », dit l'une d'elles. A son charme singulier, irrésistible », il joignait une « révérence chevaleresque » qui lui venait de sa précoce habitude d'idéaliser la femme. Aussi, « douce et charmante en sa mise simple », « l'épouse-enfant » *(child-wife)* ne s'inquiétait-elle pas à l'excès de ces coquetteries mi-intellectuelles, mi-galantes, dont le platonisme n'était pourtant pas sans danger ; peut-être même se réjouissait-elle en sa candeur ravie de ces distractions mondaines qui détournaient de tentations autrement funestes l'impulsif époux.

Parmi ces femmes de lettres, il en était une dont le charme féminin en appelait bien plus aux sympathies intimes de Poe qu'à ses affinités intellectuelles. C'était la femme d'un peintre de quelque renom, Mrs. Osgood, dont venait de paraître un frais volume de poésies : *A Wreath of wild Flowery from New-England.* Pour elle l'acerbe critique n'eut que tendresses : « Parler de ses vers, écrit-il, n'est que répéter le mot : grâce et tous ses dérivés... Comment ne serait-elle pas née poète, cette exquise créature dont le charme n'a point de rival en son pays? » Il alla même jusqu'à célébrer publiquement les charmes physiques, non moins que les qualités morales, de la jeune poétesse : « âme ardente, sensible, impulsive » en un corps « élancé jusqu'à sembler frêle », « gracieux dans le repos comme dans le mouvement ». Eh oui ! jusqu'en cette nouvelle amante, le morbide poète de la *Dormeuse* était plus ou moins consciemment attiré par

une pathétique séduction « où la Beauté mêlait son souffle à celui de la Mort » : la bien-aimée était poitrinaire.

Mrs. Osgood aussi subit le coup de foudre. Elle était encore sous le charme de cette « étrange musique du *Corbeau* qui n'a rien de terrestre, » lorsque, accueillie par le poète avec un « singulier mélange de douceur et de hauteur », elle fut, dit-elle, « profondément impressionnée : de ce moment jusqu'à sa mort nous fûmes amis. »

« Bien-aimée, gémit publiquement l'infortuné poète, parmi les âpres douleurs qui se pressent sur mon sentier ici-bas, — morne sentier, hélas ! où ne croît pas une rose solitaire, — mon âme trouve du moins une consolation en des rêves de toi et y découvre un Éden de repos serein. » Et la bien-aimée de répondre non moins publiquement à ces lyriques accents : « Je ne puis dire au monde combien vibre mon cœur à tous les accords qui s'envolent de ta lyre, comme la nature spontanée et l'art merveilleux s'unissent et font naître la beauté en tes chants passionnés. » — « Tu veux être aimée? conclut le chaste séducteur ; alors, ne laisse point ton cœur s'écarter de son sentier présent ; ainsi, en ce monde, tes douces manières, ta grâce, ta beauté, qui est plus que de la beauté, demeureront une inépuisable source de louanges, et l'amour un simple devoir. »

C'était bien là le mystique amour, s'il en fut jamais, « amitié platonique », dit Griswold, tel que ne le comprennent point, paraît-il, les natures ordinaires, tel que le condamnent avec inquiétude les psychologues terre-à-terre. « Poe, dit dédaigneusement un biographe contemporain, s'éprit d'elle, ou du moins s'imagina en être épris : ce qui était pour lui la même chose. »

En leurs innocentes rencontres chez Poe lui-même, sous les yeux indulgents de Virginie, les deux âmes pétrarquisantes ne se doutaient guère des dangers de leur ardente passion. Tant s'en faut : cette purifiante influence eut, d'abord, pour heureux effet de détourner Poe de l'usage des stimulants : « il eut, pour sa promesse et pour ma personne, dit Mrs. Osgood, assez de respect pour ne jamais paraître en ma présence sous leur influence. » Comme ses conversations, ajoute-t-elle, « ses lettres étaient une beauté divine et, pendant des heures, je l'ai écouté, toute transportée par les purs accents d'une éloquence presque céleste. » Il aurait dès lors, dit M. Whitty, esquissé la fantaisie au clair de lune,

qu'il devait plus tard perfectionner avec une autre amante. « Bien que des amies n'aient cessé de m'avertir et de blâmer mon aveuglement, lui écrit-elle, pas une fois je n'ai mis en doute ton sourire ni les accents de ta tendresse. » Malheureusement l'impérieuse nature de Poe réclamait davantage. « Il m'ordonna, dit-elle sous le voile transparent d'*Ida Grey*, de lui dire que je l'aimais, avec autant d'orgueil que s'il avait l'incontestable droit de réclamer mon amour. » Effrayée, elle s'enfuit. « Je partis pour Albany, dit-elle, puis me rendis à Boston et à Providence, afin de l'éviter ; mais il me suivit en chacune de ces villes et m'écrivit, en me suppliant de l'aimer, mainte lettre à laquelle je ne répondis pas. » Enfin, pénétrant de force dans un salon propice, le mari de Virginie mourante « en termes passionnés supplia de prendre la fuite avec lui » cette mère de deux enfants. « Il se jeta à ses genoux, joignant les mains, la conjurant de consentir ; elle répliqua avec un mélange de reproche et de raillerie... il finit par prendre congé d'elle, déçu et humilié. » On parla bientôt de foyer brisé. Tel fut le fâcheux dénouement d'un de ces « petits épisodes poétiques où, selon l'euphémisme de la narratrice, l'entraînaient les tendances romantiques de sa nature ». D'autres vont bientôt survenir, plus graves. Celui-ci eut une autre conséquence fâcheuse : la revanche de bas bleus dédaignés et jaloux ; si bien que lamentablement la gracieuse idylle, née dans les plus pures joies de l'idéal, se termina en de misérables accusations de déshonneur et de chantage.

*
* *

Pour atténuer la responsabilité de Poe, disons qu'il traversait alors une crise de tracas exaspérants. A un nouveau journal hebdomadaire, *the Broadway Journal*, il collaborait depuis janvier 1845 au modeste tarif d'un dollar par colonne, puis en mars à titre d'associé, à raison de « quatorze à quinze heures de travail par jour ». Comme toujours, les débuts furent excellents, pleins d'entrain et de succès, bien qu'à vrai dire peu scrupuleux. C'est alors, en effet, que l'irascible Poe engagea contre Longfellow cette implacable « guerre » qui souleva contre lui l'opinion nationale. « Poe, dit son associé Briggs, est un monomaniaque en matière de plagiat. Je n'ai trouvé rien de mieux à faire que de lui laisser dès le début chevaucher son dada jusqu'à ce qu'il l'éreinte :

cela nous fait du bien, en attirant l'attention publique sur notre revue. »

Soudain, changement : « Poe a repris ses mauvaises habitudes, dit Briggs : on l'a souvent ramené chez lui dans un état navrant ; il se fait un mal irrémédiable. J'en suis bien fâché, car il y a du bon en lui... Mais il est, en somme, mal constitué. » Sur ces entrefaites, en mai, arrive leur ami commun Lowell, sur la collaboration duquel Poe fondait toutes sortes de grands espoirs. Ce jour-là, Poe était « éméché », dit Lowell, « tout à fait ivre », avoue Mrs. Clemm ; bref, il se comporta d'une manière si étrange que jamais plus Lowell ne surmonta son impression de dégoût.

Briggs voulut se débarrasser d'un collaborateur si inquiétant ; mais Poe, remis de sa crise, « manœuvra » de telle façon que ce fut Briggs qui fut évincé et lui, Poe, promu unique propriétaire et rédacteur en chef du *Broadway Journal*. Le voilà donc, inopinément, arrivé à ses fins, maître d'une revue qui est bien à lui, à lui seul : il va donc pouvoir créer cette « grande illumination » qui doit éblouir le monde. « D'un brillant passé, déclare-t-il victorieusement, nous tournons nos regards vers un avenir triomphant. » Il fallut bientôt en rabattre. Notre publiciste, pour faire presque seul « marcher » la revue, eut beau accomplir des prodiges d'activité en accumulant dans les béantes pages du *Broadway* tout ce qu'il put. « Affreusement malade et déprimé, » il n'avait plus ni la vaillance, ni la fécondité, ni la perfection des beaux jours d'antan ; il était, en outre, à ce point endetté qu'en sa générosité cette pauvre dupe de Briggs avait dû lui avancer le montant de son terme. Or, « il lui faut de l'argent, dit-il, beaucoup d'argent », et le voilà qui adresse ses suppliantes demandes de numéraire à parents, amis, connaissances, étrangers même : « Envoyez-moi cent dollars, cinquante, seulement vingt-cinq, et je vous serai obligé pour la vie... Au nom du ciel, mon cher ami, c'est tout de suite qu'il faut m'aider ou jamais. Si je puis vivre jusqu'au mois prochain, je suis sauvé ». Poe ne fut pas sauvé : « Il y a un coup monté pour me ruiner, » gémit-il. Le triste Noël de 1846 n'apporta au morne foyer des Poe qu'un désespoir plus morne que jamais.

Et ce ne fut pas le seul échec. Poe, qui, autant par son « magnétisme » personnel que par sa parole tour à tour incisive et « inspirée », réussissait comme conférencier,

voulut renouveler ce succès à l'Université de New-York ; il y échoua piteusement : « Alors incapable d'écrire aucun poème, dit un de ses amis, il fit ce qu'il faisait toujours quand il avait des ennuis : il but jusqu'à l'ivresse et resta en cet état toute la semaine. » A Boston, même impuissance. « Pour l'amour de Dieu, avait-il écrit à son Égérie d'alors, aidez-moi en cette occasion ; fournissez-moi un poème à la hauteur de ma réputation. » Mais, la muse se taisant, le pauvre corbeau en fut réduit à déclamer devant l'auditoire impatient l'une de ses plus obscures poésies de jeunesse : accueil glacial. Pour se venger, Poe se vanta, le soir même, en buvant du champagne, d'avoir voulu mystifier les ennuyeux puritains de « la mare aux grenouilles ». D'où, misérables polémiques nouvelles. « Il me semble que je m'éveille de quelque horrible rêve où tout n'était que confusion et souffrance, déplore le malheureux ; je crois vraiment que j'ai été fou ; oui, j'ai de bonnes raisons de le croire. »

Et pourtant, avec l'étrange réaction de ces déséquilibrés, au printemps de 1846, nouveau rebondissement : Poe lance hardiment la collection des *Literati* où il passe en revue tous les littérateurs de son temps, grands et petits, distribuant avec une égale prodigalité critiques acerbes et louanges exaltées : succès sensationnel qui vaut à l'éditeur beaucoup de profit et à l'auteur des haines acharnées. L'une des victimes outrageusement insultées, Dunn English, se chargea de la vengeance commune. Poe est publiquement accusé d'ivrognerie, de chantage, de faux. Un procès s'ensuit. Il plaide coupable pour ces « lamentables irrégularités qui sont, dit-il, de l'avis même des autorités médicales, l'effet plutôt que la cause d'un mal terrible », « une calamité et non un crime ». Un témoin invoque même, en faveur de sa responsabilité atténuée, ses fréquents accès d'ivresse. Poe reçoit 225 dollars de dommages-intérêts ; mais sa réputation se trouvait singulièrement compromise.

« Mettez donc fin à toutes ces querelles, lui écrit son vieil ami Simms à qui Poe venait d'adresser une lettre « désespérée » : elles irritent votre caractère, elles détruisent la paix de votre esprit, elles nuisent à votre réputation... A trente ans, sage ou jamais » Poe avait, hélas ! plus de trente-sept ans, et la sagesse ne vient jamais aux êtres mal nés dont l'instable caractère est fait de tendances contradictoires, d'impulsions irrésistibles, d'éléments destructeurs.

Dès la fin de 1845, Poe avait écrit à un ami : « J'ai résolu de me retirer à la campagne pour six mois ou un an, seul moyen de retrouver de la santé et du courage. » Le souci de sa femme déclinante ne l'y attirait pas moins. « C'est avec toi, lui faisait-il écrire en une *Valentine* de février 1846, que toujours je désire errer. Très chère, ma vie est à toi. Donne-moi pour demeure une chaumière et une vieille vigne enlacée au cyprès, loin du monde, de ses fautes, de ses tracas, loin du jacassement de tant de langues. Seul, l'amour nous guidera en ces lieux ; l'amour guérira mes poumons affaiblis... Là nous jouirons d'un contentement parfait... Nous y vivrons dans la paix et dans la félicité à jamais. » En ces heures de tendresse l'inconstant mari se reprenait à dire : « Vraiment, je ne vois jamais de femme si belle que ma si douce petite femme. »

Ce fut encore dans le voisinage de Bloomingdale, à Turtle Bay, qu'au début du printemps retournèrent les Poe. Les enfants de leurs hôtes n'oublièrent pas de sitôt le poète dont l'aspect sombre, malgré ses gentillesses intermittentes, les intimidait, ni Mrs. Clemm, toujours de bonne humeur, à moins qu'elle ne s'attendrît jusqu'aux larmes dans l'interminable récit des infortunes passées et des irrémédiables « faiblesses du pauvre Eddie », ni Mrs. Poe non plus, si pâle, si patiente dans ses souffrances, si enjouée avec les jeunes ; elle ne quittait guère son lit, disent-ils, que pour voir son mari se livrer parfois sur l'Hudson à ses exercices favoris : natation et canotage. Mais il fallut encore abandonner cet heureux séjour ; il fallut encore, faute d'argent, laisser en gages quelques épaves du vieux mobilier. Enfin, quand « les cerisiers étaient en fleurs », dit une fidèle amie, quand « l'herbe eut repris sa plus fraîche verdure », le poète emmena la frêle Virginie en sa dernière retraite ici-bas, à Fordham, pittoresque village hollandais à quinze milles de New-York.

La demeure qu'y loua Poe à raison de cent dollars par an était, comme à Spring Garden, une pauvre petite maisonnette en bois, à peine assez grande pour contenir ses trois hôtes, mais dominant un fort beau site. Planches mal jointes, longue véranda, grande pièce à quatre fenêtres pour tous usages ; au-dessus, sous le toit, deux pauvres petites pièces si basses et si mal éclairées qu'on se demandait comment la robuste Mrs. Clemm pouvait se tenir debout dans l'une et le poète et la poitrinaire mourante respirer

dans l'autre. Et pourtant, ce vieux gîte de trappeur prit, sous l'œil vigilant de Poe et sous la main active de Mrs. Clemm, un air propre, décent, avenant même. La véranda s'enguirlanda des vignes promises, la pelouse « lisse comme velours » se fleurit de réséda, de dahlias et d'héliotropes. Des hauteurs voisines Poe contemplait, par-dessus vallées, villages et prairies, la ligne bleue de l'océan lointain ; dans un petit bois voisin, assis sur un roc, il abandonnait son âme dolente à d'interminables rêveries, ou bien, sur le hardi viaduc qui franchit le Harlem, il se plaisait à errer, songeur, la nuit comme le jour.

« Oh ! quelle joie suprême nous avions en notre chère petite chaumière ! s'écriait Mrs. Clemm, quinze ans plus tard ; nous n'y vivions tous les trois que les uns pour les autres. » Elle y avait pourtant vieilli, la pauvre femme, en ces dures années qui comptaient double ; mais, sous l'antique bonnet de veuve qui enserrait ses cheveux maintenant blanchis, elle gardait toujours la même bonté indulgente, la même vaillance sereine : « providence universelle de ses étranges enfants », elle veillait de plus en plus anxieusement sur Virginie défaillante, sur Edgar de plus en plus irresponsable. « Pauvre garçon, disait-elle, il n'entend rien aux affaires. » Et, le panier au bras, elle allait en ville vendre au mieux ses produits littéraires et, en retour, acheter les denrées les plus nécessaires. Cela même ne suffit pas : « maintes fois, disent deux petits voisins, mon frère et moi nous lui portions des paniers bien lourds dont nos parents ne nous disaient pas le contenu. » Il lui arriva même d'emprunter un shilling pour retirer le courrier de son « grand homme ».

Rapidement se mourait Virginie, l'air toujours jeune, étrangement enfantine en ses pleurs comme en ses rires, mais si tendre en son amour. « Je sais bien que je mourrai bientôt, disait-elle ; mais je veux paraître aussi heureuse que possible pour rendre Eddie plus heureux. » « Quand je serai partie, lui disait-elle gentiment pour le rassurer, je resterai ton ange gardien. Si jamais tu te sens tenté par le mal, mets tes mains ainsi sur ta tête ; alors, je viendrai te protéger. » Quand les cerises furent mûres, Poe grimpa dans l'arbre et, secouant vigoureusement les branches, les fruits tombèrent drus sur Virginie assise sur le gazon. Elle riait et lui criait fort. Or, voilà que de sa bouche jaillit sur

son corsage blanc un jet de sang. Il se précipite à terre et l'emporte, défaillante, dans la chaumière. Dès lors, il ne la quitta plus guère, l'entourant de soins infinis. Un soir qu'il fut retenu en ville pour affaires, il lui écrivit ces simples mots affectueux qui valent bien toutes ses lyriques épîtres aux belles dames en bas bleus : « Mon cher cœur..., j'espère que de l'entrevue promise résultera quelque bien... pour vous... Ayez donc encore un peu de confiance... Lors de mon dernier grand désappointement, j'aurais perdu tout courage sans vous. Vous êtes ma seule force en cette lutte contre une vie irritante... Jusqu'à ce que je vous revoie, je garderai amoureusement en ma mémoire vos dernières paroles, votre fervente prière ! Dormez bien, et que Dieu vous accorde un paisible été avec votre tout dévoué Edgar ! » « En ses meilleurs moments, dit un témoin, il était l'un des hommes les plus affectueux et les plus tendres que j'aie jamais connus. » Oui, hélas ! en ses meilleurs moments.

Ces moments devenaient, malheureusement, de plus en plus rares. Plusieurs fois, en février, en avril, en juin, en octobre, Poe fut malade, « affreusement malade », « à deux doigts de la mort » ; puis, une fois remis, « réduit à un désespoir pire que la mort. » Il y eut, pourtant, quelques répits encore du « mal terrible ». « J'en ai fini avec les boissons, » s'écriait-il alors désespérément ; mais « ce sujet contient plus de choses que je n'en peux dire... par amour-propre et pour l'amour-propre de ma famille » ; c'est une « calamité, » répétait-il, et non un « crime ». A la longue, en effet, de plus en plus alarmante devenait son extrême sensibilité à l'alcool. « Avec un seul verre de vin, dit Willis, sa nature se trouvait changée, et, bien qu'aucun des signes habituels de l'ivresse ne fût apparent, sa volonté était manifestement aliénée ; il parlait alors comme un insensé, ou, « le démon prenant le dessus » il recourait aux voies de fait ; puis il tombait malade », malade pendant plusieurs jours », et alors il se prodiguait en ferventes promesses, en effusions de repentir.

Sur cette croissante instabilité d'humeur qui de plus en plus manifestement versait dans la vésanie, les témoignages abondent encore. « Il était d'humeur erratique, disent des enfants, tantôt s'amusant avec nous de la manière la plus charmante, tantôt parlant du ton le plus morne » ; « tantôt nous racontant avec entrain de merveilleuses histoires, tantôt si concentré en lui-même que nous n'osions lui par-

ler », « nous avions peur de lui. » Une visiteuse nous le décrit un jour, déprimé par les soucis, par la misère, par la maladie de sa femme, par son impuissance à écrire ; quelques jours plus tard, une lettre élogieuse le dispose à un enthousiasme juvénile, à de superbes conceptions littéraires, à de vastes projets ambitieux. En ces crises de mélancolie dont il était de plus en plus victime, misanthrope, persécuté imaginaire, il fuit seul dans les bois, loin des hommes acharnés à sa perte ; maudissant le monde, la vie et lui-même, insoucieux de la gloire, de la sotte « Banque de la Renommée » ; mais, le lendemain, exalté, il s'écrie en un délire des grandeurs : « C'est faux. Je l'aime, la gloire. J'en raffole, je l'idolâtre ; je boirais jusqu'à la lie cette glorieuse ivresse. Je voudrais que de l'encens montât en mon honneur de chaque colline, de chaque cité de la terre... » Maintenant qu'affluent, irréfutables, les témoignages sur ce navrant sujet, on trouve moins exagérée la poignante description de Griswold : « Il parcourait les rues, en proie à la folie ou à la mélancolie, les lèvres agitées par d'obscures malédictions ou les regards élevés en une ardente prière... bravant les orages déchaînés... s'adressant aux esprits qu'il évoquait. » En présence de cette énigmatique incohérence, son premier critique médical a justement dit : « Poe vécut et mourut incompréhensible pour ses amis. Ceux qui ne l'avaient jamais vu dans un paroxysme ne pouvaient croire qu'il fût l'être pervers et vicieux décrit dans les histoires qui circulaient sur ses procédés erratiques. Pour ceux qui l'avaient vu, il y avait en lui deux hommes : l'un, ce réprouvé anormalement impie et mauvais ; l'autre, ce paisible gentleman plein de dignité. » Aux yeux de son éditeur et ami Willis, il évoquait assez justement « l'antique fable des deux esprits antagonistes emprisonnés dans le même corps, la légende de l'homme possédé à la fois par un démon et par un ange ».

En dépit de ce déséquilibre effarant, de cette navrante dissolution d'une personnalité à certains égards supérieure, il y eut encore en ce mois tragique quelques heures de détente relative dont les témoins nous ont décrit le charme fragile ; mais on sent, rien qu'aux égards attentionnés des hôtes, qu'on est en présence d'un malade, d'un de ces malades qui ont la tête faible, d'un grand enfant à demi irresponsable. Avec les rigueurs de l'hiver vinrent les suprêmes détresses d'une « affreuse pauvreté » et les angoisses finales de la mort.

« Mrs. Poe déclinait rapidement, dit une visiteuse charitable... J'eus un serrement de cœur à la vue de cette pauvre malade... Il faisait froid et il n'y avait pas de couverture sur le lit... Pour réchauffer la pauvre poitrinaire, qui avait les affreux frissons de la fièvre hectique, il n'y avait que le manteau de son mari et un grand chat tigré reposant sur sa poitrine... si ce n'est quand son mari lui prenait les mains et sa mère les pieds... Il était affreux de voir cette détresse en présence de cette maladie... » Que faire? Mendier? Mendier pour Poe! Eh oui! On organisa une première souscription privée qui rapporta 60 dollars ; d'autres suivirent. Puis il fallut recourir pour le poète et sa femme à la même charité publique que, trente-cinq ans plus tôt, pour son père et sa mère agonisant à Richmond. « La main du malheur pèse lourdement sur Edgar A. Poe et sa femme, dangereusement atteints de consomption... Les amis et les admirateurs de Mr. Poe s'empresseront de leur venir en aide dans cette cruelle pénurie... »

Une dame charitable, fille d'un médecin, un peu médecin elle-même, Mrs. Shew, fut d'un dévouement sans bornes pour les deux malades. « Elle soigna Virginie jusqu'au dernier jour, comme si elle eût été sa sœur, » dit Mrs. Clemm. « En sa suprême reconnaissance, Virginie, la veille de sa mort, lui donna le portrait de son mari, comme si elle léguait à cette amie dévouée le pauvre être impuissant qui lui survivait. Le 30 janvier 1847 s'exhala le dernier souffle de vie : Virginie Poe n'était plus. « Les cieux étaient de cendres et désolés, « lorsque le surlendemain, le poète à demi fou de douleur, accompagna jusqu'en son dernier refuge le frêle corps d'un être qui n'avait eu pour lui que charme et douceur. « Aucun homme, avait-il écrit, n'a le droit de se plaindre du Destin, lorsqu'il garde jusqu'en son adversité l'immuable amour d'une femme. »

ÉMILE LAUVRIÈRE.

(A suivre.)

La Joie[1]

DEUXIÈME PARTIE

M. de Clergerie n'est ni meilleur, ni pire qu'un autre, mais toute grandeur l'efface, n'en laisse rien. La méfiance originelle où ses rivaux croient voir la marque de la race, l'empreinte normande, n'est que l'acte de défense d'un être faible qui serait tour à tour, et peut-être tout ensemble, l'esclave de ses admirations ou de ses haines, s'il était jamais capable d'une telle dépense de son être. En bref, il ne souhaite pas l'éclat de la renommée, il n'en veut que les profits. Entre ces mille profits que se disputent les ambitions serviles, ce sont au reste les plus petits qu'il recherche ; et sa patiente industrie sait en user avec tant d'art qu'il fait de ces bagatelles des riens désirables que ses émules enragent d'avoir jadis dédaignés. Par malheur, nul homme n'a jamais cédé impunément à la tentation de tirer parti de sa propre médiocrité, nul n'établit sa vie sur la part la moins noble de son être sans courir, un jour ou l'autre, le risque d'une sorte de déclassement moral qui lui fera connaître l'angoisse de la solitude intérieure et comme l'image contrefaite de cet exil spirituel où le génie trouve

(1) Copyright 1928 by librairie Plon. Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 octobre et 1er novembre.

la rançon de la gloire. A mesure que l'auteur de l'*Histoire du Jansénisme* se rapproche du but modestement entrevu depuis l'adolescence — un fauteuil à l'Académie — il voit se rétrécir peu à peu le cercle où il a lui-même rêvé d'enfermer son destin. La multiplicité, l'enchevêtrement de ses intrigues atteint maintenant ce point critique, au delà duquel toute démarche devient dangereuse, toute décision irréparable. Il a épuisé ses amitiés ; il ne pourrait même plus rien tirer d'un ennemi. Serviteur d'une ambition minuscule, en apparence inoffensive, il a fait pour elle le vide dans sa vie, et voilà que ce vide l'aspire : il s'y sent glisser comme au néant.

— Qu'est-ce qu'ils ont? dit-il à Mgr Espelette, familier des mêmes angoisses, car il n'a pas osé présenter sa candidature à la succession du duc de Lesparre et n'attend rien de bon, à la vacance prochaine, de l'inimitié du directeur de la *Revue Internationale*. Oui, qu'est-ce qu'ils ont? Nous n'avons commis aucune imprudence, nous avons fait pour le mieux, donné à chacun sa juste part. Enfin, nous fûmes laborieux. D'où vient qu'on se retire de nous? Faut-il qu'un honnête homme fasse, une fois au moins, scandale, pour se ménager une vieillesse? Hélas ! cher ami, l'ambition discrète, qui se réserve, n'est plus appréciée par personne. Je crains même qu'elle ne demeure incomprise. Aujourd'hui, qui peut se vanter d'être entendu à demi-mot ! Solliciter n'a plus de sens. On doit abattre grossièrement ses cartes, montrer son jeu.

Mais l'évêque de Paumiers le rassure :

— Cher monsieur, toute existence a sa phase critique, son point mort. On retrouve ce trait de la nature jusque dans la sainteté ; la sainteté elle-même a ses passages déserts, arides. Ne vous plaignez pas ! Le bruit fait autour de votre nouvelle union, si parfaitement assortie, va réveiller la sympathie, assurer une position qui n'a jamais été bien compromise... D'ailleurs, Mme la marquise de Montanel vous apporte son influence personnelle, et quelque chose de mieux encore, l'expérience d'une femme du monde.

Ces derniers mots retombent dans le silence ; et M. de Clergerie semble ne les avoir pas entendus.

— Quel triste été ! fait-il. Je n'eusse point cru le beau temps si monotone à la longue, si accablant. Que d'orages !

Du matin au soir, en dépit des persiennes closes, on entend

le crépitement presque imperceptible du gravier sous le soleil torride, et quand vient la nuit, l'espèce de brise qui monte sent la fièvre ou l'étable. Toutes les puissances du jour s'y retrouvent décomposées, ainsi que les sucs des racines et des feuilles au fond d'une eau dormante. Dans les pâturages, le long des haies encore tièdes, les taureaux normands à l'encolure courte, qui ont somnolé tout le jour, dressent lentement leur tête crépue, et frissonnant de plaisir du garrot à la croupe, aspirent cruellement cet air épais, en retroussant leurs lèvres noires.

— Je crains que la saison n'éprouve terriblement mes nerfs, confie M. de Clergerie à ses hôtes, chaque soir, à l'heure où l'on allume les lampes.

Il désire cette heure et la redoute, car l'âge ne l'a jamais tout à fait guéri de ses anciennes terreurs nocturnes. Dans un appartement désert, à minuit, il redevient l'enfant chétif, qui regarde de biais les portes closes, efface les épaules au moindre bruit, ou, la joue au creux de l'oreiller, écoute le battement de l'artère temporale, suppute le durcissement possible des tissus, le fatigue du cœur, une lésion. Parfois il se lève, ouvre la fenêtre, interroge le parc ténébreux, reçoit en plein visage son haleine chaude, animale. Une nuit, il a vu à l'angle d'un mur, sous la lune, la haute silhouette de l'abbé Cénabre, immobile, démesurément prolongée par son ombre. La surprise l'a tenu éveillé jusqu'au jour.

D'ailleurs, sa déception est profonde, menace réellement sa santé. Elle a des causes diverses, dont quelques-unes restent secrètes, incommunicables. Cette année, il a fui Paris dès le mois de juin, recru de fatigue, écœuré par son dernier échec à l'Académie. L'annonce officieuse de son prochain mariage faisait déjà courir à travers les salons bien pensants un petit rire, dont il a perçu l'écho, et qui l'a glacé. Des mois pourtant, à l'insu de tous, il avait calculé ses chances, pesé les avantages, les risques, résigné qu'il était par avance aux humiliations nécessaires, assuré de vaincre l'ironie ou la médisance à force de patience ou d'effacement. Et il s'est avisé tout à coup qu'une épouse est encore quelque chose de plus qu'une amie vigilante, une alliée. A mesure que le terme approche, il découvre aussi la personne de Mme de Montanel, son existence physique, et il ne baise plus qu'avec ennui, satiété, la petite main ronde à fossettes.

Jamais la maison familiale, où l'attachent un respect craintif et des habitudes plus fortes que l'amour, ne lui a paru moins faite pour la véritable sécurité, le repos. Le passé n'y vit plus, mais il semble achever d'y pourrir. L'historien en sent la menace obscure. On le voit raser les murailles, le visage prématurément flétri par une gravité sans cause. « Monsieur n'est plus jaune ici, il est vert, » déplore la cuisinière Fernande. Les premiers jours surtout avaient paru intolérables, parmi les malles et les caisses, avec l'odeur des cretonnes moisies, sous le regard des domestiques, perfides et compatissants. Vainement le malheureux faisait-il ouvrir les fenêtres : le vent pouvait ronfler à travers les couloirs, le grenier retentir du grincement de la vieille charpente, l'immense demeure n'en finissait pas de s'éveiller, de redevenir vivante. Ramassée sur elle-même, on eût cru qu'elle défiait l'été précoce, le ciel déjà torride. « Je sors d'une cave pour entrer dans un four, » écrivait alors M. de Clergerie à son médecin La Pérouse qui soigne depuis vingt ans ses phobies, et qu'il a d'ailleurs fini par convaincre de venir le rejoindre, dès juillet, à Laigneville, pour y essayer un nouveau traitement de la névrose d'angoisse, dont l'illustre psychiatre entend bientôt entretenir ses confrères.

Car, chose étrange, depuis trois mois, M. de Clergerie, comme éperonné par un pressentiment mystérieux, ne songe plus qu'à remplir sa maison vide. Dans sa hâte à rassembler autour de lui, vaille que vaille, ce qu'il a pu trouver d'amis bénévoles et qu'il accueille avidement pour les délaisser le lendemain, il fait penser au moribond qui tire à soi, contre sa poitrine, une présence invisible, et s'en recouvre. Cette insolite marotte a donné d'abord à rire, et puis les rieurs se sont tus. Le monde aime à comprendre, ou du moins veut s'en donner l'illusion. Or, les hôtes qui se sont succédé à Laigneville ont laissé se répandre peu à peu le bruit que tout n'était pas clair là-bas. « Pourquoi ce brusque départ, si peu de temps après la mort de M. Pernichon? a demandé le vieux Clodius Poupard dans un couloir de l'Académie des Sciences morales. Clergerie est inattaquable... Mais il a tort de prêter le flanc aux calomnies intéressées, il paraît craindre un scandale. Sa fille n'était même pas fiancée... »

Ce qui descend lentement surle pauvre homme, ainsi qu'un brouillard du glacial novembre, ainsi que l'oubli sur un

mort, c'est l'ennui. Il ennuie. Malgré tous ses soins, la grande épargne qu'il a faite de lui-même, une merveilleuse adresse, il n'aura pu prolonger jusqu'uà la fin, jusqu'aux obsèques, le laborieux mensonge de sa renommée.

Mais, sa vie a un autre secret, un autre principe de mort. Ce vide étrange où achève de se perdre un labeur de tant d'années gagne sans cesse, et voilà que le sol même manque sous ses pieds. « Chantal m'a déçu, confie-t-il à Mgr Espelette. J'attendais d'elle autre chose. Je ne comprends plus. »

— Cher ami, objecte le sage prélat, je crains que depuis la mort du bon Chevance, vous ne soyez victime d'une sorte d'idée fixe. Qu'attendiez-vous donc de Mademoiselle Chantal? Qu'avez-vous à reprocher au saint prêtre, dont la simplicité reste, au contraire, une si grande leçon pour nous? En dépit d'inoffensives manies, que je remarque moi-même assez souvent chez les meilleurs sujets de mon séminaire — ceux-là du moins dont l'origine est modeste — c'était un homme sensé, qui laissait faire la Providence. Certes, discrétion n'est pas lâcheté. Cependant, que de responsabilités prenons-nous, dont de plus avisés sauraient s'épargner le fardeau ! Pour moi, il n'est pas douteux que Mademoiselle votre fille n'ait déjà donné les signes évidents de la vocation religieuse. Toutefois Dieu n'a sans doute pas dit son dernier mot à ce jeune cœur.

Mais M. de Clergerie riposte aigrement, avec une inconsciente cruauté :

— Ne nous payons pas de formules ! Votre Grandeur sait si j'étais fier de Chantal ! L'année dernière encore Madame la supérieure de Sainte-Gudule, qui l'a élevée, me parlait d'elle en termes qui eussent rempli de joie le père le plus exigeant. Oui, il y avait chez cette enfant une espèce de force surnaturelle pour le bien : je l'ai vue en imposer à des hommes graves, qui n'ont pas l'habitude de céder à un premier mouvement irréfléchi et n'admirent qu'à coup sûr. Dans le petit cercle de la baronne Mellac, qui a bien voulu l'associer un moment à sa belle œuvre de la « Crèche sociale », elle avait séduit tout le monde : ces dames l'écoutaient comme un oracle ! Évidemment, certains scrupules ne me sont pas aussi étrangers qu'on pense, je sais qu'une âme délicate craint la louange. J'eusse approuvé que ma fille s'effaçât modestement devant des aînées trop indulgentes,

attendît, pour donner sa mesure, des circonstances plus favorables. Mais la vérité est tout autre ! M. l'abbé Chevance paraît avoir soumis la pauvre enfant à la règle de vie la plus étroite, la plus terre à terre, celle que n'importe quel confesseur propose à une pensionnaire en vacances. J'aurais cru qu'une personnalité si forte finirait par briser ce cadre. Point du tout. La chère petite y semble à l'aise... Oh ! le regard d'un père ne s'y trompe pas ! Elle y étouffe. Certains signes le prouvent assez. Oui, il y a dans chacun de ses gestes, dans son rire même qui m'est devenu presque intolérable, la marque d'une illusion volontaire, d'une innocente duplicité.

— Permettez-moi de voir en cette excessive sollicitude un peu de complaisance paternelle, dit Mgr Espelette.

— C'est ce que vous pensez tous ! proteste amèrement Clergerie. D'où vient donc que vous partagez avec moi ce malaise, cette inquiétude? Mais si ! Pourquoi le nier? Avouez plutôt la singulière place que peut tenir ici, dans cette solitude, au milieu d'hommes instruits par la vie, une jeune fille en apparence aussi simple. Que nous cache-t-elle? Que cache-t-elle à ses meilleurs, ses seuls amis?... Quelles heures étranges sommes-nous en train de vivre?

Mais l'évêque de Paumiers assure qu'il n'en est rien, que M. La Pérouse, sans doute, est cause de tout le mal :

— Je crains qu'il ne compromette gravement votre santé par trop de complaisance à de menus incidents nerveux, rançon de toute vie intellectuelle. On le dit lui-même fort souffrant. Dieu me garde de prendre à mon compte ce qui n'est peut-être qu'une médisance intéressée. Cependant j'ai entendu rapporter de lui des... des excentricités déconcertantes...

Il rougit, efface d'un revers de sa belle main, dans le vide, ces paroles imprudentes. Qu'importe? La soirée prochaine sera pareille à celle qui l'a précédée, aussi morne, les fenêtres ouvertes sur la nuit d'août qui ne dort jamais. La table de bridge délaissée reste couverte de livres et de journaux ; l'unique ampoule électrique ne tire entièrement de l'ombre qu'un cercle étroit, où danse un papillon de nuit qui s'éloigne en titubant, de ses grandes ailes lasses. Depuis deux semaines le professeur Abramovitch est parti pour Prague, et on ne l'entendra plus désormais, avant l'hiver, nasiller le sanscrit, l'index rivé à son menton gras de Levantin.

L'évêque de Paumiers a retenu sa place à l'hôtel du Sagittaire, à Vichy, et s'apprête à faire bientôt sa cure annuelle. La Pérouse lui-même ira présider la séance de clôture au Congrès international de psychanalyse, à Brême. Et M. de Clergerie pense, avec une secrète terreur, qu'il risque de rester seul, en compagnie de M. l'abbé Cénabre.

Le célèbre auteur de la *Vie de Tauler* dont le prestige n'a cessé de grandir auprès des lecteurs, achève, en effet, de dérouter ses meilleurs amis. Lui aussi s'enfonce lentement sous les ombres. Autour de certains êtres exceptionnels, faits pour les grandes passions solitaires, l'ambition, l'avarice, les formes les plus secrètes du mensonge, l'air devient vite irrespirable, pourvu que viennent à se corrompre les puissantes réserves d'être que chacun d'eux porte en soi, et qu'ils ne peuvent épuiser que lentement, au hasard des circonstances, ou selon un plan rigoureux. Or, depuis qu'il a cessé de feindre envers lui-même, qu'il n'a plus à redresser chaque jour, à chaque moment, sa propre image, ainsi qu'en un miroir déformant, depuis que la stricte discipline de sa vie n'impose sa contrainte qu'à l'homme extérieur, le malheureux a senti se creuser un vide que le labeur acharné, presque dément de ces derniers mois n'a pas réussi à combler : il n'a plus à nourrir son imposture, elle est en lui comme un fruit mort. Sans doute, le dernier tome de ses *Mystiques Florentins* a surpris par une construction rigoureuse, une vigueur accrue, un certain accent volontaire qui atteint parfois à une sorte de pathétique dont on interroge en vain le mystère. Et pourtant le travail n'a pas, cette fois, comme jadis, même pour un moment, délivré Cénabre. Au contraire, l'effort a mis sa plaie à nu. Quoi qu'il feigne désormais, il s'est fait à lui-même l'aveu décisif : il ne saurait plus jouer ce jeu terrible de fuir ou de poursuivre tour à tour, sa vérité, sa propre vérité, dans les ténèbres de son âme.

Les rares intimes dont il se laisse approcher l'ont plaint d'abord, et ils finissent par être tentés de le haïr, tant est dur, compact, intolérable, le silence qui tombe autour d'un tel homme. D'ailleurs, il a prolongé trois mois son séjour en Allemagne, puis a quitté son appartement de la rue de Seine, vendu une partie de ses livres. A son retour de Carlsbad, tout le monde a pu noter l'amaigrissement du visage, auquel la saillie des os et des muscles donne un singulier

caractère de force brutale, presque aveugle. La voix surtout a changé, elle est rauque, courte, s'altère vite. On chuchote que la fatigue a fini par avoir raison de cette puissante nature, qu'il est atteint de laryngite grave, probablement tuberculeuse. Et, comme pour donner raison à ces augures, il a quitté Paris, fait l'achat, près de Draguignan d'une bicoque, aux tuiles vernies, cachée dans les palmes, à l'entrée d'un hameau de six feux. Par les premiers beaux jours du printemps, il allait s'asseoir sur le talus poussiéreux, en plein soleil, et revenait au soir tombant. Une vieille femme faisait son ménage, et couchait dans un appentis. — « Lui malade? s'écriait-elle, allons donc! Pauvre cher homme, j'en suis encore à l'entendre tousser! » — L'église la plus proche est à une lieue et demie, par un chemin peu praticable. On ne l'y a jamais vu.

C'est de ce pays lointain que plusieurs lettres pressantes de M. de Clergerie avaient ramené l'abbé Cénabre en Normandie. L'historien s'y ouvrait à lui de son prochain mariage, et déjà incapable de dissimuler tout à fait sa blessure chaque jour plus vive, il s'y plaignait de la solitude morale où le laissaient, en un moment si grave, sa mère tombée en enfance, et une fille que la mort de l'abbé Chevance semblait avoir frappée d'une espèce de stupeur. Il ajoutait fort habilement que la longue absence de Cénabre laissait le champ libre aux malveillants, qu'il devenait utile, sinon de rentrer à Paris, du moins de s'en rapprocher. D'ailleurs, l'été s'annonçait torride, et personne ne comprendrait qu'il prolongeât son séjour dans le Midi.

Huit jours après, à l'étonnement de Clergerie lui-même qui ne s'attendait pas à un triomphe aussi facile, l'abbé Cénabre annonçait sa prochaine arrivée à Laigneville.

Hélas! Au premier regard échangé, M. de Clergerie sentit avec angoisse que l'entreprise serait vaine : il faillit regretter son imprudence. En quelques heures, l'auteur de la *Vie de Tauler* eut achevé de décourager jusqu'à l'inlassable bienveillance de Mgr Espelette. Il ne quittait guère sa chambre, restait muet aux repas (il suivait un régime sévère) et, se plaignant d'insomnies, faisait chaque nuit les cent pas autour de la pelouse, à la grande fureur du psychiatre que le grincement du gravier empêchait de dormir. Il n'était sorti de cette humeur que pour interroger avidement Chantal sur les derniers moments de l'abbé Chevance,

puis, après un bref débat, était rentré dans le silence, comme déçu.

Depuis, c'est à peine si M. de Clergerie osait prononcer devant lui le nom de sa fille, par une pudeur étrange, qu'il eût été bien incapable de définir. Dans cette maison solitaire, par cet été trop éclatant, trop lourd, au milieu de ces hommes attentifs, la douce voix de Chantal, si simple, si nette, son rire entendu par hasard, résonnaient presque cruellement, semblaient factices. D'ailleurs, les scrupules de l'historien, les confidences ingénues qu'il avait faites successivement à chacun de ses hôtes, n'étaient point pour dissiper ce malaise. Il s'aggravait au contraire, à leur insu, prenait peu à peu la force d'un pressentiment, un sens augural. L'invisible filet se refermait sur la belle proie.

. . . . . .

*
* *

— La grande chaleur m'est funeste, avoua tristement M. de Clergerie.

Presque invisible au fond du fauteuil de molesquine il agitait de droite à gauche une main mourante. Il tamponnait, de l'autre, à petits coups, d'un morceau d'ouate imbibé d'éther, sa cuisse nue. A travers les volets clos, un rayon de soleil vint luire au dos de M. La Pérouse, essuyant avec une gravité sacerdotale la mince aiguille de platine. Une tristesse absurde pesait sur les choses.

— N'est-ce pas? reprit l'historien, déjà inquiet.

L'illustre psychiâtre tourna vers lui, lentement, son visage triangulaire, où les deux pommettes luisent d'un éclat suspect.

— Funeste est un bien gros mot, cher ami, fit-il. A peine supposerais-je une infection légère. Ne vous en plaignez pas! L'infection légère nous immunise contre de plus graves, en favorisant la multiplication des anticorps, si précieux. La santé n'est qu'une chimère. Ce vocable introduit dans nos hypothèses la notion d'équilibre, de beauté. Or j'estime qu'un biologiste, un médecin qui travaille avec l'illusion d'une sorte d'harmonie universelle ne fera jamais que des sottises. En effet la vie n'a ni méthode, ni principes, rien

qu'une ignoble obstination. Pour un résultat de néant, voyez ce qu'elle gâche !

Il éleva les bras, ouvrit et ferma les mains, comme s'il brassait une matière molle et gluante, avec une frénétique grimace de la bouche, déjà imperceptiblement déviée. M. de Clergerie s'efforçait de rire.

— Allons, allons ! maître, cher ami... Lorsque tant de malheureux vous bénissent ! A quoi bon vous calomnier? Quelle amère plaisanterie !

Mais La Pérouse recommençait de pétrir et de malaxer une boue invisible :

— Je suis un chaste, reprit-il de la même voix douce, rêveuse... je suis un chaste comme beaucoup de laborieux : Balzac, Zola. Le désir empoisonne le sang du commun des hommes. Que voulez-vous? On peut prendre les choses en long, en large, de biais, il n'y a jamais qu'un enchaînement de saloperies !

Il s'arrêta net, rougit et fourra brusquement les mains dans ses poches, afin de cacher sans doute ce léger tremblement des doigts, signe tragique qui, depuis des mois, n'échappait plus aux internes de son service.

— Je ne vois pas... non ! je ne vois pas ! répétait M. de Clergerie avec un accent plaintif.

Il sentait obscurément la déchéance, chaque jour plus profonde, désormais irrémédiable, de l'extravagante et puissante nature, dont il avait si longtemps subi l'ascendant. Mais il n'eût pas encore osé renier en face le sorcier bienfaisant, maître des angoisses et des obsessions, auquel il avait remis son âme. Les paradoxes écumants, les contradictions tour à tour féroces ou naïves, ces injures obscènes, et jusqu'à ces cris de douleur, n'était-ce pas comme les ruines éparses de dix volumes d'observations cliniques irréprochables et de généralisations assez hardies pour avoir retenu un moment l'attention des sages? L'œuvre tout entière avec le coûteux et trompeur arsenal bibliographique, ses tables, ses schémas, ses statistiques, était sortie sans doute des ruminations d'un adolescent timide et chimérique, incapable de surmonter les terreurs, les envies ou les dégoûts de la puberté. Misérables paradoxes, si misérables depuis que la volonté agonisante ne savait plus les retenir et les livrait tels quels à la curiosité malicieuse des élèves et des rivaux... D'ailleurs, lequel parmi les confrères impi-

toyables qui se répétaient en souriant les derniers propos du maître déchu, eussent été capables de marquer le point exact, l'heure fatale, où l'imagination à la fois puissante et puérile, accélérant son rythme, avait commencé d'empoisonner la pensée au lieu de la féconder?

— Ah!... vous ne voyez pas? s'écria La Pérouse, sur le ton d'une profonde surprise.

Il redressa le buste, les bras toujours appuyés aux accoudoirs, s'étudiant visiblement à rester calme, impassible, avec ce mouvement impérieux du menton qui avait rendu l'espoir à tant de lâches. Et dans son visage raidi, rien ne bougeait plus qu'une ombre sur la joue droite, le tic imperceptible d'un nerf rebelle, pareille à une ride de l'eau.

— Vous êtes un noble cœur déçu! protesta M. de Clergerie au désespoir.

— Non... per... permettez... Je radote, fit La Pérouse, après un long silence... Je radote certainement... C'est le temps... 785 millimètres de pression, pensez donc! reprit-il avec une gravité sinistre.

Et comme si le son même de sa voix ne fût parvenu que lentement à ses oreilles, venu d'une bouche étrangère, il écouta curieusement, eut un sursaut léger, pâlit. Son visage reprit peu à peu l'air de douceur rêveuse, presque égarée, qui contraste si étrangement avec son modelé un peu brutal, les reliefs et les creux, le grain même de la peau gercée par le soleil ou la pluie, le grand air, les saisons, et dont on ne reconnaît qu'à la longue le gonflement suspect, la flétrissure bouffie particulière aux malades de son espèce. Puis il se fit un nouveau silence...

M. de Clergerie toussa, cracha, et de guerre lasse, essuya soigneusement son binocle.

— Je suis si surpris, si étonné, dit-il. Je voulais justement, ce matin, vous entretenir d'une affaire sérieuse, très sérieuse... enfin de celles que nos ancêtres appelaient des affaires de famille : il n'en est point d'indifférentes.

Il tourna vers La Pérouse, à la dérobée, deux yeux inquiets qu'il abaissa presque aussitôt vers le tapis.

— Voilà. J'avais besoin de m'habituer peu à peu à l'idée d'un nouveau mariage... Jusqu'ici, je me suis d'ailleurs très habilement ménagé... Oh! grand ami, vous avez raison! A défaut de volonté, une certaine prudence, une attention minutieuse, atténuent merveilleusement tous les chocs. On

me croit beaucoup plus émotif, à mesure que j'émousse au contraire une sensibilité dont les excès m'ont fait tant de mal... C'est que, sur vos conseils, je m'applique, le cas échéant, à dissiper en gestes, en attitudes, les impressions dangereuses pour mon repos. Ma fille elle-même s'y trompe... Je regrette de l'inquiéter... Pourquoi froncez-vous les sourcils?

— Je n'aime pas beaucoup vous entendre parler de mademoiselle votre fille, dit simplement La Pérouse qui se mit à marcher de long en large à travers la pièce. Médicalement, je ne sais rien d'elle, je n'en veux rien savoir. J'aurais seulement souhaité, jadis, en raison de certaines influences héréditaires, que vous consultiez Baour, ou Duriage, peut-être... à l'époque critique, à l'époque de la formation. L'occasion est manquée, n'en parlons plus.

— Alors vous croyez... vous craignez... vous pouvez craindre? implora Clergerie, déjà bouleversé. Craindre quoi?...

Il bégayait, bredouillait, sans réussir à se taire, comme si le regard prodigieusement attentif du maître lui eût arraché ce pauvre aveu. Car c'était bien le maître autrefois honoré, rival heureux de Charcot vieillissant, le grossier mais tout-puissant forceur de secrets, le cruel redresseur d'énergies défaillantes, berger d'un troupeau hagard, qui la tête un peu penchée sur l'épaule droite, transfiguré par une curiosité impitoyable, inassouvie, furieuse, ainsi que par une jeunesse éternelle, l'invitait doucement à poursuivre...

Mais, avant même qu'il n'ait répondu, La Pérouse jeta par-dessus son épaule, d'une voix dure, cette voix célèbre dont la vulgarité n'arrivait pas à déshonorer le timbre impérieux :

— Parlons franchement, comme toujours. Vous vous laissez arrêter par un fétu. A la vérité, vous redoutez quelque chose sans savoir quoi et il arrive que ce malaise obscur, indéfinissable, s'est peu à peu fixé sur la personne de votre fille, dont vous vous plaignez d'ignorer l'opinion touchant votre mariage, bien que vous supposiez, d'ailleurs gratuitement, qu'elle ne l'approuve pas. Mais n'y a-t-il pas autre chose? Et mon métier n'est-il pas, justement, d'amener cela, cette autre chose, dans le petit faisceau du regard, par l'interprétation la plus simple, la plus simple possible, je ne dis pas la plus rationnelle, notez-le. Oh ! je ne vais rien vous

apprendre d'effrayant, je vous demande seulement de la sincérité, du sang-froid... Hé bien ! cher ami, vous doutez de votre fille, voilà le point à toucher du doigt. Est-ce que cela vous fait mal? Remarquez que je ne parle même pas en médecin... Mon observation serait celle de n'importe quel témoin de bon sens.

Si cruel que fût au malheureux Clergerie un coup de lancette trop brutal, il ne sentit d'abord que la délicieuse rémission de la honte qui suit l'aveu, et dans sa joie d'être enfin délivré d'un secret qu'une volonté plus forte venait d'arracher de sa conscience, les larmes lui vinrent aux yeux. Il prononça le nom de Chantal avec une véritable ferveur.

— Douter de Chantal? Allons donc !... D'ailleurs comment l'entendez vous?

— Fort naïvement, reprit La Pérouse, déjà fixé sur l'issue d'une lutte inégale, et qui observait distraitement son patient, d'un air d'ennui. Il est peu de pères au monde qui n'aient fait un jour ou l'autre la même expérience. On s'aperçoit toujours trop tard que les enfants ont une vie propre particulière, à laquelle nous n'avons pas accès. Voudraient-ils nous y introduire qu'ils s'y efforceraient en vain.

— Non, je ne doute pas d'elle ! répéta M. de Clergerie. En aucune manière. La seule supposition en est absurde. A peine pourrais-je avouer — oh ! par un scrupule de sincérité absolue ! — que depuis quelques semaines, j'ai le sentiment confus de certaines obligations... certains devoirs peut-être, auxquels je me suis jusqu'ici dérobé... en quelque mesure... à mon insu. Oui, peut-être ai-je trop compté sur la sagesse précoce, l'expérience, l'esprit de modération, de mesure... Peut-être ma fille est-elle moins défendue que je ne l'eusse pensé contre les entraînements, les illusions d'une admirable générosité de cœur.

— C'est ce que je disais, répondit La Pérouse paisiblement. Certes, vous n'êtes que trop enclin au soupçon. On commence par des ruminations bénignes, on y prend goût, et on finit par devenir insensiblement un véritable paranoïaque. La chose est banale.

— Permettez, permettez... protesta faiblement l'historien, moi aussi, j'ai des droits, des devoirs... Il ne m'est pas possible de me désintéresser entièrement...

— Laissez-moi ajouter quelques mots, reprit le psychiâtre, car il faut conclure. Vous n'avez jamais trouvé ni

dans votre fille, ni jadis dans votre femme, l'être complémentaire que chacun recherche, le témoin privilégié de notre vie, juste assez au-dessous de nous pour ménager notre orgueil, envers qui l'indulgence est aisée, facile, devant qui nous n'aurons jamais à rougir. Or à l'âge où vous êtes, les déceptions, les humiliations de jadis ont tendance à reparaître à ce seuil de la conscience, comme ces plaies chroniques qui entrent en suppuration à chaque équinoxe d'automne. Il est de plus en plus clair que l'image de votre fille se superpose dans votre pensée à celle de feue Mme de Clergerie. Je vois là un danger, un danger grave. On n'en finit jamais avec les morts, les morts sont tenaces... Vous comprenez que je plaisante? C'est nous qui ressuscitons les morts. Les morts sont nos vieux péchés. Allons, un peu de courage : ne cherchez pas à ruser, à biaiser avec ce sentiment humiliant de la supériorité d'autrui. Regardez-le sans rougir. Convenez même qu'il inspire votre conduite. Votre femme, votre fille ne furent jamais ni meilleures ni pires que vous : on a la morale de ses glandes. Vous manquiez seulement, à quelque degré, du sens poétique, grâce auquel nous donnons à nos actes leur couleur morale. Finissons-en... Vous n'oubliez pas nos petites conventions? Certes, je ne nierai pas les bienfaits de la confession, telle que l'Église catholique la propose à ses fidèles ! Vous êtes libre d'en user ; elle n'est dangereuse que pour un nombre restreint de patients... Néanmoins vous savez que notre conception, à nous psychiatres, est assez différente... Nous entreprenons de vidanger non seulement le conscient, mais l'inconscient, l'opération est plus rude. Une fois de plus, ne vous effrayez donc pas d'avoir à exprimer grossièrement, cyniquement, des intentions qui vous auraient paru, il y a dix minutes encore, presque ignobles. Allons ! Vous allez répéter après moi, bien exactement, à voix haute, en appuyant sur chaque syllabe...

— Non, dit M. de Clergerie, non et non ! Je ne méconnais pas vos intentions, cher ami, ni l'efficacité de vos méthodes — elles m'ont servi, je l'avoue. C'est là un remède héroïque... Héroïque... héroïque...

Il répéta trois fois le mot, ainsi qu'un puissant exorcisme. Il le jetait de ses dernières forces, à la face de son bourreau :

— Vous savez que je ne refuse pas... d'ordinaire... à forcer ainsi... sur vos conseils... jusqu'à l'absurde... jusqu'à

l'odieux... des sentiments — de ces sentiments involontaires, spontanés, qu'un honnête homme évite de juger, d'examiner de trop près. Mais j'estime que votre science — votre sollicitude même... doit s'arrêter au seuil... au seuil sacré... enfin au seuil de la famille. N'est-ce pas? Je vous supplie de réfléchir...

— Assez ! interrompit La Pérouse fort sèchement, bien que ce laconique adverbe fût prononcé de telle manière qu'il fît plutôt penser à l'intervention décisive d'un chirurgien brutal et bienfaisant. Nous perdons chaque fois du temps. Parlez-moi comme on parle à un mur. Que vous importe, puisque nous ne sommes moralement responsables que de notre conscient — l'inconscient est incontrôlable. D'ailleurs, j'en ai entendu bien d'autres !

— Vous... vous risquez d'abuser, supplia M. de Clergerie. Réellement vous abusez... d'une dépression physique... Ma... ma fatigue...

— Excellent symptôme, dit La Pérouse presque riant. Votre malaise prouve que j'ai deviné juste... Nous sommes en train d'ébranler des racines diablement adhérentes, profondes... Ah ! cher ami, nous sommes bien payés de nos peines lorsque nous arrachons, mettons au jour...

Il arrondit les lèvres, et aspira l'air entre ses dents jointes, avidement.

— Quel cauchemar... gémit Clergerie, quelle grossièreté ! Où voulez-vous en venir? Où m'entraînez-vous?

Mais il est douteux que La Pérouse l'entendît, et d'ailleurs la misérable plainte ne dépassa probablement pas le rempart de livres et de feuillets blancs. Jusqu'alors, jamais l'illustre professeur n'avait ainsi abusé d'un avantage remporté sur sa fragile victime. Cette fois, il parut perdre un moment toute retenue, tout contrôle de son dangereux plaisir.

— Si, si ! je comprends votre dégoût, fit-il. Pas d'enfantillage, par exemple ! Restons calmes, sérieux. La vie psychique, c'est encore la vie — je veux dire une manœuvre sournoise, ignoble, contre la pureté, la majesté de la mort. On a beau rêver le froid, le blanc... Tenez ! mieux encore : la nuit sidérale, impolluée, le noir absolu, lisse, vide, stérile... Hélas ! les espaces interstellaires sont eux-mêmes fécondés, la lumière froide transporte le germe d'un ciel à l'autre, le berce au rythme absurde de cinq cents milliards de vibrations par seconde sans le tuer. Ni le froid, ni le chaud n'au-

ront raison de l'abjecte sécrétion de la vie, un dieu ne réussirait pas à cautériser d'un coup, à la fois, tous les points de suppuration... Le prix inestimable que j'attache...

Il frappa doucement du plat de la main sur la vitre, la caressa.

— J'allais m'emballer, fit-il. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? Ne retenez qu'une chose : la petite violence que je m'apprête à vous faire subir n'a qu'un but : rien de pire qu'une obsession qui emprunte le caractère d'un scrupule religieux, moral. Je vous prouve que celle-ci est suspecte, puis je vous contrains de l'avouer en ma présence, afin de fixer un sentiment de déception, de honte, exactement comme le photographe fixe une image fugitive sur la plaque sensible, par un lavage approprié.

Il marchait à travers la chambre, scandant chaque syllabe d'un geste vigoureux du bras droit. Faisant demi-tour, il s'arrêta brusquement devant son singulier client. Clergerie laissait voir entre ses dix doigts écartés son visage luisant où les larmes et la sueur mêlées faisaient une espèce d'écume... Il pleurait.

— Je suis un fou, bredouillait-il, un fou... un malheureux fou... névrose héréditaire... peur de souffrir... Tout de même !... Jouer cette affreuse comédie... l'abdication... l'abdication de ma dignité... Ai-je le droit?

Mais en entendant prononcer le mot de fou, l'extraordinaire psychiatre venait de jeter la tête en arrière, avec un furieux mouvement des épaules :

— Fou? Comment, fou?... Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Fou ! (son front et son cou s'étaient instantanément teints d'écarlate.) J'ai les plus grands égards pour mes malades. Néanmoins je ne dois pas tolérer — entendez-vous? — je-ne-dois-pas, dans leur intérêt, tolérer qu'ils perdent le respect. Où irions-nous? Remarquez que je n'ai même plus la ressource de vous priver de mes services, monsieur. Non, monsieur ! Je ne puis vous donner à l'un de mes confrères dans l'état où vous êtes, en plein traitement, alors que nous commençons seulement à établir la psychogenèse de votre névrose. Abuser de ce scrupule professionnel serait d'un lâche, monsieur, oui — d'un lâche... Parfaitement.

— Voyons, voyons... supplia Clergerie... vous m'avez laissé chaque fois le temps nécessaire... fort courtoise-

ment... humainement. Croyez bien que je ne vois là, sans doute, qu'une sorte de rite — sans conséquence — un rite ingénieux... enfin une simple formalité... Néanmoins...

— Alors, allez au diable ! Vous porterez la responsabilité de ce qui va suivre. On n'abandonne pas impunément une cure comme celle-ci, à la période de transfert. Je tiens à ce que vous n'ignoriez pas qu'une névrose de l'espèce de la vôtre peut constituer le noyau de cristallisation, ou l'étape préparatoire d'une véritable psychonévrose. Il n'est pas si rare de voir un anxieux devenir hystérique, et un hypocondriaque obsédé.

— Permettez, cher ami... vous ne me ferez pas croire que la moindre résistance à l'une de vos suggestions ait nécessairement des conséquences aussi graves. Je crains que vous n'ayez pris au tragique de ces inquiétudes vagues que connaissent bien tous les pères de famille... Peut-être ai-je prononcé des paroles imprudentes?... Vous passionnez terriblement le débat... conclut-il avec un douloureux sourire.

La Pérouse venait de cacher hâtivement ses mains derrière son dos. Il hurla :

— Vous m'avez cependant demandé mon avis sur le cas particulier de mademoiselle votre fille.

— Sans doute... je ne retire rien.

— Hé bien, nous sommes d'accord. Je ne prétends que vous renseigner. J'agirai avec une prudence extrême, je ne propose aucun traitement. Traiter quoi? La jeune personne paraît normale, absolument normale. Très pieuse, dites-vous? Et après? Je n'ai pas à distinguer ici l'introversion religieuse des autres cas de sublimation. Nous ne tenons nullement l'introverti pour un névropathe, mais pour un esprit en état d'instabilité. Il est seulement indispensable que nous agissions de concert... Pourquoi ne vous avouerais-je pas que ce cas m'intéresse? J'ai raté l'abbé Chevance, d'un rien, d'un cheveu. Mme d'Arpenans a failli me le faire rencontrer chez votre ami Tissier. Il était alors — comment dites-vous?... prêtre auxiliaire? habitué? — n'importe ! à Notre-Dame des Victoires. Mon collègue Dubois-Danjoux prétend qu'on voyait se succéder là-bas, à son confessionnal, toutes les cuisinières hystériques, d'où son nom, incompréhensible jusqu'alors pour moi, de confesseur des bonnes... D'ailleurs un maniaque exquis, une sorte de saint.

— Je déplore sa perte, dit gravement Clergeric, reprenant courage à mesure que semblait se détourner de lui l'attention de son bienfaisant bourreau... Je l'ai entendu regretter lui-même, devant une nombreuse assemblée, l'indiscrétion de ses pénitentes.

— Vraiment? Vous êtes sûr? riposta M. La Pérouse, avec un prodigieux intérêt.

Le feu de son regard s'éteignit aussitôt, il se mit à branler la tête avec douceur, en retroussant bizarrement la lèvre, jusqu'à découvrir non seulement les dents, mais les gencives.

— On m'accuse parfois d'un matérialisme grossier, brutal. Quelle sottise! J'ai passé ma vie à chercher des sources pures, il me semble que je les flaire à travers le monde, les hommes... Qu'avons-nous à apprendre de nos malades, je vous le demande? Presque rien. Tous nos résultats sont faussés. Neuf fois sur dix la simulation est évidente, sans que l'interrogatoire le plus minutieux réussisse à cerner le mensonge.

— Cher grand ami, reprit l'historien, redoublant (à son insu peut-être) de gravité, d'autorité; je ne suis pas un père irréprochable, mais je ne crois pas être, du moins, un père aveugle. Si injustement, si cruellement que vous ayez incriminé mes modestes intentions, je vous remercie. La lutte que je soutiens avec moi-même, depuis des semaines, doit prendre fin. J'y compromettais ma raison, ma santé, le pain de notre famille, ma chance d'un prochain établissement. Enfin j'allais commettre les mêmes fautes qui ont rendu mon premier mariage si malheureux. Bref, je vous fais volontiers délégation d'une part de mes droits paternels. Retenez seulement que ma fille est la sincérité même. Vous allez vous trouver (si j'ose hasarder cette image incorrecte) devant la conscience la plus délicate, la plus nuancée... Oh! certes, j'admire votre respect du fait religieux. Tout croyant que je m'honore d'être, je n'ai garde de sous-estimer les services rendus à un catholicisme modernisé, progressif, par des savants tels que vous! Aujourd'hui la psychanalyse, — une psychanalyse assagie — hier le pragmatisme de James, l'antiintellectualisme bergsonien... et pourquoi pas? M. Renouvier lui-même!... un certain idéalisme, en somme, réconcilie toutes les croyances! Mais on n'épargne jamais assez une sensibilité trop fragile... Vous êtes psy-

chiatre. Il vous arrive de demander l'avis d'un confrère spécialiste de la gorge, des reins, du cœur... Hé bien, j'avais prié notre éminent ami, M. l'abbé Cénabre, de mener de son côté, par ses propres moyens, sa petite enquête... Ma tranquillité serait parfaite si vous consentiez à... vous aider de... son expérience. C'est un des maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, sa loyauté d'érudit, de savant...

Le front et la nuque de M. de La Pérouse se colorèrent de nouveau, aussi brusquement que la première fois.

— Votre Cénabre, bredouilla-t-il, votre Cénabre !... Mais qu'est-ce que vous me chantez là? Cénabre ! Vous voudriez que dans ma situation, à mon âge...

Il ne songeait plus à dissimuler ses mains : elles tremblaient sous le nez de M. de Clergerie épouvanté par l'explosion de cette incompréhensible fureur.

— Mon Cénabre ! voyons ! grand ami... La personne même de M. l'abbé Cénabre...

— Je n'ai jamais accepté de partager avec qui que ce fût la responsabilité d'un traitement, dit le psychiatre, en apparence un peu calmé, bien qu'il parlât d'une voix monocorde, insupportable. Comprenez ce mouvement d'humeur. Vous m'avez confié votre fille. Elle m'est désormais sacrée. Oui, monsieur, on ne toucherait pas un cheveu de cette jeune personne sans ma permission, hors de mon contrôle. Je joue ma réputation, moi, monsieur, dans cette affaire... Cénabre, lui !...

Il se dirigea vers la porte, que déjà l'infortuné Clergerie couvrait de son corps.

— De grâce ! supplia-t-il, on peut nous entendre... Comment me serais-je douté? Que se passe-t-il? Enfin, vous m'expliquerez plus tard... Ces messieurs sont à deux pas de nous, dans la bibliothèque... pensez donc ! Derrière cette cloison de papier ! reprit-il en frappant le mur du coude, avec désespoir.

— Je ne lui reproche rien, continuait La Pérouse sans baisser le ton. Vous paraissez ignorer combien cette sorte d'enquête à laquelle je procède auprès de chaque nouveau malade est une opération délicate, intime — du caractère le plus intime... La moindre erreur de manœuvre risque de nous faire tomber dans l'absurde, ou dans l'odieux. Suivre le réseau si fin, si délié, si fragile des complexes, démonter pièce à pièce les systèmes d'ingénieuses compensations aux

tendances hédoniques, trouver l'imperceptible point d'arrêt, la césure d'un développement trop tardif ou trop précoce, — quel sang-froid cela réclame ! quelle pureté d'intention, quelle pureté ! Oui, quelle pureté ! Il y faudrait le génie des deux sexes à la fois, la puissance de l'un, la pudeur, la délicatesse de l'autre — une espèce d'androginat, mon rêve ! — Et vous me proposez la collaboration, que dis-je ! la surveillance d'un homme qui sue la virilité par tous les pores...

Il pâlit de dégoût.

— Je vous adjure... commença Clergerie.

La surprise et la colère, en même temps que la terreur d'être entendu, donnait, à son humble regard, ordinairement si furtif, une fixité désagréable. La Pérouse éclata de rire.

— Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt?... Laborieux, austère... oui, oui !... Austère est bien vite dit ! Seulement, il s'agit de ne pas confondre l'austérité avec une des formes de la mélancolie que nous connaissons tous — le pressentiment de la paralysie de la moelle, mon cher. Ah ! Ah !

— Je vous adjure de reprendre votre sang-froid... La Pérouse, comment osez-vous parler ainsi d'un maître... d'un maître exemplaire... dont la vie privée est au-dessus de tout soupçon? Si ! écoutez-moi... encore un mot ! Je crois devoir vous répéter... Mais où diable allez-vous? Qu'allez-vous faire? C'est une véritable provoca...

Le reste se perdit dans un murmure confus, car le psychiatre venait de refermer la porte. Sa dernière vision fut d'un Clergerie si béant de stupeur que, dans le tumulte de ses pensées, il eut le sentiment vague d'une erreur commise, ce pincement du diaphragme particulier aux distraits, lorsqu'une présence étrangère, à peine distincte, déjà s'impose à leur songe. Mais le système d'images demi-délirantes que la fureur et la déception avaient formé un moment plus tôt, restait trop cohérent pour ne pas l'emporter, une fraction de seconde du moins, sur le témoignage même des sens. A ce retard presque imperceptible, à la brisure du rythme intérieur, on eût pu sans doute mesurer le progrès de sa démence. Car bien avant que l'intelligence, enfin pétrifiée, ne se fixe pour jamais dans une immobilité monstrueuse, vraiment minérale, et qui fait un si cruel contraste avec la vaine agitation des membres, les images ont une viscosité singulière, s'agglutinent, n'en finissent plus de quitter le

champ de la conscience, y laissent une traînée brillante. Et pourtant, cette fois encore, le geste de La Pérouse devança la pensée, en sorte que son attitude fut réellement celle d'un étourdi qui s'est trompé de porte et se retrouve dans la pénombre d'une bibliothèque aux volets clos, quand il croyait déboucher sur un jardin. Sa voix seule l'eût trahi, peut-être.

— Je vous présente mes excuses, fit-il. Où ai-je la tête?

— Sur vos épaules, monsieur, répondit l'abbé Cénabre. Permettez-moi une innocente plaisanterie. A en croire quelques-uns des administrés du gouverneur Pescenninus, le premier évêque de Paris et ses compagnons Rustique et Eleuthère n'eussent pu en dire autant.

On entendit le rire unique, que Lagarrigue compare au roulement du petit tambour d'écorce soudanais, et qui semble monter tout d'un trait de cette poitrine profonde. Il faillit faire perdre contenance au médecin.

Mais La Pérouse n'est pas homme à céder la place. Il a mieux que le sang-froid du courtisan que rien n'embarrasse, l'impassible grossièreté du maître de tant de secrets honteux ou lamentables, dressé à forcer, comme d'un coup de bélier, en quelques mots impitoyables, des âmes d'avance rendues, qu'il serait dangereux de ménager.

— J'ai la voix trop haute et trop claire, dit-il avec une franchise sauvage, et vous avez eu tort d'écouter. Sur le chapitre de certains syndromes d'un caractère spécial, un prêtre est toujours un peu secret. La vieille morale empirique voyait à tort dans l'hypersexuel l'homme dangereux, l'homme de désordre. On devrait se souvenir que toutes les révolutions ont été faites par des eunuques : Jean-Jacques, Robespierre, Cromwell, étaient des pisse-froid.

L'abbé Cénabre posa sans hâte le livre qu'il tenait à la main, et dans le mouvement qu'il fit pour se lever, sa tête et ses épaules rentrèrent dans l'ombre. Un mince rayon de soleil jouait sur sa pauvre chaîne de montre.

— Je devine que vous désirez éviter un malentendu possible grâce à un excès de sincérité, dit-il. Mais je ne comprends pas un traître mot à ce que je viens d'entendre. Qu'ai-je à faire avec Jean-Jacques, Robespierre ou Cromwell? Ce sont là des propos de médecin. Rassurez-vous

d'ailleurs : il est impossible de surprendre une conversation ici, d'une pièce à l'autre. L'expérience vous en convaincra très aisément.

Il se rassit doucement. La lumière venait maintenant au ras de ses épais cheveux, à peine gris. Son regard attentif luisait au-dessous. La tristesse inexorable en frappa La Pérouse. Une réplique insolente qu'il préparait sécha sur ses lèvres. Il haussa seulement les épaules, fit un geste de doute ou d'impuissance, et rentra dans le bureau qu'il traversa sans tourner la tête. Derrière son rempart d'in-quartos, Clergerie n'adressa qu'à la porte trop vite refermée un vague sourire douloureux.

Georges Bernanos.

(A suivre).

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'HEURE AMÉRICAINE

Quand ces lignes paraîtront, on saura sous la direction de quel homme se poursuivra la politique étrangère des États-Unis. Nous disons de quel homme, car la caractéristique essentielle de l'élection présidentielle du 6 novembre aura été de se faire sur des personnalités plus que sur des partis. Nous disons que la politique extérieure des États-Unis se poursuivra, car son cours dépend de tout autre chose que de l'issue du duel Hoover-Smith.

Les dures leçons des dernières années ne nous auraient rien appris si nous ignorions encore que le président de la Confédération, en dépit de son omnipotence théorique et de son autocratie souvent réelle, n'est qu'un des facteurs du problème. Élu du peuple, le chef de l'État doit compter avec l'opinion publique, même quand il est un homme fort. L'expérience a été faite par le président Wilson. Cette expérience a montré également que l'autorité la plus absolue doit compter avec le Sénat, qui tient de la constitution un rôle très actif en matière de politique étrangère. La situation présente même cette singularité que l'action négative de la Haute Assemblée est bien plus efficace encore que son action positive, puisque l'obstruction d'un tiers des membres suffit à tout arrêter. Or, la répartition des partis américains est telle que le levier ne peut pas échapper aux républicains. Donc l'orientation actuelle de la

politique internationale ne saurait varier, quel que soit le directeur du pouvoir. Par ailleurs, si la campagne électorale a mis un fait bien en évidence, c'est l'indifférence de l'opinion sur ce chapitre. Tous les Américains sont d'accord pour garder les mains libres, pour imposer leur manières de voir quand cela leur plaît, pour tirer le profit maximum de leur prépondérance économique et aussi pour surveiller l'Europe.

Le mot de surveillance est à peine assez fort quand on considère l'attitude des États-Unis à l'égard de l'Angleterre. Il ne serait pas exagéré de parler d'une rivalité ouverte qui exploite à fond tous les avantages du moment. Or, à tous les points de vue, l'Amérique est à la corde. Elle est créancière, l'Angleterre débitrice. Elle regorge de richesses, l'Angleterre plie sous les charges fiscales. Elle déborde de vitalité et l'Angleterre est dans le marasme. Elle ignore le socialisme et les élections municipales britanniques du 1er novembre accusent de sérieux progrès des travaillistes. Plus de deux cents sièges gagnés dont les deux tiers sur les conservateurs. Voilà qui ne renforce pas le cabinet Baldwin et qui n'est pas d'un fameux présage pour les élections générales de l'été prochain.

Ce ne sont pas non plus des dispositions très favorables pour mener à bonne fin des opérations dont l'issue heureuse supposerait une condescendance à laquelle les Américains ne nous ont guère habitués. Pourtant il n'y a pas à s'y tromper : qu'il s'agisse des armements ou des réparations, il n'y a pas de solution aux problèmes actuels sans un revirement de modération des États-Unis. Or ce n'est pas précisément dans le sens de l'apaisement que le vent souffle depuis la conclusion du compromis anglo-français. Jamais plus qu'à la lueur de ces incidents n'est apparu l'inconvénient de la tactique que M. Briand poursuit obstinément, cherchant à spéculer entre Washington et Londres. A ce jeu, le moins que l'on risque est de se trouver pris entre le marteau et l'enclume.

Voilà peut-être ce qui ressort le plus clairement de la publication des dossiers diplomatiques de l'accord du 28 juillet. On se doutait bien, avant cette publication tardive, que le rapprochement anglo-français avait pu être interprété à Washington comme un lâchage. Pour le comprendre, il suffisait d'établir un rapprochement entre l'évolution des deux manœuvres du désarmement et du pacte de paix. Le projet de condamnation de la guerre lancé par M. Briand comme une combinaison franco-américaine en dehors de l'Angleterre, aboutissait à une entente d'armements par laquelle la France adoptait une thèse britannique critiquée ouvertement par les États-Unis. Que pouvait-on nous apprendre de plus pour expliquer le

déchaînement de colère transatlantique? Le *Livre Bleu* nous montre que le revirement français a été bien plus accentué encore qu'on ne pouvait le supposer.

Il y a dans ce document une pièce capitale : c'est la dépêche envoyée le 31 décembre 1927 par M. Briand à M. Claudel, ambassadeur de France à Washington, pour faire l'objet d'une communication au secrétaire d'État américain. Retenez la date : le 31 décembre 1927. C'est le 28 décembre, trois jours avant, que M. Kellogg a demandé la transformation du projet de pacte franco-américain contre la guerre, en pacte plurilatéral. Le rapprochement est saisissant. La proposition Kellogg a causé beaucoup d'émoi en France parce que tous les calculs se sont trouvés renversés. Avant la note Kellogg, Paris envisageait une combinaison très simple, réglant les rapports mutuels de deux États qui n'ont aucune raison de penser à la guerre ; on pouvait donc éviter toute réserve. Après la proposition Kellogg, on s'est trouvé en face d'une action générale de condamnation de la guerre, imposant des réserves prudentes. L'Angleterre allait rentrer en scène et il fallait ménager les États-Unis. Qu'a-t-on fait? On leur a proposé un arrangement naval sur des bases que l'Angleterre jugeait inadmissibles.

Voilà le sens exact de la fameuse note du 31 décembre. La diplomatie française rappelait qu'au mois d'avril précédent, elle avait soumis à la Commission préparatoire du désarmement une combinaison qui ralliait l'approbation très nette du Japon, était assez favorablement accueillie par les Italiens et les Américains, mais provoquait l'opposition déterminée de la Grande-Bretagne. Cette combinaison comportait l'attribution à chaque puissance d'un tonnage global avec possibilité de jouer entre les contingents des différentes catégories de navires. Malgré l'échec de la Conférence navale de Genève, le gouvernement français croyait, le 13 décembre 1927, pouvoir rappeler l'attention du gouvernement américain sur cette proposition et la lui signaler comme une base d'entente.

Qu'a-t-on pensé à Washington de cette initiative? Le *Livre Bleu* est muet sur ce point. Les Américains n'ont-ils pas voulu accepter une suggestion qui n'allait à rien de moins qu'à constituer un front commun contre la Grande-Bretagne au moment où on sollicitait son adhésion au Pacte Kellogg, tout en la menaçant d'un grand programme de croiseurs? La chose est assez vraisemblable. Ce qui est certain c'est que Washington ne s'attendait aucunement à ce qui allait suivre.

Comment les Américains auraient-ils pu imaginer que l'Angleterre, sentant la menace, aurait l'audace de manœuvrer en toute

diligence en vue de rallier la France à une entente particulière et de lui faire accepter la thèse britannique qui avait déterminé la rupture de la Conférence navale de Genève? Ce que Washington pouvait imaginer bien moins encore, c'est que la France lâcherait son programme du 31 décembre pour se rallier à la Grande-Bretagne.

C'est pourtant ce qui est arrivé et c'est ce qui explique le mécontentement des Américains. On n'explique pas cette évolution en faisant remarquer qu'au mois d'avril 1927, à la Commission préparatoire du désarmement, le délégué des États-Unis invitait les puissances en désaccord à chercher des ententes particulières. Quand M. Gibson lançait cette invite, l'opposition radicale des points de vue anglais et américain ne s'était pas affirmée et personne ne pouvait songer à un accord anglo-français contre le thèse américaine.

Comment en est-on venu là? Les documents diplomatiques montrent bien l'enchaînement de la manœuvre. C'est l'Angleterre qui a pris l'initiative. Les paroles décisives ont été prononcées par M. Chamberlain, le 10 mars, à Genève. Si la France fait des concessions en matière d'armement naval, l'Angleterre est prête à se rallier à la thèse française qui réclame sur terre le maintien de la conscription et des réserves instruites. Dès ce moment l'accord est fait en principe et il n'est pas mystérieux. Il s'est répandu dans les couloirs des ministères. Les experts en parlent ouvertement à Genève. Seuls les détails restent à régler.

Et encore ! Dès les conversations préliminaires, la grosse difficulté est écartée. L'Angleterre accepte de distinguer entre les grands et les petits sous-marins. Pour tout le reste comment la France ferait-elle des objections? N'a-t-on pas été jusqu'à lui offrir l'égalité pour les unités secondaires et la pleine liberté pour les petites? Pouvait-elle laisser passer une occasion d'enregistrer la concession capitale qui garantit sa sécurité sur terre. N'est-ce pas l'essentiel? Pas de conflit naval à envisager. Le seul possible serait avec l'Italie et l'entente avec l'Angleterre suffit à l'écarter. On voit pourquoi la France a accepté la proposition britannique, en dépit des difficultés que l'on devait prévoir et que l'on a prévues.

La meilleure preuve est qu'on a attendu trois mois pour conclure. Pourquoi? Pour arriver au règlement du Pacte Kellogg, dans l'espoir que ce succès disposerait les États-Unis à accueillir favorablement un arrangement qui ne pouvait manquer d'éveiller leurs défiances. La France savait que l'arrangement impliquait l'abandon de l'offre faite aux États-Unis le 31 décembre. Les Anglais savaient que l'arrangement allait faire rebondir toute la querelle des croiseurs.

La réaction était inévitable, mais on voulait croire qu'elle n'irait pas jusqu'à faire éclater une fois de plus la méfiance profonde des États-Unis à l'égard de l'Angleterre.

Combien la situation apparaît plus trouble encore quand on considère que le nouveau débat sur les réparations va au-devant d'une manifestation de cette méfiance. N'est-ce pas l'évidence même? Il s'agit de fixer encore une fois le chiffre de l'indemnité allemande. Or ce chiffre comporte deux éléments. L'un devrait être immuable, interdisant toute transaction : c'est le remboursement des dommages de guerre. L'autre seul pourrait varier, c'est celui des remboursements des dettes. Or par quoi est déterminé l'engrenage des dettes de guerre? Par l'accord Baldwin et par la déclaration Balfour. En vertu de l'accord Baldwin la Grande-Bretagne s'est engagée à payer à l'Amérique 62 annuités de 38 millions de livres. En vertu de la déclaration Balfour, l'Angleterre réclame à ses débiteurs allemands ou alliés ce qu'il faut pour payer les États-Unis : rien de plus, rien de moins. Tous les règlements d'amortissement des dettes européennes sont calculés sur cette base. Ainsi toute diminution des paiements allemands se traduirait par un accroissement des paiements alliés. Donc la marge de manœuvre porte uniquement sur la révision de l'accord Baldwin. Cette révision les Anglais sont beaucoup trop intelligents pour la réclamer, et les Américains sont moins disposés que jamais à faire une concession à la Grande-Bretagne. Cette considération vient s'ajouter à toutes celles qui auraient conseillé d'éviter un débat qu'aucune raison plausible ne peut justifier et dont on ne voit guère les avantages.

Que dit-on? Que l'on ne peut pas rester dans le provisoire. Qu'il faut profiter du désir des Allemands d'obtenir l'évacuation anticipée de la Rhénanie et leur liberté d'action financière pour réaliser un règlement définitif permettant de commercialiser les réparations. Tout dans ce raisonnement nous paraît aller au rebours de la logique.

A commencer par l'idée d'obtenir de l'Allemagne des concessions en échange du retrait des troupes d'occupation. Ce marchandage — car c'est bien là le mot — pèche par la base. Le traité de Versailles a décidé l'occupation comme une garantie d'exécution. De deux choses l'une : ou le traité est exécuté et la garantie disparaît ; ou le traité n'est pas exécuté et la garantie ne peut être discutée. De toute manière il n'y a pas d'élément de marchandage, mais bien une révision du traité. Alors les Allemands ne manquent pas de dire : « Si vous admettez la révision du traité, c'est que vous constatez que la prolongation d'occupation ne correspond pas à la politique de Locarno. » Ainsi, ce n'est pas une faveur que les Alliés accordent et

que les Allemands doivent acheter, c'est l'aveu d'une situation fausse qui devient un véritable instrument de chantage.

N'est-ce pas ainsi que les Allemands développent leur manœuvre? Et comment agiraient-ils autrement alors qu'on leur offre, comme entrée de jeu, une diminution de leur dette et la possibilité de faire payer l'abandon de la clause de transfert? Or c'est bien ainsi que le débat se présente.

La grande idée est de réduire la dette allemande à une somme telle qu'en mettant de côté des annuités très réduites, qui seraient payées pour la plus grande part en nature, le gros morceau pourrait être mobilisé par des emprunts. L'opération suppose une régularité de paiement, impossible à réaliser tant que subsiste le mécanisme du plan Dawes qui donne au comité de transfert le pouvoir absolu d'arrêter les transmissions de capitaux et même dans certaines éventualités les paiements. Cette brillante combinaison suppose le consentement de l'Allemagne et aussi celui de la finance américaine que l'on se flatte d'obtenir par la ratification de l'accord Béranger et même par un remboursement anticipé des dettes.

Nous retrouvons ici le fameux raisonnement que nous tenaient les experts sur le bateau qui nous conduisait à Londres en juillet 1924. Plus la France reçoit, plus elle s'appauvrit, et plus le Reich paie, plus il devient prospère. Il est assez inquiétant de voir reparaître ces fantaisies dont nous sommes seuls à faire les frais. L'Angleterre s'est gardée à carreau en déclarant qu'elle s'en tient à la déclaration Balfour. L'Italie n'a qu'une part très faible des réparations allemandes. La Belgique est résolue à défendre ses droits avec bec et ongles. S'il y a des sacrifices, ils doivent fatalement retomber sur nous qui avons déjà payé cent milliards pour les restaurations des régions dévastées, dont nous attendons le remboursement.

Encore si on pouvait invoquer comme contre-partie un intérêt réel ou une nécessité urgente. Nous ne voyons rien de tel. En 1926, on pouvait, en réalisant rapidement quelques milliards, espérer arrêter la chute du franc. Maintenant ces milliards se trouveraient livrés « aux dilapidations parlementaires ». Le mot sévère, mais combien juste, est, assure-t-on, de M. Poincaré lui-même.

Jamais nous ne recevrons plus que les 52 pour 100 d'une annuité pleine du plan Dawes. Un milliard trois cents millions de marks or dont 750 millions pour les dettes et 500 millions de marks — plus de 3 milliards de francs — pour l'amortissement des dommages de guerre. Si nous étions assurés d'en recevoir autant pendant soixante-deux ans, nous serions riches.

Précisément, dit-on, c'est parce qu'on n'est pas sûr de toucher

qu'il faut sortir du provisoire. A condition que ce ne soit pas pour tomber dans un définitif plus défavorable. Il ne faudrait tout de même pas exagérer les aléas que nous courons. Personne ne croira que l'Allemagne, après la liquidation de toute son ancienne dette, ne soit pas capable de payer 2 milliards et demi de marks or par an. Au surplus nous tenons des gages : douanes, tabacs, alcools, dont les recettes sont de plus du double. Personne n'admettra non plus que les coupables puissent cesser de payer aussi longtemps que les victimes seront tenues d'acquitter des dettes. Il y a donc de la marge jusqu'au moment où on pourra entrevoir le grand coup d'éponge. Pourquoi se presser?

Il est tellement vrai que notre situation actuelle est extrêmement forte que l'on peut trouver aux désirs de changement une seule explication plausible. Il s'agirait de profiter de nos avantages pour tirer des Allemands le maximum. Mais alors on tourne le dos à la réduction des réparations et à la politique de réconciliation et un rude coup de gelée se préparerait pour le pauvre olivier de Locarno.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

« L'HISTOIRE D'UNE SOCIÉTÉ » DE RENÉ BÉHAINE

Avec Marcel Proust et M. Roger Martin du Gard, M. René Béhaine est, à notre connaissance, le troisième des écrivains qui ait entrepris de peindre, dans un roman de vastes dimensions, un tableau de la société contemporaine. Ce n'est d'ailleurs pas le troisième qu'il faudrait dire, mais le premier. Sur les six volumes que compte actuellement l'ouvrage auquel M. René Béhaine a donné le titre général, *Histoire d'une société*, il en avait publié deux avant 1914. Ainsi devançait-il quelque peu Marcel Proust, dont le *Swann*, paru à la veille de la guerre, passa à peu près inaperçu. Mais l'œuvre de Proust devait connaître bientôt une éclatante revanche ; et les *Thibault* de M. Roger Martin du Gard, dont la publication est postérieure encore, allaient bénéficier à leur tour d'une rapide notoriété. Seule l'œuvre de M. René Béhaine est restée, jusqu'à ce jour, presque ignorée du public, quoique son auteur n'ait pas cessé, depuis quinze ans, de l'accroître avec patience. La vie des livres comporte de ces injustices. Tout de même, il serait temps que fût réparée celle dont M. René Béhaine est l'objet. Ses livres sont parmi les meilleurs, dans la production romanesque de notre temps ; il n'y en a pas tant de bons que nous puissions nous donner le luxe de les méconnaître.

Dans notre dernière chronique, nous faisions le reproche aux jeunes romanciers d'aujourd'hui de détacher leurs personnages de tout milieu social. L'exemple de M. René Béhaine, avec ceux de Proust

et de M. Martin du Gard, montre que la vie sociale fournit au contraire la matière des plus remarquables romans d'aujourd'hui. Il ne peut pas en être autrement. Le romancier, qui a pour ambition de peindre la vie, n'atteindra pas son but s'il ne décrit pas notre monde tel qu'il existe, c'est-à-dire organisé en société. Et nos psychologues n'entreront pas dans la réalité des âmes, s'ils ne commencent par planter solidement leurs personnages dans la civilisation de leur temps, avant de nous acheminer vers les secrets de leurs cœurs.

Du reste, dès qu'il s'est engagé dans cette voie, le romancier s'aperçoit bien vite que la société n'est pas seulement pour lui un cadre et un décor. C'est une chose vivante, en perpétuelle transformation, dont il saisit un des aspects dans le moment où il la décrit. Elle devient à son tour un personnage dans son œuvre, le plus important peut-être, une sorte de personne morale dont dépendent les réactions des autres rôles. Ainsi nous apparaissent, du moins, certains milieux sociaux du dix-huitième siècle dans les *Liaisons dangereuses*, de la Restauration dans Stendhal et Balzac, de 1850 dans *Madame Bovary*, du début de ce siècle dans l'œuvre de M. Paul Bourget, pour ne citer que quelques exemples. C'est dans cette lignée, croyons-nous, qu'il faut placer M. René Béhaine. C'est conformément à ces grands modèles qu'il s'est attaché à peindre l'histoire d'une société, celle qui a précédé immédiatement la nôtre et dont l'existence s'est développée dans les trente ans qui ont précédé la guerre.

M. René Béhaine n'a pas entrepris cette œuvre sans avoir longuement médité sur ce que cette société comporte en elle-même de profondément paradoxal. L'état social où nous vivons depuis plus de cent ans est beaucoup plus conforme à un régime, déclaré pourtant « ancien » et aboli, qu'aux lois politiques mises en vigueur aujourd'hui contre ce passé prétendu mort. Le principe de la société nouvelle est la liberté de l'individu et son affranchissement de toute contrainte. En fait, les conséquences de ce principe ne sont pas suivies, puisque ni la famille, ni le droit de propriété n'ont disparu chez nous, et que l'individu demeure enchaîné, de bon gré d'ailleurs, aux obligations qui accompagnent le mariage et ses contrats matériels et moraux, la dévolution des biens, la soumission due à l'autorité paternelle, etc... En un mot, l'individu n'est pas plus libre qu'il ne peut l'être du moment qu'il vit en société. Mais une déclaration solennelle lui a dit qu'il l'était. Dès lors, le ver est entré dans le fruit. Tout mouvement d'anarchie est couvert par un droit théorique et s'autorise d'un principe, celui même sur lequel on a prétendu fonder un monde nouveau. C'est Julien Sorel qui est dans la logique, non la société

qui le condamne. Seulement, au temps de la Restauration, la société a conservé de son passé une puissance positive, qui n'est pas encore sérieusement ébranlée. Elle est assez forte pour donner une entorse à un principe, si la nécessité de vivre l'exige. Elle n'hésite pas à se débarrasser de Julien Sorel. En sera-t-il de même quand, après trois quarts de siècle, le principe, maintenu et consolidé, aura lentement miné tout l'édifice social? Quels obstacles trouvera alors devant lui un jeune homme qui prétendra être réellement libre et ne dépendre que de sa volonté? Quel sera le cas d'un Julien Sorel en 1895 ou en 1900? Tel est à peu près le problème que M. René Béhaine s'est proposé d'étudier.

Remarquons tout d'abord que le jeune individualiste de la fin du siècle n'est qu'une pâle réplique de l'anarchiste que la déclaration des Droits de l'Homme a enivré au lendemain de la Révolution. Avide de liberté, rebelle à toute autorité, Michel Varambaud, à dix-huit ans, est dreyfusard, familier des réunions libertaires, ennemi violent de la magistrature et de l'armée. Mais il ne songe pas à s'affranchir totalement de sa famille, si opposée qu'elle soit à toutes ses idées ; car elle lui assure sa subsistance. Il y a quelque lâcheté ou quelque hypocrisie dans ces velléités d'indépendance ; le jeune animal indompté ne tire jamais si fort sur sa corde qu'il risque de la rompre et de se priver par le même coup du râtelier. Ou plutôt le jeune animal a gardé à son insu des habitudes domestiques. Quel est son désir? Il aime une jeune fille, de six ans plus âgée que lui, Catherine de Laignes. Songe-t-il à partir avec elle au loin, malgré leurs deux familles, et à risquer leur chance de bonheur dans une aventure? Non. Il veut l'épouser. Il aspire à un mariage, pour lequel il travaille à acquérir le consentement de ses parents et de ceux de Catherine. Il compte comment tous deux pourront vivre avec l'argent que leurs parents leur donneront. Ce jeune révolté porte la marque de son époque : il est d'un temps où la rente à 3 pour 100 est profondément entrée dans les mœurs. Sa rébellion est moins inspirée par une doctrine politique et philosophique que nourrie par les réflexes de sa nature ardente contre les contraintes qui lui sont imposées. Il accepte de l'ordre établi les bienfaits qu'il en reçoit. Mais il n'entend pas que des obligations et des sacrifices soient la contre-partie de ces avantages.

Or, en face de lui, du côté où sont établis par nature les mainteneurs de l'ordre social, du côté de la famille et de l'autorité paternelle, pénètre-t-on mieux que ne fait Michel l'esprit de cet ordre? Non, on le défend par routine, avec mollesse, et surtout avec un égoïsme qui ôte toute grandeur et toute noblesse aux fonctions

familiales. M. René Béhaine peint deux familles, celle de Catherine de Laignes, qui est de petite noblesse provinciale, celle de Michel Varambaud, dont le père est magistrat. De part et d'autre règne le même esprit de faiblesse et d'abandon. Dans le pays où les de Laignes ont été forcés de vendre leur domaine, à la suite de partages successifs, leur nom s'efface sur leurs tombes, au cimetière, et est déjà celui d'une famille disparue. C'est eux que le romancier appelle les *Survivants*, dans une des parties les plus réussies de son ouvrage. Du côté des Varambaud, ce qu'il faut surtout noter, c'est l'incurie de M. Varambaud pour tout ce qui concerne ses enfants. Ce qui compte pour lui, c'est l'exactitude à l'audience et la rédaction du texte d'un jugement. Desséché dans sa fonction, ce magistrat oublie tout devoir qui n'est pas purement formel, à commencer par ceux qui lui incombent envers son fils.

Aussi le projet insensé du mariage de Michel et de Catherine ne soulève-t-il aucune opposition violente dans l'une et l'autre famille. Il n'y a pas de place pour des drames aigus dans une société aussi usée que celle-là. Il en est, dans de tels milieux, comme dans les pays de formation géologique très ancienne, où le relief arrondi ne présente aucune crête qui puisse accrocher les orages. Le conflit entre les jeunes gens et leurs parents se déroule avec lenteur et confusion. Les jeunes gens finissent même par l'emporter, et, au point où nous laisse M. René Béhaine dans le dernier volume qu'il vient de faire paraître, *Avec les yeux de l'esprit*, il semble que Michel doive bientôt épouser Catherine.

Ce ne sera pas sans que Catherine ait longuement hésité. Ce personnage de jeune fille est le plus attachant de tout le roman. En l'absence de tout conflit ouvert entre les aspirations de Michel et les résistances familiales, elle synthétise toutes les incertitudes qui s'opposent autour d'elle sans que le combat soit engagé. Elle demeure, malgré son amour, attachée aux traditions qu'il lui faut rompre pour suivre son cœur. Elle ne veut pas heurter de front sa mère. Elle ruse, elle temporise. Elle aimerait mieux attendre des années la réalisation incertaine de son rêve, que de déranger par quelque éclat le cours des choses.

Cette lente aventure, sans incidents remarquables, a le défaut des romans de cette sorte : le lecteur se plaint qu'elle piétine parfois dans des longueurs. Si pénétrante que soit l'analyse du caractère de Catherine, les atermoiements de la jeune fille risquent parfois de nous lasser. En revanche, les innombrables tableaux que M. René Béhaine a tracés de la bourgeoisie parisienne et provinciale, pour illustrer cette histoire d'une société, devraient suffire à lui assurer

une renommée de grand romancier. S'il fait songer à Proust par sa façon de dégager petit à petit et de distiller en quelque sorte la psychologie de tout un monde, on peut lui faire l'honneur de le comparer à Balzac comme peintre de la société. Les choses vues, comme l'audience du procès Zola ou la soirée chez les libertaires, le disputent en vérité et en relief aux tableaux proprement romanesques. Mais il y a parmi ceux-ci des scènes, comme celles de la fête au pensionnat de Catherine, du dîner chez les Varambaud ou du déjeuner dans un jardin de banlieue, chez la grand'mère de Michel, qui mettent M. René Béhaine hors de pair.

L'occasion nous sera probablement donnée de reparler de M. René Béhaine. Et nous savons bien ce qu'une chronique comme celle-ci a d'insuffisant à l'égard d'une œuvre de cette ampleur. Mais le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on parlera des Varambaud et de Catherine, comme on parle, depuis dix ans, d'Albertine et des Guermantes. Il sera plus facile alors d'aborder dans ses détails une œuvre dont l'ensemble sera connu. Nous ne souhaitons rien d'autre aujourd'hui que de la faire lire. S'il y a place, dans l'histoire des mœurs, pour un certain nombre de grands romans de ce genre, il serait injuste que celui-là n'y figurât pas. Il complète l'œuvre de Proust, peintre de la seule vie mondaine, et certaines de ses pages ont déjà la valeur de documents sur la société d'il y a trente ans.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

Ce qu'on peut, entre autres vertus, admirer chez M. Jacques de Lacretelle, et particulièrement dans les quatre récits, brefs et pleins, qu'il vient de réunir sous le titre de *l'Ame cachée*, c'est son extraordinaire résistance aux influences de l'heure... Il y a eu Giraudoux et Morand, trapèzes et girandoles, les jeux icariens de l'esprit, et les mille aromes des terres lointaines ; il y a eu Proust, qui fit de la micrographie psychologique ; et le freudisme qui expliqua l'inconscient de la façon la plus laide et la plus puérile ; et des clowneries séduisantes ; et des exercices ahurissants de virtuosité... M. de Lacretelle, depuis la *Vie inquiète de Jean Hermelin* jusqu'à *Colère* et *Aparte*, est demeuré parfaitement insensible à ces phénomènes, et à l'ambiance de son temps. Il garde le même ton réservé, le même style discret, et ses audaces d'homme bien élevé, et son goût classique. Il aime toujours faire entendre beaucoup de choses sous peu de mots ; son horreur des développements analytiques et des pail-

lettes. Il se rattache aux grands modèles. Par instants on pense à Mme de La Fayette ; de loin en loin à Stendhal ; parfois à Nerval. Et, le temps passant, ce jeune écrivain qui, à ses débuts, a pu donner l'impression de n'être qu'un prolongement, nous apparaît maintenant, par sa rigidité, sa volonté, son imperméabilité, un des romanciers les plus originaux de son époque. Il est à peu près seul sur sa route...

On peut bien raconter les quatre nouvelles qui composent *l'Ame cachée*, puisqu'elles n'avaient encore paru qu'en éditions à tirage limité. La première, *la Mort d'Hippolyte*, est un modèle de sobriété, de vigueur concentrée. Très exactement, c'est l'histoire de Phèdre ; mais Hippolyte a cédé, et il s'en punit lui-même en se faisant tuer, vers la fin de la guerre. Thésée, ici, c'est un brave homme de musicien, vieillissant de corps et d'esprit, qui s'en est allé, en 1914, faire bravement son devoir dans l'infanterie. Il a laissé chez lui un fils de dix-huit ans, et sa seconde femme, Charlotte, qui a un visage grave et pathétique, une beauté fine et sans éclat, dangereuse, et d'admirables cheveux blonds. Un ami du jeune homme, d'Anvignet, qui, plusieurs fois, est allé le voir, l'entendre faire de la musique, nous confie ses impressions, ses inquiétudes... André et Charlotte ne se trahissent pas... Nous ne connaîtrons que deux êtres évidemment unis par une grande sympathie, qui aiment la même musique, qui se plaisent à vivre ensemble dans un coin tranquille de Bretagne, pendant les vacances, et dont l'intimité — à peine hostile — irrite le père quand il vient en permission. C'est tout... Mais après une discussion entre le père et le fils, on surprend un étrange regard de Charlotte. Et puis André s'engage, et cherche les occasions de mourir. « Je ne veux pas d'un supplice lent. » Voilà son aveu le plus clair. Il lègue quelques vers à son ami. Des vers que M. de Lacretelle a voulus énigmatiques :

Mais *le désir ou le forfait*,
Si lourd qu'il faut que je succombe,
Si beau que je n'en ai regret,
Ignore-le. Mets sur ma tombe
La pierre lisse d'un secret...

Désir... ou forfait? Péché par pensée, ou par action? On peut presque dire que poser l'alternative, c'est la résoudre... Je me souviens que des amis à moi ne voulaient pas croire au forfait, et que devant eux, pour les persuader, je téléphonai à M. de Lacretelle... Il ne me cacha pas que, dans sa pensée, André avait dû aller jusqu'au bout de la faute ; mais « après tout, me dit-il, je n'ai rien vu ».

Vous voyez comme il sait attiser la curiosité... Il faut tout deviner. Et ce qu'on devine, c'est l'âme terrible de cette Charlotte muette, qui sait ne pas trahir sa douleur, pas plus qu'elle n'a trahi

son amour. Ame bien cachée, sur laquelle M. de Lacretelle n'a fait passer qu'un rapide rayon.

Il a développé bien davantage *le Cachemire écarlate*. Deux âmes en présence. Mais j'avoue qu'une seule des deux me passionne ; la plus complexe, celle où se livrent des débats. Car cette jeune paysanne, jolie et un peu sotte, que le jeune médecin Antoine, chaste et pensif, a épousée pour l'avoir vue danser sur une place de village, les épaules couvertes d'un beau châle rouge, n'est qu'un petit animal à la tête obscure. Son amour pour Antoine est une passion de sens et de cœur ; le cerveau n'y est pour rien. Elle ne pense ni à l'avenir ni au bonheur spirituel de celui qu'elle aime. Elle a besoin qu'il soit près d'elle, contre elle... Et parce que les travaux de laboratoire éloignent Antoine, elle les hait ; et parce que, pour soigner sa mère malade, elle est forcée de quitter Antoine et que cette séparation lui est insupportable, elle donne à la malade du sulfate de cuivre, tout simplement. Elle est parricide presque sans le vouloir ; irresponsable à force de n'être qu'instinct... Le personnage est peut-être un peu « forcé » ; vrai, je le veux bien, mais littérairement invraisemblable. Seulement, les débats que le crime de cette femme instituent dans l'esprit d'Antoine sont bien captivants... Doit-il livrer l'assassin? Premier débat... Doit-il sacrifier au salut, à la protection de cette femme, toutes ses ambitions de savant? « Aimons ce que jamais on ne verra deux fois. » Antoine conclut comme Vigny. Il ne sera pas justicier ; et cela, je l'admets. Il ne sera pas le bienfaiteur des souffrants, ni un pionnier de la science j'ai un peu plus de peine à l'accepter... *Le Cachemire écarlate* est probablement, malgré ses magnifiques qualités, le récit le plus arbitraire de M. de Lacretelle... Mais, au fait, Antoine n'est pas un raisonneur. Il croit l'être. Ce n'est qu'un amoureux.

La Belle Journée est une réussite sans défaut... Un vieux grand-père, une vieille grand'mère attendent l'enfant de leur fille, leur petit Riquet, qu'ils voient si rarement... Pauvre petit ! La mère vit avec un comédien. Riquet n'a pas dû avoir de très bons exemples... Les vieux l'accueillent avec une tendresse adorable, essayant de le distraire, de l'enchanter. Ils découvrent, à la fin de la journée, Riquet en train de voler dans une armoire.

Enfin *le Christ aux bras étroits* est l'histoire d'un petit protestant qui se pend, par crainte d'avoir péché ; on lui a imposé une morale rigoureuse, inhumaine, insupportable aux pauvres âmes.

M. de Lacretelle, après avoir écrit *Colère*, a conté la genèse de ce récit dans *Journal de Colère*. Évidemment, il ne faudrait pas abuser de ces commentaires, qui pourraient en entraîner d'autres, à l'infini... Mais je voudrais bien connaître l'origine de ces quatre nouvelles-ci. Il me semble qu'il y a un fait vrai, à l'origine de chacune. Lequel? On ne demande pas « les noms »... Mais le document sec, pour pouvoir suivre le travail d'assimilation, d'élaboration... Que

des œuvres d'aujourd'hui vous inspirent un pareil désir, en vérité, ce n'est pas commun !

* * *

Miroir à deux faces, de M. Jacques Boulenger, est un divertissement de lettré, de psychologue, qui n'est pas à la portée des esprits grossiers... Mais ce n'est peut-être pas un roman. Les personnages ne sont pas des êtres vivants. Ce sont des planches anatomiques. Rien de plus intéressant, d'ailleurs, à étudier. C'est l'analyse du malentendu de l'homme raisonnable et de la femme frivole ; autant dire du malentendu de la moitié des couples humains, ou des deux tiers...

Bernard nous explique d'abord comment, pourquoi il aime Rosine. Il est métaphysicien et mathématicien. Ses analyses sont d'une audace extraordinaire, mais tranquille... Sans l'ombre d'une pensée malsaine. C'est du freudisme assaini, aseptisé. Mais ce qui préoccupe Bernard, c'est de sentir que Rosine l'aime moins. Il a pourtant essayé d'activer, de hausser sa pensée... Il a aussi fait semblant de s'intéresser à la vie mondaine... Il sent bien que leur grande tendresse est finie. Il se réfugie dans le passé. Il plonge à la recherche du temps perdu. Il ressuscite, dans sa pensée, la Rosine de la lune de miel. Cette image, à côté de la vraie Rosine, cachant presque la Rosine d'à présent, permettra à Bernard de vivre, de survivre à son bonheur. Voilà l'avantage d'être un cérébral.

Rosine parle, maintenant. J'espérais qu'elle avait contre Bernard des griefs auxquels je pourrais compatir. Mais M. Boulenger, misogyne sans l'avouer, — il feint, dans sa préface, de préférer Rosine à Bernard, — n'a pas réussi à rendre sympathique cette petite niaise qui a toute l'apparence d'une femme d'esprit... Elle brille dans le monde ; elle a un œil extraordinaire pour découvrir les tares, les ridicules et surprendre les secrets des gens. Le monde extérieur, qui existe à peine pour Bernard, l'occupe seul. Il vit dans le général, dans les « noumènes » ; Rosine dans le particulier, dans le flot des « phénomènes ». Elle s'amuse de sornettes ; elle finit par se laisser attirer par un gamin frais. Mais ce gamin frais ne laisse Rosine quinaude. C'est bien fait !

* * *

Rubé est un roman dont on s'est beaucoup occupé en Italie, voilà plusieurs années déjà. Mme Yvonne Lenoir en donne une traduction vive et brillante. L'auteur, M. Borgèse, critique littéraire du *Corriere della Sera* et professeur d'esthétique à Milan, est un essayiste, un philosophe, une personnalité originale et séduisante.

Il faut lire *Rubé* si l'on veut avoir une idée exacte de l'Italie à la veille de l'intervention, pendant la guerre, et au lendemain de la guerre. Les tableaux qu'il nous présente causent quelque surprise.

Certains de ses personnages paraissent plus ardents à souhaiter la victoire que pressés de se jeter dans la bataille ; ils sont plus prompts à désirer qu'à réaliser... Mais peut-être ai-je aperçu, dans *Rubé*, des intentions satiriques qui n'y sont pas. Malgré soi, on compare avec l'état d'esprit que nous avons connu en France, aux mêmes dates.

Philippe Rubé, un jeune avocat interventionniste, est un tourmenté. Il s'analyse. Il s'introspecte... Il devrait voir, à la longue, très clair en lui. Pas du tout... Son âme est comme un nuage orageux. Et Rubé agissant n'est pas du tout Rubé raisonnant. Il agit en héros romantique... Au fond, l'introspection, c'est la maladie du siècle, sous un nom nouveau... Oui, même comme « penseur », Rubé est un romantique.

Il se bat vaillamment. Il épouse, par devoir, une jeune fille qu'il n'aime plus beaucoup, mais à qui il doit une réparation. Envoyé à Paris, en mission, il s'éprend d'une jeune femme, une Française, et s'engage dans une aventure amoureuse pleine de périls qui s'achèvera sur le lac Majeur, par la mort de la jeune femme. Rubé, n'est pas responsable de l'accident ; mais on peut le soupçonner. Il est interrogé ; il est reconnu innocent. Mais, étant d'un naturel inquiet et contredisant, c'est à ce moment-là qu'il se découvre coupable. Ses actes prennent un tour assez désordonné. Il finit par se faire piétiner par une troupe de cavalerie, au cours d'une manifestation communiste à Bologne... Suprême contradiction, car ce malheureux Rubé qu'on a entendu crier : Vive Lénine, est, politiquement, un homme de droite.

La peinture de cette âme obscure, qui s'efforce vainement de s'éclairer elle-même, reste constamment pathétique. *Rubé* est une œuvre importante.

* * *

Et voici encore quelques romans dont la lecture laisse une trace. C'est *Andromède et le monstre*, où M. Henry Bordeaux a posé hardiment et développé avec délicatesse un cas de « possession ». Une jeune fille s'est laissé séduire par un sculpteur, un homme mûr, faunesque, une sorte de Rodin, voluptueux, caressant et autoritaire. Elle ne l'aime pas. Mais il lui est irrésistible... M. Henry Bordeaux a ouvert un abîme... Il ne l'a pas exploré. Il nous fait seulement assister aux efforts de sa loyale Andromède pour aider Persée, — un jeune diplomate, — à la délivrer. Elle va aimer ; elle va partir avec celui qu'elle aime. Mais l'imprudent exige une épreuve trop dure... Qu'elle voie le sculpteur ; qu'elle se délivre elle-même ; qu'elle ose choisir... Hélas ! A côté du monstre, Andromède est sans force...

Le jeune diplomate ira en Chine, et se mariera avec une jeune fille pure. Andromède vieillira seule... M. Henry Bordeaux l'a lui-même délivrée du monstre, en imaginant qu'elle a surpris ce sculpteur, — étrange bonhomme ! — en train de lui voler une statuette précieuse...

Ce vol est une invention étrange. En tout cas, la délivrance vient trop tard. Pauvre Andromède... Mais il faut louer la volonté de renouvellement de M. Henry Bordeaux, son invention vigoureuse, et ce que son art gagne, depuis quelques années, en hardiesse et en profondeur.

Mme Marie-Louise Pailleron trace, dans *la Ratoune*, avec soin et esprit, avec cruauté aussi, un « caractère ». Celui d'une petite fille pauvre et vaniteuse, fort égoïste et sans scrupules, qui après avoir épousé un hobereau gascon, sans fortune, se fait entretenir adroitement par un vieil industriel apoplectique. Il n'y a rien à conclure : c'est une « espèce », comme on dit au Palais. Le personnage est étudié de près, avec un art lucide.

On lira avec beaucoup d'agrément *les Auvents au soleil*, une histoire de Gascogne, toute pleine de beuveries, de ripailles et de piquantes joyeusetés. Tout n'y est pas gai. On y voit aussi comment disparaît, peu à peu, une vieille fortune terrienne mal gérée. Les personnages sont pleins de vérité, protagonistes et comparses, et le récit est mené à toute vitesse, gaillardement ; l'auteur sait conter, ce qui devient rare aujourd'hui. Cela se passe près de Pesquidoux, terre parfumée, où un grand écrivain a composé ces deux séries délicieuses du *Livre de raison*, qui font penser à un Virgile pyrénéen... C'est M. de Pesquidoux, du reste, qui présente au public le livre de son compatriote, M. Jean-François d'Estalenx.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LES CHARTREUX MAITRES DE FORGES

Notre temps n'a connu aux Chartreux d'autre industrie que celle des liqueurs et c'est à peine si l'auteur du guide naguère célèbre, *La Grande Chartreuse par un Chartreux*, en mentionne une autre, antérieure il est vrai, mais qui, à l'époque où il écrivait, n'avait cependant pas disparu depuis fort longtemps : la métallurgie. Les Chartreux ont été de grands maîtres de forges et rien n'est plus curieux que l'histoire détaillée de leur longue gestion, telle que vient de la retracer un distingué technicien, M. Auguste Bouchayer (*Les Chartreux maîtres de forges*, Didier et Richard, Grenoble).

Dès la fondation du couvent, c'est-à-dire dès 1804, saint Bruno et ses compagnons trouvèrent au bas de leur montagne, à La Courrerie, deux usines à feu où, depuis des temps immémoriaux, on fondait le minerai des gisements voisins, entre autres celui de La Ferrière d'Allevard. La métallurgie du fer était, on le sait, très anciennement connue en Gaule. Vers le milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, les forgerons celtes avaient même acquis sur leurs rivaux du Sud et de l'Orient une telle supériorité qu'elle entraîna, si elle ne détermina pas, les victoires et les conquêtes gauloises, éphémères, mais éclatantes, des quatrième et troisième siècles avant notre ère. L'archéologie moderne, si l'on veut bien nous permettre cette digression, a rectifié ici une erreur longtemps accréditée sur la foi de Polybe. D'après ce Grec passé au service de Rome, les Gaulois n'auraient eu que de mauvaises épées, ployant et se faussant

au premier choc. Sans doute Polybe s'est-il borné à reproduire une explication erronée que l'on donnait de son temps. Les anciennes sépultures de la Gaule cisalpine (on sait que toute l'Italie du Nord avait été profondément celtisée, des Alpes jusqu'à l'Apennin) contenaient généralement une épée de fer pliée en deux. Il s'agissait là d'un rite funéraire, mais alors complètement oublié et dont le mobile échappait : l'épée du mort ployée pour qu'elle ne servît plus. De même qu'on s'extasiait sur la haute taille des guerriers exhumés, au point de croire qu'après eux l'humanité avait dégénéré,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris

de même on se trompa sur le rite qui avait fait courber et ployer leurs épées, et l'on attribua à un vice du métal ce qui n'était qu'un hommage funèbre.

D'autres témoignages anciens montrent que les épées gauloises étaient, au contraire, excellentes. Ce fut avec ces longs sabres droits qu'en 390 avant Jésus-Christ, les Celtes de Brennus remportèrent la victoire de l'Allia qui leur ouvrit les portes de Rome. Cette arme, dit Plutarque dans sa *Vie de Camille*, « constituait la plus grande force de ces barbares » et le dictateur romain ne releva vraiment le moral des siens que lorsqu'il les eut garantis, par un casque de métal, contre ses coups terribles. La longue épée droite, frappant de taille et non de pointe, fendant la tête, coupant le col ou les épaules par-dessus le bouclier, l'avait donc emporté sur l'épée courte du légionnaire, qui ne frappait que d'estoc. Polybe lui-même, sans s'apercevoir qu'il se contredit, reconnaît indirectement la bonté des armes des Celtes lorsque, narrant le séjour d'Annibal chez les Allobroges, avant le passage des Alpes, il signale que l'illustre capitaine non seulement se munit chez eux de vivres et de vêtements, mais qu'il renouvela ses armes. Le grand Carthaginois eût-il choisi de mauvais engins pour aller combattre la première armée du monde? Lorsque, avec de bons casques et de solides cuirasses, les Romains eurent pris l'avantage et défait complètement les longues épées, César reconnaît encore, chez les Vénètes, dans la fabrication des chaînes qui ferment les ports, l'habileté des forgerons gaulois.

Ce que les textes anciens faisaient pressentir, l'archéologie l'a prouvé. Le colonel de Reffye, examinant les centaines d'épées gauloises recueillies à Alise-Sainte-Reine, scrutant leur fabrication, analysant leur métal, a observé qu'elles étaient forgées, non d'une seule pièce, mais de trois. Les tranchants n'étaient pas du même métal que le corps de la lame ; ils étaient de fer doux, soudés au corps, puis écrouis au marteau. « Le soldat pouvait ainsi, après le

combat, réparer par le martelage les brèches de la lame, de la même manière que les faucheurs rebattent leur faux lorsqu'elle est ébréchée. »

Les Gaulois connaissaient donc déjà le fer aciéré dont ils constituaient la partie tranchante de leurs armes. Leurs forges étaient partout où la forêt avoisine la mine, c'est-à-dire en des lieux nombreux que l'on a, pour la plupart, retrouvés. Le fer doux était extrait de filons affleurant le sol, comme à Allevard. Au long contact de l'air, le minerai avait non seulement perdu ses impuretés, mais était devenu plus friable et, détail qui avait son importance pour ces forgerons primitifs, il fondait à une température relativement basse. Après une chauffe assez courte au charbon de bois, un « massot » de métal très pur s'écoulait au bas du four. Le seul défaut de cette méthode, dit M. Bouchayer, était son faible rendement. Quant au moyen de faire de l'acier proprement dit, les anciens l'ignoraient-ils? Strabon et Pline donnent déjà la recette d'une sorte de cémentation, mais les formules en sont compliquées et obscures. En ce temps-là l'industrie, comme l'art, participait du secret et même de la magie.

Bien que, d'après nos derniers romantiques, le moyen âge soit une ère de ténèbres, il n'alla pas sans améliorer la fonte et la forge du fer. Dès le huitième siècle, en Dauphiné, il utilise la houille blanche, et le « martinet », colossal marteau, se meut par l'eau du torrent. Au onzième siècle, des aciéries s'installent au bord des rivières qui, telles que la Fure, jouissent de propriétés secrètes pour la trempe.

Tel était, à peu près, l'état de l'industrie sidérurgique lorsque les Chartreux furent amenés à l'exercer. Ils ne se bornèrent pas à poursuivre l'exploitation commencée, ils la développèrent à force. En 1116 ils acquièrent, près de Gap, les vastes forêts de Durbon, où se trouvaient de nombreux « ferriers, fournets, fourcinets, fauries ». D'ores et déjà, un frère, *frater faber*, est préposé à la direction des forges. L'évêque de Grenoble qui, de droit régalien, était possesseur des mines du Grésivaudan, leur en fait la remise. En 1144, le dauphin Guigues fonde au Vercors la chartreuse de Bouvante, à l'orée de la forêt de Lente, vaste aujourd'hui encore de plus de trois mille hectares. Là aussi, autour du village d'Hostun, étaient exploités de très anciens filons. Les moines créent un fourneau et un martinet à Saint-Martin-le-Colonel. Puis, à la fin du douzième siècle, un don du seigneur d'Arvillars les installe au cœur du bassin dauphinois du fer, à Allevard. Ils y fondent la chartreuse de Saint-Hugon et aussitôt, sous la direction du *faber de Cartusia*, les usines à feu et les martinets ronflent sur le torrent du Bens.

Dans les autres provinces où l'ordre s'étend, à Lugny en-Bourgogne

et même à l'étranger, en Piémont (chartreuses de Cazotte, Loze, Val-de-Pez et Monte-Benedetto), en Angleterre (chartreuse de Witham) s'élèvent également les fourneaux et les forges. Dom Hugues d'Avalon, prieur de Witham, mérita par sa valeur de métallurgiste, au moins autant que par ses démêlés victorieux avec Henri II, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, le surnom de « Marteau des Rois ».

A la fin du douzième siècle, surgit un procédé nouveau, celui de l' « acier naturel au bois ». Or, ce procédé n'est autre, dit M. Bouchayer, que celui qui est actuellement en usage dans les cinq parties du monde. Il consiste « à décarburer la fonte de fer sortant du fourneau, soit en insufflant de l'air dans la fonte liquide, ce qui brûle le carbone, soit en mélangeant la fonte liquide avec ses déchets, scories suroxydés ou minerais riches en fer, ou en usant des deux moyens. La décarburation, ou affinage, poussée jusqu'au bout, donnait le fer ; arrêtée à temps, elle donnait l'acier. » Le minerai d'Allevard, particulièrement, sans doute en raison de sa proportion de manganèse, donnait de belles fontes à acier. D'ores et déjà, les simples fourneaux à charbon de bois étaient arrivés à produire la haute température nécessaire pour la combinaison chimique du fer et du carbone. C'est déjà le principe des hauts fourneaux. Ainsi des hommes voués à l'étude et à la méditation solitaire, ont concouru à l'un des plus grands progrès de la métallurgie moderne.

L'exploitation était des plus rémunératrice, car le prix de la main-d'œuvre était faible, le minerai et le combustible étaient extraits des propriétés de l'ordre et, d'autre part, les prix du métal ne cessaient de croître. A la fin du dix-septième siècle, ils étaient vingt-cinq fois plus élevés qu'aujourd'hui. Les onze fourneaux des Chartreux produisaient alors par an cinquante mille quintaux de fer ou d'acier. Ce fut le temps de leur plus grande gloire : « Le désert de la Grande-Chartreuse, aujourd'hui silencieux, offrait alors le spectacle d'un monde industriel en pleine activité. Le bruit assourdissant d'énormes marteaux hydrauliques, les souffleries, l'haleine des fourneaux, le crissement des scies, l'éternel abatage des grands sapins et des fayards (hêtres), le feu du charbonnage dans la forêt, les allées et venues des muletiers, toute cette vie pénible et dangereuse entourait les solitaires d'une activité bruyante et féconde. »

Les ordonnances royales sur les eaux et forêts vinrent porter un premier coup à cette prospérité. Celle de Colbert, en 1669, réduisit les usines de la Grande-Chartreuse à un fourneau, deux martinets et une martinette. L'ordonnance de 1726, plus cruelle, ne permit à l'ordre d'utiliser que la soixantième partie de ses forêts. On pourrait

s'étonner des entraves apportées à une industrie qui enrichissait toute une région, si l'on n'en connaissait les motifs. Colbert voulait d'abord éviter le déboisement, qui menaçait déjà ; il entendait ensuite réserver à la marine royale les chênes et les sapins des forêts. Les fourneaux consommaient une quantité effrayante de charbon de bois, pour laquelle il fallait abattre des futaies entières. Une forge qui roulait de deux ans en deux ans absorbait le produit annuel d'une forêt de deux mille hectares. Ces chiffres ne suffisent-ils pas à justifier les arrêts des conseils royaux?

Un autre événement, d'ordre économique, c'est-à-dire fatal comme tous ceux du même ordre, accéléra le déclin de la métallurgie cartusienne : l'apparition d'un nouveau combustible, plus puissant et moins coûteux. Le charbon de terre était depuis longtemps connu et utilisé, sur les points où la mine est à fleur de sol, comme en Forez. A Saint-Genis-de-Terrenoire, à Saint-Chamond, à Rive-de-Gier, on s'en servait dès le règne de François Ier. En 1735, le coke remplaçait le charbon de bois dans presque tous les hauts fourneaux du Centre et de l'Est. En même temps, le commerce des armes se déplaçait de Rives à Saint-Étienne. Le Dauphiné, qui produisait au dix-septième siècle cent mille quintaux de fer (dont la moitié sortait des usines des Chartreux) n'en produisait plus, en 1772, que trente-quatre mille. Le fourneau de Fourvoiry, qui n'était plus que l'ombre de lui-même (il ne roulait plus que tous les sept ans), s'éteignit pour toujours en 1792, le lendemain de l'octave de la fête de saint Bruno.

Dès avant les temps révolutionnaires, la ruine de l'industrie cartusienne était donc consommée. Quand les solitaires revinrent en 1816 (car, — c'est un détail peu connu — Napoléon ne les rappela nullement d'exil), ils durent demander des ressources à une autre industrie — celle dont les a dépouillés la troisième République.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. JEAN MONTIGNY

M. Jean Montigny, tombeur du ministère Poincaré, dénonciateur de l'union nationale, est parvenu ainsi, par une injonction peut-être discutable, au premier rang de l'actualité. Ce n'est un mystère pour personne qu'il brûlait d'occuper ce premier rang. Sa jeunesse explique son ardeur, et son ardeur explique son ambition. Il est entré dans le parti radical-socialiste un peu par droit héréditaire, mais il est de ceux qui n'aiment pas trop s'attarder dans les rangs subalternes, et qui s'estiment nés pour mener les hommes. A vrai dire, une réputation flatteuse l'environne depuis ses premiers pas dans la carrière politique, au risque très grave de surfaire ce jeune prodige. Et puis, ce n'était pas un gage de fortune, c'était une disgrâce définitive, que d'être condamné à vivre et à mourir en radical-socialiste, dans le plus bas, le plus médiocre, le plus arriéré de tous les partis, et d'être rivé par un vocable funeste à la même destinée politique et morale qu'Édouard Herriot. Mais enfin, M. Montigny a choisi, après une brève et fugitive hésitation, le parti radical-socialiste, et il y a fait tout de suite figure de vedette. Non seulement tout ce que le parti compte d'élégances villageoises et d'hommes chics pour petites villes s'est pressé autour de lui, lors de son premier grand rapport au Congrès de Boulogne, et a claironné sa gloire naissante, mais il n'est pas jusqu'au pontife même et aux vétérans poussiéreux du parti, rudement bousculés par lui, cependant, qui ne considèrent avec je ne sais quelle tendre et indulgente sympathie ce benjamin choyé, ce jeune et impitoyable bourreau des cœurs.

M. Jean Montigny, avocat à la Cour d'appel de Paris, a trente-six ans, étant né à Guéret en septembre 1892. *Il est le fils d'un préfet, mais d'un préfet distingué dans la troupe anonyme et vulgaire des préfets par Joseph Caillaux lui-même, qui voulut en faire l'administrateur de son département. M. Montigny a donc été élevé dans la clientèle de Mamers. Rien d'étonnant dès lors qu'il soit, à l'instar de son chef, soucieux de vestons bien coupés qui moulent une taille élancée. Par ailleurs, il n'a point suivi l'exemple de M. Caillaux, qui est autoritaire, cassant, brutal. Aspect physique* sui generis *du radical. Mais cet aspect tend à disparaître, du fait des jeunes, et M. Montigny est des jeunes. Il est un des chefs des jeunes, qui comptent dans leurs rangs Pierre Cot, François de Tessan, et d'autres, qui ne sont pas les moins débrouillards. Cela tient peut-être à ce que M. Pierre Cot appartint longtemps aux jeunesses catholiques et à ce que M. François de Tessan ne vint au radicalisme que par la séduction des Sarraut, et que M. Jean Montigny, qui n'est point enrôlé sous les armes de la Veuve, ne prit du service dans l'armée des Valoisiens qu'après avoir bien pesé et considéré la situation. En tout cas, il y a deux camps dans le radicalisme: celui des jeunes, qui est le plus intransigeant, et celui des vieux, qui est celui des formules poussiéreuses, et des transactions. Les vieux mangent du curé, et, pendant cette digestion heureuse, font de la « réaction sociale ». Les jeunes, plus libérés des formules, et plus épris de réalité, ont cherché dans le problème économique l'élaboration d'un programme.*

M. Montigny, lieutenant général des formations de combat de la jeune garde, et du parti rénové, est député de la Flèche, et passe pour recevoir les inspirations de M. Caillaux. A vrai dire, si les jeunes ne peuvent rien sans M. Caillaux, et l'ont compris, M. Caillaux ne peut rien sans eux, et sans doute s'en rend-il compte. Mais si M. Montigny n'était pas député de la Flèche, et, par surcroît, conseiller général dans le propre canton de Mamers, il serait quand même un des chefs des jeunes. Mettons qu'il ne doive à M. Caillaux qu'un premier avancement au choix. Certainement, les jeunes dont je parle méprisent un peu la pipe de M. Herriot et ses trémolos émus. Ils sont fixés sur sa sincérité et sur ce qu'on peut attendre de lui. Et cela fait beaucoup de peine à M. Herriot d'être ainsi relégué au rang des barbons et des utilités interchangeables du parti. Mais M. Caillaux aurait tort de faire fond, lui aussi, sur ses troupes. Ces jeunes gens ont les dents longues, et sont pressés. Une des raisons qui les éloigne de l'union nationale, c'est la hâte de ne plus être étouffés par une formation sans issue où deux ou trois représentants à vie jouent sans gloire le rôle d'otages, et manœuvrent au mieux des intérêts de leur portefeuille. Ce qu'on appelle « le guet-

apens d'Angers », c'est la signification brutale au quatuor bénéficiaire que la comédie avait assez duré, et le guet-apens d'Angers était véniel, à côté de la grossière hypocrisie de M. Herriot, faisant écarter le mot « rupture » et la réalisant en fait. Les jeunes n'ont pas peur des mots. M. Montigny sait être à l'occasion impulsif, dédaigneux et blessant : s'il tient par ailleurs à se montrer homme de bonne compagnie, causeur agréable, compagnon aimable, et qui, dans le monde, donne ses soins à des objets divers : sa courtoisie évite les controverses importunes, et il réserve pour son parti ses homélies doctrinales et ses mercuriales disciplinaires. Incapable de refréner son ambition et de faire taire ses rancunes, il sait s'abstenir, hors de la bataille, de ses préoccupations profondes et paraître comme un interlocuteur objectif, indépendant, intéressant et clair.

*Ainsi M. Montigny se flatte d'appartenir à un radicalisme mondain et « rénové ». Entendons le radicalisme des jeunes. Il y a, en effet, plusieurs variétés dans ce radicalisme, indissolublement unifié cependant par un commun état d'esprit et un sens très affiné de l'intérêt. M. Lucien Romier y a discerné naguère l'école de Toulouse et l'école de Lyon. Depuis que M. Albert Sarraut, reniant son serment, est tombé dans les bras de Malvy en même temps qu'Édouard Herriot, il n'y a plus deux écoles. Ou du moins l'état d'esprit, l'*aura *mystérieux des foules, a triomphé des divergences doctrinales. Mais il y a l'école de la pipe et l'école du monocle. Déjà dans les temps anciens, où l'on se guillotinait pour de vrai, tout en se haïssant peut-être moins qu'aujourd'hui, il y avait l'école de la poudre et des manchettes, et celle de la Carmagnole. Disons-le tout net : l'école de la Carmagnole est dans la vraie tradition jacobine. L'époque n'est pas loin où tout radical digne de ce nom portait une barbe en broussaille, trempée périodiquement dans les bocks du Café du Commerce, fraternellement alignés au sortir de la Loge. Le négligé dans la tenue était la marque du vrai démocrate, comme une protestation de principe contre l'opportunisme corrompu. Plutôt que d'être soupçonné d'être l'héritier de Morny et d'avoir, comme Gambetta, une baignoire en argent, le radical préférait n'avoir point de baignoire du tout : il réalisait ainsi un de ces gestes symboliques qui vont tout droit au cœur des foules. Robespierre, comme Joseph Caillaux seront toujours loin de ce cœur, ému plus profondément par la pipe d'Édouard Herriot ou par celle de Daladier. Daladier, fils d'un boulanger, aime à déboutonner son gilet, et à marquer ainsi qu'il est du peuple, et du meilleur. Mais, en dehors de cette attitude voulue, il y avait naguère tout un uniforme distinctif des radicaux que l'on reconnaissait sans peine au milieu d'une population. Les radicaux en bande avaient un je ne sais quoi de grave, de solennel, de pédagogique, tenant*

sans doute à leur affinité maçonnique, et, par surcroît, la profusion des palmes académiques distribuées libéralement par le gouvernement de la République mettait sur la troupe la gloire collective d'un reflet d'améthyste. Cela n'a pas tellement changé. Maintenant, que faut-il penser de l'œuvre du Congrès? Herriot et Malvy se lamentent, disant qu'ils n'ont pas voulu cela, et l'accusent de trahison envers la formule fondamentale du parti, qui est de jouer sur les deux tabliers. M. Montigny, qui ne manque pas de confiance en lui, assume la responsabilité de son affaire. Vedette au pouvoir, s'il peut. Vedette dans l'opposition, s'il le faut. Mais vedette envers et contre tout. Les vieux en passeront par là, parce qu'ils ne peuvent renoncer au bénéfice du parti. Mais il leur faudra désormais marcher à la baguette, la vraie. Quant aux jeunes, ils se dévoreront peut-être. Qui les retiendrait de le faire? Les considérations nationales n'ont point pesé lourd dans la balance de leur décision : quelle considération les retiendrait? M. Montigny, qui est le plus représentatif d'entre eux, se croit certainement de l'honnêteté intellectuelle. Simplement, il subordonne tout à ses idées, mais ses idées sont inséparables de sa personne. Je veux dire qu'il n'y tient que dans la mesure où elles servent son ambition. Mais le tout, quand on joue un jeu, c'est d'être à la hauteur de son ambition.

★★★

Le Théâtre : *Quantité et qualité.*

Le printemps passé, nous avons signalé comme un scandale l'apparition sur une scène parisienne d'un scénario américain d'une pauvreté et d'une puérilité inquiétantes. M. Méré l'avait traduit et, nous disait-on, amélioré. Sans M. Méré, qu'eût-ce été? C'est à lui encore qu'on a dévolu le soin de rafistoler à l'usage des civilisés une pièce de même calibre et de même provenance, *Broadway*, histoire rocambolesque sur les aimables mœurs qu'engendrent la sécheresse et son corrélatif obligé, la contrebande de l'alcool. Une première fois le public français a résisté : *Crime* n'a eu aucun succès. On revient à la charge. On insistera, espérant enlever la position à coups d'argent. Par intérêt, des directeurs de théâtres se font les complices de l'invasion américaine. Ils ne se doutent pas, et M. Méré lui-même ne semble pas se douter, que si par malheur ils réussissaient, si le public parisien retrouvait encore au théâtre l'esprit américain qui règne déjà sur le cinématographe, c'en serait fait de la civilisation générale, dont l'art dramatique n'est qu'une des branches délicates.

Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'il ne faut pas jouer de pièces étrangères. Seulement, il faut les choisir. Ainsi, Mme Andrée

Méry a adapté pour le théâtre de la Potinière une charmante comédie anglaise, *Week-End*, qui constitue sinon un aliment très résistant pour l'intelligence, du moins un spectacle agréable et sans danger.

* * *

A l'Athénée, M. Birabeau, auteur facile, manque, en collaboration avec M. Dolley, un beau sujet : la femme d'affaires. Manquer les beaux sujets, est le propre de ce théâtre, où l'on avait déjà gâté récemment le thème de la femme avocat, supérieure à son mari. De même l'héroïne de *Votre sourire* entend mieux les affaires que l'homme qu'elle aime : magnifique mine, d'une part, pour le comique, la supériorité de la femme sur l'homme étant une source de comique intarissable ; et d'autre part pour l'observation des mœurs. Pendant la guerre et depuis la guerre, les femmes ont été souvent obligées de se mettre aux affaires ; à ce degré, avec cette ampleur, c'est un fait nouveau, qui engendre des situations riches en traits de mœurs et de caractères. Par malheur, M. Birabeau se soucie aussi peu des mœurs que des caractères, et n'a vu dans cette magnifique matière que la petite anecdote sentimentale. Sa pièce est conforme au type banal de l'ouvrage commercial ni bon ni mauvais.

* * *

A l'Odéon, c'est encore un beau sujet qu'aborde M. Roger Ferdinand, mais à l'inverse c'est un sujet rebattu : l'artiste chez les bourgeois. Julien, poète et romantique, a épousé Reine Chotard, héritière de l'épicerie Chotard et C^ie^. Le ménage marche mal, tous les Chotard méprisent Julien qu'ils tiennent pour un paresseux et un incapable. Les relations sont si tendues que Julien lui-même ne serait pas fâché de retrouver sa liberté, quand un événement retourne la situation : il reçoit un prix littéraire. Du jour au lendemain le voici célèbre, et tous les Chotard à ses pieds, qui renient l'épicerie, s'enflamment pour la littérature. Ils chambrent le grand homme, ils mettent sa gloire en coupe réglée, ils l'exploitent comme une denrée commerciale, au point que Julien, exaspéré, se rejette dans l'épicerie. C'est un peu facile, un peu attendu, pas très original. M. Ferdinand, qui avait donné ses premiers ouvrages dans les théâtres littéraires, a destiné cette fois *Chotard et C^ie^* au bon gros public de l'Odéon. Il a réussi, il plaira. On peut attendre qu'il fera mieux un jour, quand il aura fait son choix entre le public de l'Œuvre et celui de l'Odéon.

* * *

On ne voit pas très bien ce qu'on peut actuellement attendre de M. François, auteur d'une pièce représentée au théâtre de l'Œuvre,

et qui ne vaut pas le diable. Cela s'appelle *Celui qui voulut jouer avec la vie*, et c'est l'histoire d'un romancier qui, ayant mis dans un livre à succès un type de femme fatale, voit un beau jour débarquer chez lui celle qui lui sert de modèle ; elle lui dit : « Votre héroïne, c'est moi, votre héros, c'est vous : vivons vos livres. » Comme il l'a peinte, pour l'effet littéraire, plus perverse que nature, elle s'efforce de ressembler au modèle, si bien que le romancier est condamné à subir la créature diabolique qu'il a suscitée. Ce sujet baroque ne pouvait pas donner grand'chose de bon, il ne donne ici qu'une littérature confuse, déclamatoire et prétentieuse.

* * *

M. Léon Régis, lui aussi, aborde avec *Brout* un sujet singulier. Du moins s'il commence par ne pas le prendre au sérieux et si ensuite il le traite en charge, on peut être sûr que cet auteur est trop intelligent pour n'avoir pas laissé transparaître partout la raison sous la charge.

Brout est un simple bourgeois de Château-Chinon qui s'égare un soir dans un théâtre où l'on joue une pièce de l'école fantaisiste. Il tombe aux mains d'un jeune auteur qui lui assène pêle-mêle les théories de M. Pirandello sur la personnalité et celles de M. Pellerin sur les têtes de rechange. Il révèle à M. Brout, étonné, que nul n'est sûr de la personnalité, que celle-ci est multiple, instable, insaisissable. « Ainsi, dit-il, vous-même, qu'êtes-vous ici? Un spectateur de ma pièce ou l'acteur qui joue lui-même une pièce dans la salle? » M. Brout s'enfuit épouvanté. Seulement, de retour à Château-Chinon, il applique aux événements quotidiens cette effarante théorie. Il se convainc qu'il est dans toutes ses actions à la fois spectateur et acteur, et il conçoit la vie comme une perpétuelle pièce de théâtre. Il devient hypocrite, dupe ses contemporains, et ceux-ci, éberlués, poussent M. Brout vers de très hautes destinées.

Cervantès avait tracé dans *Don Quichotte* l'histoire de l'homme qui devient fou pour avoir lu les romans de chevalerie. M. Santiago Rusiñol a tracé dans *le Catalan de la Manche* l'histoire de l'homme qui devient fou pour avoir lu les livres de sociologie socialiste. M. Régis nous offre l'histoire de l'homme qui devient fou pour avoir vu les pièces de l'école fantaisiste.

* * *

On a vu la triste mésaventure que cette école a jouée à deux sur quatre des directeurs du Cartel, c'est-à-dire du consortium des quatre dernières compagnies littéraires de Paris, celles qui sont dirigées par

M. Jouvet, par M. Baty, par M. Dullin et par M. Pitoëff. Au début de la saison, M. Jouvet a repris le triomphal *Siegfried* de M. Giraudoux, grâce auquel il est provisoirement hors de cause. M. Baty monte une pièce fantaisiste de M. Soumagne, *Terminus*, celle-ci disparaît de l'affiche avant qu'il soit huit jours. M. Dullin monte une pièce fantaisiste de M. Passeur : *A quoi penses-tu?* celle-ci disparaît de l'affiche avant qu'il soit huit jours. M. Pitoëff monte une pièce de Mme Bérubet, *la Communion des saints*, celle-ci disparaît de l'affiche avant qu'il soit huit jours.

Ainsi, sur quatre compagnies littéraires, l'un vit sur un succès antérieur et les trois autres commencent la saison en se trompant à fond. Le moins qu'on puisse dire est qu'un tel bilan inspire l'inquiétude.

M. Pitoëff, Dieu sait, n'était pourtant pas allé donner dans l'école de la fantaisie. S'il y a des fantaisies dans *la Communion des saints*, elles ne sont point systématiques, elle sont le fait de la bonne foi de l'auteur. Celle-ci, Mme Bérubet, est actrice et catholique pratiquante. Sa pièce fait un peu songer au jongleur de Notre-Dame, qui, puisqu'il jonglait excellemment, croyait devoir honorer la Vierge en jonglant devant son autel. De même chez Mme Bérubet, c'est la catholique qui a eu des intentions très belles et très pures, et c'est l'actrice qui les a manifestées en accumulant les péripéties de théâtre. Puisque l'intérêt est la loi du théâtre, Mme Bérubet en a mis partout ; et comme les femmes ne gardent pas aisément la mesure, elle en a mis beaucoup trop. L'héroïne de *Phèdre* n'est amoureuse que de son beau-fils ; l'auteur de *la Communion des saints* a cru devoir mieux faire et montrer une femme jeune, belle et perverse, qui, mariée à un vieillard, essaie ses charmes sur un prêtre qui est le propre petit-fils de son mari. Un prêtre tenté par sa grand'mère. ça, c'est du théâtre, a dû se dire Mme Bérubet en l'innocence de son cœur. Comme dit Phèdre elle-même : Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.

Ce prêtre se sacrifie, accepte la responsabilité d'un crime, sa conduite est si belle qu'il convertit sa grand'mère, et tout le monde finit au pied de la croix. Cette pièce, écrite avec soin, est honorable et non sans grandeur. Mais le public a trouvé les naïvetés un peu fortes.

Si l'on ajoute que *Brout*, mal compris et desservi par ses interprètes, n'aura pas grand succès, le bilan est fâcheux. Le succès sera pour une revue de M. Rip au Palais-Royal. On y voit des femmes nues, on y entend des calembours et des plaisanteries du plus rare mauvais goût. Par-ci, par-là, une scène bien venue, d'une bonne et franche veine comique, relève un peu l'ouvrage. Mais est-ce là l'art dramatique?

*
* *

Abordons enfin les choses sérieuses, et même tout à fait sérieuses, car il s'agit du débat touchant les deux versions de l'*Hamlet*

de Shakespeare. On sait que jusqu'en 1825 on ne connut que la version courante, d'après l'édition de 1604. Il y avait bien trois textes qui attestaient l'existence d'un *Hamlet* antérieur, mais Malone lui-même jugeait qu'il ne s'agissait point de l'*Hamlet* de Shakespeare. La découverte d'une version primitive obligea à rouvrir la cause, mais sans l'éclaircir absolument. Le premier *Hamlet* est incontestablement de Shakespeare. François-Victor Hugo pense que c'est une œuvre de jeunesse, peut-être la première de l'auteur, qui aurait ainsi porté toute sa vie le sujet d'*Hamlet* comme Gœthe porta celui de *Faust*. Mais cette opinion n'est guère soutenable, car le premier *Hamlet* est déjà très supérieur aux œuvres par lesquelles débuta Shakespeare. Une école soutient même aujourd'hui que la première version est supérieure à la seconde, et que celle-ci fut gâtée sur les instances et pour la commodité de l'acteur Burbage. C'est cette opinion que soutient M. Baty et c'est pour sa défense et illustration qu'il a restitué, au théâtre de l'Avenue, *Hamlet* dans la version primitive.

A l'examen, il ne semble pas non plus que cette opinion soit soutenable. Loin que les changements diminuent la seconde version, ils l'améliorent. En particulier celui qui concerne le personnage de la reine. Dans le premier texte, elle ignore le crime, elle est la victime de Claudius et non sa complice, de sorte qu'on peut se demander de quoi elle est punie quand elle est entraînée à la fin dans la tuerie générale. Dans la seconde version, au contraire, elle est complice. Non seulement sa mort entre dans la moralité qui justifie ce massacre en série, mais encore le personnage devient infiniment plus riche, plus nuancé, plus complexe.

Si, dans la première version, le massacre est en partie injustifié puisqu'il englobe une innocente, comment soutenir alors, comme on l'a fait, que toutes ces morts sont indispensables au plan shakespearien et à ses profondes intentions morales?

Une fois de plus, *Hamlet* paraîtra donc inextricable, ce qui nous ancre dans l'opinion que ce n'est pas une des bonnes pièces de Shakespeare, en dépit de la puissance évocatrice et du halo d'hallucinations dont l'a entourée le romantisme.

La tentative de M. Baty a donc un intérêt pour le lettré, mais n'en a pas beaucoup pour le public, d'autant que la mise en scène et l'interprétation sont assez pâles.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La revision du plan Dawes. — *Le 20 octobre, MM. Winston Churchill et Poincaré ont, à Paris, avec M. Gilbert Parker, une entrevue au cours de laquelle ils se mettent d'accord sur un projet de revision du plan Dawes et d'évacuation de la rive gauche du Rhin. Renonçant à l'espoir de voir les États-Unis abandonner leur point de vue quant aux dettes interalliées, la France et l'Angleterre cherchent de concert un aménagement définitif de leur créance envers l'Allemagne qui leur permettra de s'acquitter avec ce qu'elles recevront de celle-ci.*

M. Parker Gilbert se rend ensuite à Bruxelles. Le gouvernement belge ne lui cache pas son hostilité à toute revision du plan Dawes. La Belgique a des droits aux réparations qu'elle n'entend pas abandonner (23 *octobre*).

Le gouvernement de Berlin décide, de son côté, d'entrer en pourparlers avec les gouvernements étrangers pour la constitution d'un comité d'experts. Des démarches sont faites en ce sens par les ambassadeurs allemands auprès des divers gouvernements (30-31 *octobre*).

Très habilement, le gouvernement du Reich évite de se poser en demandeur et de formuler lui-même des propositions concrètes.

France. — *Second tour des élections cantonales. Il n'apporte que des modifications insignifiantes dans la composition des partis. Toutefois six autonomistes sont élus dans le Bas-Rhin et deux dans le Haut-Rhin* (21 *octobre*).

— *Publication du livre bleu français sur l'accord naval franco-anglais. Elle coïncide avec celle du livre blanc anglais* (22 *octobre*).

— *Le Parquet décide l'ouverture d'une instruction en vertu de la loi sur l'espionnage contre M. Roger Delaplanque et M. de Noblet* (24 *octobre*).

— *L'inauguration du monument de M. Combes, en présence de MM. Herriot et Daladier, à Pons, se termine par un incident sanglant. Des camelots du roi brisent la statue à coups de marteau. Un gendarme fait feu sur eux. Un camelot du roi, M. Jean Guiraud, est tué. Un autre est blessé* (28 *octobre*).

— *A Caen, M. Poincaré fait l'éloge de la politique d'union nationale et de confiance. Il indique que l'équilibre du budget de 1929 doit être maintenu à tout prix* (28 *octobre*).

— *A la veille de l'ouverture du congrès radical-socialiste, la situation ministérielle reste confuse. Les membres du cabinet sont divisés*

quant à la question des fameux articles 70 et 71 du budget. A Pons, M. Daladier, président du parti radical et radical-socialiste, avait proféré une mise en demeure très nette.

Après des discussions fort vives et une intervention de M. Herriot, on décide que l'article 71 sera remanié, et que sa rédaction nouvelle sera soumise à la commission des finances (31 *octobre*).

ALLEMAGNE. — *Échec du référendum organisé par les communistes sur la construction d'un nouveau cuirassé* (17 *octobre*).

— *Combattu par certains « extrémistes » de son parti, le comte Westarp donne sa démission de président du parti nationaliste* (18 *octobre*). *Il est remplacé par M. Hugenberg, partisan avoué de l'abolition du traité de Versailles et de la restauration immédiate de la monarchie.*

— *Discours du garde des Sceaux, le démocrate Koch, qui déclare que les frontières de l'est du Reich sont une cause permanente de conflit et qu'on n'empêchera jamais l'Allemagne de proclamer une levée en masse, en cas de guerre défensive* (21 *octobre*).

ANGLETERRE. — *Lord Peel remplace lord Birkenhead, démissionnaire, comme secrétaire d'État de l'Inde* (18 *octobre*).

ITALIE. — *Le communiste della Maggiora, qui assassina deux fascistes, en mai dernier, est condamné à mort par le tribunal spécial de défense de l'État de Lucques* (17 *octobre*). *Il est fusillé, le lendemain, sur les lieux du meurtre, à Ponte-Buggianese.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37242.